
STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LETTRE

À

M. E. RENAN

À L'OCCASION DE SON OUVRAGE INTITULÉ

VIE DE JÉSUS

PAR

M. L'ABBÉ BOURGADE

Aumônier de la chapelle Impériale de Saint-Louis, à Carthage
Missionnaire apostolique, Chanoine honoraire d'Alger
Chevalier de la Légion d'honneur
Directeur du Journal arabe le *Birgys*
Auteur de la *Toison d'or de la langue phénicienne*, etc.



PARIS
[M]ARTIN-BEAUPRÉ FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue Monsieur-le-Prince, 21. — Rue Cassette, 17

1864

LETTRE

A

M. E. RENAN

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. BONNET
42, rue Vavin

LETTRE

A

M. E. RENAN

A L'OCCASION DE SON OUVRAGE INTITULÉ

VIE DE JÉSUS

PAR

M. L'ABBÉ BOURGADE

Aumônier de la chapelle Impériale de Saint-Louis, à Carthage
Missionnaire apostolique, Chanoine honoraire d'Alger
Chevalier de l'ordre impérial de la Légion d'honneur
Directeur du Journal arabe le *Birgys*
Auteur de la *Toison d'or de la langue phénicienne*, etc.



PARIS
MARTIN-BEAUPRÉ FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
Rue Monsieur-le-Prince, 21. — Rue Cassette, 17

1864

LETTRE

A M. ERNEST RENAN

A l'occasion de son ouvrage intitulé :

VIE DE JÉSUS

I

Monsieur,

Permettez à un modeste ecclésiastique, qui ne craint cependant pas les lumières de son siècle, de vous soumettre les observations que lui a suggérées la lecture de l'ouvrage intitulé : *Vie de Jésus*, dont vous êtes l'auteur.

Jésus tel que vous l'avez fait, n'est point le Jésus de l'Évangile. Ce n'est ni le consolateur du pauvre, ni le censeur autorisé du riche, ni l'ami des petits enfants, ni l'attrait et le soutien du jeune âge, ni le refuge de Madeleine et de l'Enfant prodigue. Il n'est fait ni pour veiller au berceau, ni pour rasséréner le front du moribond. Incapable de déposer dans l'âme un sentiment de dignité personnelle, première condition du salutaire affranchissement de l'esclave et de la véritable liberté ; ce n'est point le Messie qui réponde aux besoins et aux aspirations de l'humanité; ce n'est pas celui qui fut l'*attente des nations*.

C'est vous dire, Monsieur, que votre *Vie de Jésus* est juste la contre partie de ce que son titre indi-

commençant par le faite et finissant par la base. Au fur et à mesure de la démolition, les décombres serviront à consolider ce que vous avez voulu ébranler ou détruire. C'est-à-dire, sous vos impuissantes attaques de la divinité de Jésus, se trouvent de puissantes preuves qui seront mises en relief pour sa défense.

Faire ressortir les conséquences antisociales et antilittéraires de votre négation, montrer les preuves de la divinité de Jésus-Christ explicitement ou implicitement renfermées dans plus d'un de vos passages, et celles qui résultent de certains faits par vous travestis, venger l'authenticité des évangiles et user des preuves qui en découlent contre toutes les parties de votre ouvage, réduire à leur juste valeur vos objections indûment puisées dans la chronologie ou dans les langues étrangères, tel est le plan de ce court essai.

II

Quel est, Monsieur, votre dernier mot sur Jésus? « Cette sublime personne, dites-vous, il est permis de l'appeler divine... en ce sens que Jésus est l'individu qui a fait faire à son espèce le plus grand pas vers le divin (1). » « Tous les siècles proclameront qu'entre tous les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus (2). » Ces paroles

(1) Page 457.
(2) Dernières lignes de l'ouvrage.

placées comme un trophée pour couronnement de l'édifice, ne sont autre chose qu'un crêpe, et signifient : mort éternelle de Jésus dans les âmes et dans la société ; fermeture de ses temples, qui ne furent jamais dépositaires des trésors de la rédemption, et ne servent qu'à la réunion de millions de dupes courbées devant une vieille idole qui a fait son temps : si Jésus, quelque parfait que vous le supposiez, n'est qu'un homme, qu'ai-je à attendre de lui? Que lui dois-je à part une stérile et banale reconnaissance pour le plus grand bienfaiteur de l'humanité? Le *plus grand bienfaiteur*, je dis trop : la loi de Jésus imposée à la faiblesse humaine sans secours de la grâce pour en aider l'accomplissement, cesserait d'être un bienfait : inférieure, dès-lors, à la loi de Moïse, qui avait une sanction et ne servait, néanmoins, qu'à rendre, au dire de saint Paul (1), le juif plus coupable; la loi évangélique n'aurait donné plus d'étendue aux préceptes que pour aggraver les prévarications et en augmenter le nombre.

Vos paroles signifient : retour à tous les désordres du paganisme, sinon à toutes ses ténèbres. Car, elles disent, pour le présent et pour l'avenir : trève à cet imposant enseignement des peuples sur les chaires faussement dites de vérité, arrière cette riche littérature de pure morale et de sublime philosophie, des Augustin, des Chrysostôme, des Basile, et de nos classiques : les Racine, les Massillon, les

(1) Ad Rom., VII, 10-13.

Bourdaloue, les Fénélon, les Bossuet, héraults assourdissants d'une fausse divinité.

Elles disent pour le passé : tout à détruire et à refaire : erreur dans les arts, erreur dans la philosophie de l'histoire : les pinceaux des Raphaël, des Michel-Ange, de Léonard de Vinci (1), ont travaillé sur le faux (2); Bossuet, faux interprète de la voix des temps, en montrant depuis le commencement des choses, à travers la succession des empires, la préparation des voies à *celui qui devait venir* ne supporte plus la *critique historique guidée par la science.* Faire table rase, en un mot, de tout ce qui a préparé et constitué la société chrétienne, ramener le cahos dans le monde, ce serait la conséquence logique, s'il pouvait y en avoir, de ce que vous appelez peut-être votre chef-d'œuvre. Plus heureux que Caligula, qui eût voulu voir les citoyens romains sous une seule tête pour les décapiter tous à la fois, d'un seul coup vous auriez percé le cœur et abattu la tête de la société. Il vous serait donné de jouir de votre triomphe avec plus le droit que Néron contemplant l'incendie de Rome.

Est-ce là, Monsieur, ce que vous appelez *adorer en esprit et en vérité?* (3) « Ce mot de Jésus, dites-

(1) Peintre de la célèbre cène de Milan.

(2) Soit en donnant au Christ une figure surhumaine, soit en le représentant dans ses miracles, comme la Transfiguration, etc.

(3) Jean, IV, 21-23. La conversation avec la Samaritaine, révèle *une des pensées les plus intimes de Jésus*, selon M. Renan, qui en révoque néanmoins en doute *la réalité historique, puisque Jésus et son interlocutrice auraient seuls pu la raconter.* Celle-ci la raconte en effet à toute une cité. L'abus qu'on pourrait faire

vous, a été un éclair dans une nuit obscure, il a fallu dix-huit cents ans pour que les yeux de l'humanité (que dis-je d'une portion infiniment petite de l'humanité) (de votre école?) s'y soient habitués. Mais l'éclair deviendra le plein jour; et, après avoir parcouru le cercle de toutes les erreurs, l'humanité reviendra à ce mot-là comme à l'expression immortelle de sa foi et de ses espérances (1). »

Est-ce pour hâter le plein jour que vous faites la nuit en plein midi en voilant le soleil? Les yeux de l'humanité, soyez-en convaincu, auront besoin de plus de dix-huit cents ans pour s'habituer à vos ténèbres, si telle est l'*expression* que vous lui proposez, de sa *foi* et de ses *espérances*.

Je vous demande pardon, Monsieur; en tirant les conséquences de vos propositions, j'aime à croire qu'elles sont désavouées par votre cœur; mais la logique de votre esprit, peut-elle les contester? Vos paroles ne peuvent pas faire plus d'illusion à vous-même qu'elles n'en font aux autres, quand vous dites: « Son culte (de Jésus) se rajeunira sans cesse, sa légende provoquera des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs (2). » Si votre doctrine pouvait prévaloir, le *culte* de Jésus se *rajeunirait* comme la plante dont on a coupé la ra-

des paroles de Jésus trouve son correctif dans le verset 22e du livre v : « Le père ne juge personne, mais il laisse tout jugement au fils. » Verset qui pour cette raison *paraît* à M. Renan *avoir été interpolé.*

(1) Page 235.

(2) Page 459.

cine; sa légende provoquerait des larmes, comme les légendes de Bélisaire et du pieux Énée; ses souffrances attendriraient les cœurs comme la mort de Socrate et celle de Régulus. Tout cela, convenez-en, Monsieur, ne fait pas beaucoup avancer l'humanité. Si de telles larmes peuvent *attendrir les meilleurs cœurs*, elles ne disent pas grand chose aux cœurs indifférents, moins encore aux endurcis.

III

Au lieu de l'action divine, comme terme explicatif du succès d'outre-tombe de l'œuvre de Jésus, quel merveilleux secret, quelle puissante cause assignez-vous? Ce n'est pas le prestige de la science du fondateur : vous avez dit qu'il n'avait nulle connaissances des écoles d'Athènes, qu'il ignorait ce qui se passait dans l'empire romain, tout en reconnaissant néanmoins dans sa doctrine une supériorité de fécondité et de puissance sur celle des savants : « Marc-Aurèle et ses nobles maîtres, dites-vous, ont été sans action durable sur le monde. Marc-Aurèle laisse après lui des livres délicieux, un fils exécrable, un monde qui s'en va. Jésus reste pour l'humanité un principe inépuisable de renaissances morales (1). »

Le secret le plus avoué que vous donniez, du triomphe de Jésus, c'est le don de se faire aimer : « L'œuvre essentielle de Jésus fut de créer autour de lui un cercle de disciples auxquels il inspira un atta-

(1) Page 451.

places publiques, dans les arènes, sur les chevalets, jetant aux spectateurs, aux juges, aux bourreaux ce secret, ce *criterium* de la foi chrétienne : « Nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et entendu ; » *il est ressuscité comme il l'avait promis.*

Le fait incontestable de la résurrection de Jésus, témoignage irréfragable de sa divinité : voilà, ce qui a, peut-on dire, irrésistiblement convaincu les apôtres, et les a définitivement attachés, avec l'aide de la grâce, à leur Maître et à sa doctrine ; voilà, aussi, ce qui a soumis le monde à son empire.

IV

Sans doute la charité, ou, pour employer votre expression, l'amitié pour Jésus, accompagne la foi, sa sœur aînée. Elle a rempli les cœurs des apôtres après qu'ils ont eu le dernier mot sur le Maître, comme elle remplit ceux des vrais chrétiens de tous les âges, qui ne virent, néanmoins, jamais sur la terre l'objet de leur amour. Cette amitié est la seule qui inspire le constant et désintéressé dévouement pour l'objet aimé, le dévouement jusqu'à la mort. Inspirer un tel amour, pur de fanatisme et de toute autre tache, c'est le privilége de Jésus, à l'exclusion de tout autre personnage : guerrier, philosophe, chef de secte, philanthrope. Comme il n'y a pas d'effet sans cause, cette amitié surhumaine suppose le surhumain dans celui qui l'inspire.

V

Démonstration faite des conséquences monstres de la dédivinisation de Jésus, d'un côté ; de l'insuffisance de la cause assignée à son triomphe, de l'autre; je pourrais m'arrêter ici, Monsieur, et votre œuvre resterait frappée au front, comme Goliath par la fronde de David. Maître de la citadelle, je vous invite à nous promener dans la place. Étudions ensemble tous vos moyens de défense avec leurs côtés vulnérables.

La divinité de Jésus se retrouve partout à l'encontre de votre système religieux, dont votre brillant talent et toute votre habileté ne parviennent qu'à mal déguiser le faux et le vide ; elle se présente à vous comme la première amie de votre jeunesse, pour prêter la vie, comme complément obligé, à plusieurs de vos périodes, nobles accents d'une âme dévoyée, faite pour le vrai comme pour le beau, dont elle fredonne les souvenirs bien plus que les espérances.

Tel est ce passage placé à la suite du récit de la mort de Jésus : « Repose maintenant dans la gloire, noble initiateur ; ton œuvre est achevée ; ta divinité est fondée. Ne crains plus de voir crouler par une faute l'édifice de tes efforts. Désormais hors des atteintes de la fragilité, tu assisteras, du haut de la paix divine, aux conséquences infinies de tes actes. Au prix de quelques heures de souffrance, qui n'ont pas même atteint ta grande âme, tu as acheté la plus complète immortalité : pour des milliers d'années, le

monde va relever de toi ! Drapeau de nos contradictions, tu seras le signe autour duquel se livrera la plus ardente bataille. Mille fois plus vivant, mille fois plus aimé depuis ta mort que durant les jours de ton passage ici-bas, tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements. Entre toi et Dieu on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs (1). »

Sublime langage ! Il rappelle naturellement celui que Jean-Jacques, en pareille circonstance, dans un de ces moments de lucidité assez ordinaires aux sophistes, laissa s'échapper de son âme : « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu (2). »

Sans me dissimuler, Monsieur, quelle est dans votre intention la portée de vos paroles, qui semblent signaler l'héroïque mort de Jésus comme terme des épreuves de son œuvre et comme garant de son succès d'outre-tombe, je les accepte pour ma thèse ces paroles, non comme une arme à tourner contre vous, je serais désolé de vous blesser en si belle rencontre ; mais comme un bouquet de fleurs exquises dont je vous invite à savourer tout le parfum.

Entre toi et Dieu on ne distingue plus : Si ce n'est là la confession formelle et explicite de la divinité de

(1) Page 426.
(2) Émile, liv. IV.

Jésus-Christ, d'après toutes les règles du langage que signifie votre proposition?

Pleinement vainqueur de la mort : « O mort, où est ta victoire, où est ton aiguillon ! » s'écrie Saint-Paul sur la pierre renversée du tombeau de Jésus, proclamant ainsi la divinité du ressuscité; proclamant aussi que, sans la résurrection de la victime, à la mort restait définitivement décernée la victoire.

Prends possession de ton royaume où te suivront par la voie royale que tu as tracée des siècles d'adorateurs : en dehors du style du roman, Dieu seul est en droit d'avoir des adorateurs. La voie royale tracée par la Croix ne fut et ne sera jamais suivie que par les croyants en la divinité du crucifié, leur espérance et leur soutien.

Mille fois plus vivant : vivant hors du tombeau, et devenu source d'eau vive; *mille fois plus aimé :* par les croyants en ta divinité; *depuis ta mort :* suivie de ta résurrection, sans laquelle les disciples désappointés, seraient tout simplement retournés à leurs barques et à leurs filets pour ne plus les quitter (1); *tu deviendras à tel point la pierre angulaire de l'humanité :* par toi créée : *omnia per ipsum facta sunt;* par toi revêtue, par toi relevée et ennoblie, *qu'arracher ton nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements.* Cela est vrai : guide ou conservateur des uns, garde-fou des autres, le nom de Jésus est le soutien du monde. Mais pourquoi, Monsieur? s'il est vrai, pour répéter votre langage, que Jésus ait *fondé*

(1) Ils y étaient retournés, Jean. XXI.

la religion dans l'humanité, Socrate y a fondé la philosophie, Aristote y a fondé la science (1). Les noms de Socrate et d'Aristote pourraient certainement disparaître de l'histoire sans que la philosophie ni la science en fussent ébranlées. Si Jésus n'est qu'un homme, quelque soit le degré de sa perfection, qu'est-il besoin de son nom à la conservation du monde, alors que sa doctrine a pris corps dans la société? Convenez que la doctrine de Jésus, n'est pas toute sa religion : elle serait bien impuissante sans l'économie par lui fondée, comme auteur de la grâce, pour séduire l'âme, l'embellir, la fortifier dans l'accomplissement de ses devoirs.

VI

Voici encore une de vos belles périodes où il ne manque autre chose que la divinité de Jésus, pour lui donner la vraisemblance de la réalité. C'était au moment où sous un flot d'insultes et de railleries de la part des spectateurs et des passants, Jésus en croix était tombé dans une espèce de défaillance.

« Mais l'instinct divin l'emporte encore. A mesure que la vie du corps s'éteignait, son âme se rassérénait et revenait peu à peu à sa céleste origine. Il retrouva le sentiment de sa mission; il vit dans sa mort le salut du monde; il perdit de vue le spectacle hideux qui se dévoilait à ses pieds, et, profondément uni à son père, il commença sur le gibet la vie divine

(1) P. 446.

qu'il allait mener dans le cœur de l'humanité pour des siècles infinis (1). »

L'instinct (2), d'après l'acception du mot, est un sentiment qui se révèle par un mouvement spontané, plutôt que par un acte raisonné. Chaque individu a l'instinct analogue à son espèce. Chaque espèce est douée de l'instinct de conservation, à laquelle elle pourvoit par les moyens qui lui sont propres. L'*instinct divin*, si ce mot pouvait convenir à Dieu, dont les actes, pour être spontanés n'en sont pas moins raisonnés, montrerait sa tendance, dans les œuvres *ad extra*, à manifester sa gloire et à répandre ses bienfaits. L'*instinct divin l'emporte encore*, cela suppose qu'il y a eu lutte en Jésus entre l'instinct humain qui l'attachait à la vie, et l'instinct divin qui le portait à la sacrifier pour la gloire divine et le bonheur des hommes.

Ce qui revient au langage de l'orthodoxie : qu'il y a en Jésus deux natures : la divine et l'humaine; qu'en la nature divine, *Jésus revenu à sa céleste origine, retrouve le sentiment de sa mission, vit dans sa mort le salut du monde et profondément uni à son père*, etc.

Votre période ainsi complétée par le langage chrétien, qui la rend acceptable, n'est que la paraphrase des deux mots : *Lamma sabaktani*, tombés dans la même circonstance, de la bouche auguste de Jésus,

(1) P. 424.

(2) Ce mot n'est pas dans le sens de conscience! conscience! *instinct divin*, règle de la moralité des actions. Emile, liv. IV.

t placés dans votre récit immédiatement avant la ériode que nous venons de citer : Au lieu de *pour-uoi m'avez-vous abandonné?* traduction vulgaire que ous avez répétée comme le catéchiste, la juste et ttérale interprétation de ces mots, que votre renom e savant orientaliste vous imposait en pareil cas de onner au public, c'est : *pourquoi m'avez-vous dis-ancé* (1)*?* langage merveilleusement adapté à la na-ure humaine s'adressant à la nature divine, avec la-uelle elle marchait, et qui semble avoir laissé sa ompagne en arrière ; comme un enfant crie après la nain amie qui guidait ses pas et fait semblant de le aisser à ses propres forces.

Nature humaine et nature divine, langage chrétien, 'est celui, Monsieur, que vous avez employé vous-nême, au lieu d'*instinct*, dans la lutte de la première gonie de Jésus, au jardin de Gethsémani : « La na-ure humaine se réveille un moment (2). »

« Il est sûr, au moins, que la nature divine reprit ientôt le dessus (3). »

VII

Semblable à un prince qui, voyageant sous un om emprunté, ne tarde pas, soit par les formes de on langage, soit par la distinction de ses manières,

(1) Voir page 82 de cette lettre.
(2) P. 378, ligne 8.
(3) P. 371, ligne 11.

à trahir son *incognito*, sous votre titre de libre penseur, vous ne pouvez faire quatre pas sans laisser apercevoir le chrétien, tant parfois par son langage accentué, que par des sous-entendus qui s'imposent pour rendre votre discours intelligible.

Ces paroles, par exemple, qui terminent l'agonie de Gethsémani : « Il ne reste que le héros incomparable de la Passion, le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes méditeront pour se fortifier et se consoler (1), » sont-elles intelligibles et acceptables sans la Divinité dans le patient? sans elle, par quel droit eût-il fondé les *droits de la conscience libre?* sans elle, quelle force, quelle consolation les *âmes souffrantes* eussent-elles puisées dans la méditation d'un stoïque accompli?

Cette gêne qui vous met en contradiction avec vous-même, tient-elle à la nature du sujet que vous traitez, ou provient-elle du fond de votre âme, mal déchristianisée? J'aime à me persuader que c'est l'un et l'autre. N'est pas incrédule qui veut, et peu le sont au point qu'ils voudraient se le persuader à eux-même comme ils cherchent à le persuader aux autres.

Quel dommage, Monsieur, pour l'honneur même de votre plume, que vous n'ayez pas eu le courage de vous mettre à votre aise en écrivant la vie et particulièrement la passion de Jésus! sur le terrain de

(1) P. 379.

la foi, vous nous eussiez donné des pages sublimes là où vous tombez dans de puériles défaillances. Est-ce digne de vous et de votre héros d'interpréter les divines angoisses du jardin de Gethsémani par cette supposition : « peut-être quelques-uns de ces touchants souvenirs que conservent les âmes les plus fortes, et qui par moment les percent comme un glaive, lui vinrent-ils à ce moment. Se rappela-t-il les claires fontaines de la Galilée, où il aurait pu se rafraîchir ; la vigne et le figuier sous lesquels il aurait pu s'asseoir ; les jeunes filles qui auraient peut-être consenti à l'aimer. Maudit-il son âpre destinée, qui lui avait interdit les joies concédées à tous les autres ? regretta-t-il sa trop haute nature, et, victime de sa grandeur, pleura-t-il de n'être pas resté un simple artisan de Nazareth ? On l'ignore (1). »

Non, Monsieur, personne ne l'ignore. Les légendaires arabes, dont l'imagination féconde a dit des choses si excentriques sur la passion de Jésus, ont toujours gardé une certaine dignité ; ils auraient rougi de descendre aussi bas. Comment avez-vous pu vous oublier au point de faire descendre votre héros de la hauteur même où vous le placez ordinairement, à la taille et aux sentiments vulgaires d'un conscrit qui hésite à franchir la frontière en se rappelant les plaisirs de son village. Au simple point de vue littéraire, oseriez-vous comparer vos téméraires excentricités de libre penseur au discours de Bourda-

(1) Pages 378-79.

loue sur la même matière et leur promettre la même immortalité?

VIII

Aux diverses preuves de la divinité de Jésus explicitement ou implicitement renfermées jusqu'ici dans votre langage, vont s'adjoindre celles qui résultent de votre affectation à les taire ou à les dénaturer, ou de vos impuissants efforts pour les détruire.

Votre récit de la Passion, bien que généralement froid et pâle, reflète, comme tout ce qui sort de votre plume, quelque chose de votre érudition : traditions, usages, topographie des lieux, tout ce qui constitue, en un mot, la couleur locale ; le Talmud même avec l'ancienne synagogue et la nouvelle a concouru, non apparemment sans quelque surprise, à cette nouvelle passion. Mais, des passages importants ont été omis ou travestis, lacunes que le lecteur impartial ne saurait attribuer qu'au besoin de votre cause. N'est-ce pas, en effet, à un parti pris d'écarter tout ce qui tend à faire ressortir la divinité de Jésus, ou qui a sa raison d'être dans la convenance de l'appareil dont la nature devait accompagner la mort de son auteur, que vous avez dénaturé ce verset : « A la sixième heure les ténèbres se firent et couvrirent la face de toute la terre jusqu'à

la neuvième heure (1) » (de midi à trois heures), et que vous l'avez remplacé par ces mots : « Le ciel était sombre, la terre, comme dans les environs de Jérusalem, sèche et morne (p. 424)? » Ici le libre penseur fait le faux témoin et dépose à la face du monde contre l'évidence de l'histoire : entre *ténèbres* et *sombre*, la différence est trop sensible pour que personne s'y méprenne. On ne se méprendra pas davantage sur ce que vous semblez assigner pour cause de l'état *sombre* du ciel : « la terre était sèche et morne. »

C'était au mois de mars, les serviteurs de Hanna se chauffaient encore (2) ; la terre était sèche alors *autour de Jérusalem*, comme elle l'est partout, à la suite des pluies à la fin de l'hiver.

Cette éclipse en plein midi, arrivée, contrairement aux lois de la nature, au moment de la pleine lune de mars, époque de la Pâque, n'a pas été rapportée seulement par les évangélistes, mais par des auteurs païens, en particulier par Phlégon (voir Eusèbe); Tertulien l'appelle crise du monde. Elle fut consignée dans les archives publiques du Capitole avec le rapport envoyé par Pilate. Membre de l'Académie

(1) Math., XXVII, 45.

(2) Jean, XVIII, 18. M. Renan, qui ne néglige pas les petits moyens, afin que rien ne dérangeât le degré de température qu'il réservait à Jérusalem pour ménager le *sombre*, avait, dans son introduction (XXVIII), discrédité dans Saint Jean, et rangé parmi « tant de petits traits de précision qui semblent comme des scolies d'un annotateur » le verset : « Ils avaient allumé un réchaud, car il faisait froid. »

des inscriptions et belles-lettres, vous devez savoir, Monsieur, qu'on ne va pas à l'encontre de tels faits, de tels témoignages sans dire pourquoi.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, pourquoi a-t-il passé sous silence ces autres faits arrivés au moment de sa mort : « Le voile du temple se partagea en deux de haut en bas ; la terre trembla, les pierres se fendirent (1). » N'est-ce pas parce qu'il a vu que ces prodiges révélaient quelque chose au-dessus de la taille qu'il voulait donner à son héros ? *La terre trembla*, voilà encore un fait attesté par Phlégon, remarqué en Bithynie, témoignage consigné dans Eusèbe ; un fait attesté par d'autres dont les témoignages sont rapportés par Baronius. *La terre trembla*, voilà ce qui remplit de frayeur le centurion et les cent gardes, de service auprès du *Roi des Juifs* (2), à la journée du Golgotha, et arracha de leurs poitrines de braves cette exclamation : « En vérité c'était le fils de Dieu (3). » Mais le centurion ni les siens n'étaient de libres penseurs.

IX

Voile jeté sur un autre fait important :

Tu seras aujourd'hui avec moi en Paradis, réponse de Jésus à la prière du bon larron : *Souviens-toi de*

(1) Math., XXVII, 51.
(2) Custodientes Jesum, *ibid*, 54.
(3) *Ibid.*, 54.

moi quand tu seras dans ton royaume, c'est ce que rapporte saint Luc (1). Saint Mathieu et saint Marc, sans parler de cette particularité, soit qu'ils l'ignorassent, soit parce qu'ils ne s'étaient pas imposé de tout raconter, disent que les compagnons de supplice de Jésus l'insultaient aussi (2). Ces deux évangélistes, d'après les règles de la critique, peuvent et doivent se concilier avec le troisième de cette manière : Ils racontent ce qui a pu se passer au commencement, avant que le cœur du bon larron fût touché, ou ils parlent par synecdoque, employant le pluriel pour le singulier.

Vous, Monsieur, selon les règles de la *critique historique* de fraîche date, sans chercher à concilier deux choses aussi facilement conciliables ; sans hésiter dans le choix entre ce qui réjouit le cœur du chrétien et ce qui le resserre ; vous vous arrêtez au pire, dès lors que cela convient à votre terre à terre où vous voulez absolument retenir Jésus, mille fois plus humilié par votre condamnation, que par la scène du Calvaire, où il ne lui était pas refusé de contre-signer le pardon ; et avec un accent de candeur qui éloigne tout soupçon de fraude de l'esprit inattentif, vous dites :

« Il paraît que les deux voleurs crucifiés à ses côtés l'insultaient aussi (3), » et vous ajoutez en forme de note : « Luc, suivant son goût pour la con-

(1) Luc, XXIII, 42, 43.

(2) Math., *ibid*, 44. — Marc, XV, 32.

(3) Page 424.

version des pécheurs a ici modifié la tradition (1). »
Saint Luc, en consignant une parole qui ramène tous les jours l'espoir et le pardon dans l'âme des criminels au pied de l'échafaud, a plus fait que votre critique pour le bien et l'honneur de l'humanité, ce qui, en dehors de toute autre preuve, serait une présomption que, mieux que vous, l'évangéliste a interprété le cœur et les actes de Jésus.

X

Deux remarquables appréciations de votre critique, Monsieur, c'est celle de l'institution de l'Eucharistie à l'occasion de la cène, que vous rejetez parce que saint Jean n'en parle pas; et celle des paroles adressées par Jésus crucifié à sa mère et au disciple bien aimé au pied de la croix, que vous niez parce que cet évangéliste est le seul qui en ait parlé.

Vous dites de l'Eucharistie : « De très-bonne heure, ce mystère se fixa en un petit récit sacramentel, que nous possédons sous quatre formes

(1) *Ibid.* M. Renan, toujours dans l'intention de déclarer bonne prise la confiscation des versets qui vont heurter sa plume aventureuse, avait de longue main préparé ses engins aussi contre le passage de saint Luc; parmi les épithètes à l'adresse de cet évangéliste : « Dévot très-exact, démocrate et ébioniste exalté, » se trouve celle d'exagérateur du *merveilleux* avec indication du chapitre et du verset ci-dessus, et celle d'affectionnant « par dessus tout les anecdotes mettant en relief la conversion des pécheurs, l'exaltation des humbles... le bon larron... » (Introduction, XLI).

très-analogues entre elles (1). Jean, si préoccupé des idées eucharistiques, qui raconte le dernier repas avec tant de prolixité, qui y rattache tant de circonstances et tant de discours; Jean qui, seul parmi les narrateurs évangéliques, a ici la valeur d'un témoin oculaire, ne connaît pas ce récit. C'est la preuve qu'il ne regardait pas l'institution de l'eucharistie comme une particularité de la cène (2). »

Vous dites de Marie : « S'il fallait en croire Jean, Marie, mère de Jésus, eût été aussi au pied de la croix, et Jésus, voyant réunis sa mère et son disciple chéri, eût dit à l'un d'eux : Voilà ta mère, à l'autre : Voilà ton fils. Mais on ne comprendrait pas comment les évangélistes synoptiques, qui nomment les autres femmes, eussent omis celle dont la présence était un trait si frappant (3). »

Docteurs de la libre pensée, Jean serait en droit de dire de vous ce que Jésus disait des docteurs de la loi et des Pharisiens : « A quoi comparerai-je cette race (generationem)? Aux enfants qui, dans leurs jeux sur les places publiques, reprochent à leurs camarades de ne pas rire quand ils chantent, et de ne pas verser des larmes quand ils pleurent. Car, Jean (Baptiste) est venu, se privant de nourriture et de boisson, et ils disent : il est sous l'empire du

(1) Matth., xxvi, 26-28 ; Marc, xiv, 22-24 ; Luc, xxii, 19-21 ; ad Corinth., xi, 23-25.

(2) Page 287.

(3) Page 422.

démon ; est venu le fils de l'homme, qui mange et boit, et ils disent : c'est unvorace et un ivrogne (1). »

De même, le disciple bien aimé garde le silence ; et vous niez le fait dont il ne parle pas ; il raconte, et vous rejetez le fait dont il parle.

Vos exigences sont d'autant moins fondées, vos conséquences d'autant plus injustes que, dans l'un et l'autre cas, le silence et le discours de Jean ont évidemment leur parfaite raison d'être. Dans le premier, les trois autres évangélistes (2), dont Mathieu, contrairement à votre assertion, avait, aussi bien que Jean, la valeur d'un témoin oculaire, ayant déjà relaté le fait, le récit de Jean, s'il n'eût pas été superflu, cessait, du moins, d'être nécessaire. Dans le second cas, silence absolu des trois premiers évangélistes, qui pouvaient fort bien ignorer le fait, puisqu'ils n'avaient pas assisté au tragique événement du Calvaire. Jean comble le vide, lui témoin oculaire, lui acteur dans la scène, quoi de plus naturel ?

XII

L'Évangile et l'évangéliste vengés, il est de mon devoir de venger l'apôtre. D'après ce qui vient d'être prouvé, et qui était clair avant la confusion apportée par votre plume, étiez-vous en droit, Monsieur,

(1) Matth., XI, 31-34 ; Luc, VII, 16-19.
(2) Sans compter saint Paul.

je vous le demande dans votre conscience d'honnête homme, étiez-vous en droit, par votre licence de libre penseur, de lancer à l'aigle d'Éphèse et de Patmos ces traits empoisonnés : « C'est là, selon moi, un des traits où se trahissent la personnalité de Jean et le désir qu'il a de se donner de l'importance. Jean, après la mort de Jésus, paraît, en effet, avoir recueilli la mère de son maître, et l'avoir comme adoptée. La grande considération dont jouit Marie dans l'Église naissante, le porta sans doute à prétendre que Jésus, dont il voulait se donner pour le disciple favori, lui avait recommandé, en mourant, ce qu'il avait de plus cher. La présence, auprès de lui, de ce précieux dépôt, lui assurait, sur les autres apôtres, une sorte de préséance, et donnait à sa doctrine une haute autorité (1). »

Une vulgaire prétention de préséance, voilà d'après vous, le secret du respect filial de Jean pour la mère de son maître; voilà ce qui l'aurait porté à fausser l'Évangile? Que de boue gratuitement jetée sur le front le plus serein et le plus resplendissant du collége apostolique!

Contre votre *selon moi*, l'histoire proteste avec énergie de concert avec le bon sens. Vous n'ignorez pas que saint Jean n'écrivit l'Évangile que quarante ans (2) environ après que Marie eût cessé de compter parmi les mortels (3). Vous n'ignorez pas que le

(1) Page 422.

(2) Depuis 97, date de son retour de Patmos, après dix-huit mois d'exil dans cette île.

(3) Vers l'an 60, Till. t. I, pag. 73, 356; âgée pour le moins de

disciple bien aimé, quoiqu'il fût, au rapport de saint Paul (1), l'une des trois principales colonnes de l'Église, dont Pierre et Jacques formaient les deux autres, ne parut qu'une fois au premier rang du vivant des apôtres : c'est quand il courut plus vite que saint Pierre, se rendant tous deux au Sépulcre (2), préséance que vous n'attribuerez pas sans doute à son privilége de gardien de Marie. Hors delà, Jean s'efface, comme au Concile de Jérusalem, où Pierre et Jacques prennent seuls la parole (3); ou bien, il ne paraît que comme compagnon de saint Pierre : au temple de Jérusalem (4), à la prison (5), devant le conseil des prêtres (6), sous les verges (7), à Samarie (8).

Le nom de Jean disparaît alors de la scène apostolique pour n'y réparaître qu'après le martyre (9) de saint Paul, fondateur des églises de la Grèce et de l'Asie-Mineure. L'Église d'Éphèse, veuve de son évêque, saint Timothée, devint le siége (10) de Jean, siége

75 ans, en supposant qu'elle n'eût que quinze ans quand Jésus vint au monde.

(1) Ad Galat., II, 9.

(2) Jean, XX, 4.

(3) Act. ap., XV, 6 et suivants.

(4) *Ibid.* III, 1 et suiv.

(5) *Ibid.* IV, 3, v. 18.

(6) *Ibid.* 7 et suiv.

(7) *Ibid.* v, 40.

(8) *Ibid.* VIII, 14 et suiv.

(9) Qui eut lieu, comme celui de saint Pierre, l'an 66.

(10) Le Concile de Chalcédonie (Col. T. 4, col. 699), qui a reconnu saint Jean pour premier évêque d'Éphèse, semble supposer que cette Église avait été fondée par lui avant que saint Timothée

où, son influence, rayonnant au loin avec l'éclat de son zèle et de ses vertus, il resta, grâce à sa longévité, seul représentant des apôtres durant la presque seconde moitié du premier siècle.

Quant au prestige attaché au nom de Jean dans la succession des siècles, ce n'est point à Marie, Monsieur, qu'il en est redevable ; à qui donc ? A qui : à vous dans l'hérésie de Cérinthe (1), le premier de vos aïeux, sur laquelle vous avez enchéri, sans doute, mais contre laquelle en même temps que contre vous, Jean, sur la fin de sa vie, avec la sérénité du cygne, avec la hardiesse et l'assurance de l'aigle qui lit à travers les éblouissantes splendeurs des cieux, proclame l'éternité du Verbe (2); ses droits dans la création (3), dans la régénération de l'humanité (4) et dans la philosophie (5); droits inséparables et imprescriptibles, qui s'affirment devant le panthéïsme, spinosiste ou idéaliste, dont les théories, par quelques mots qu'elles s'expriment : *disposition à l'être, passage à l'être, nébuleuses, idée*

en devint évêque. Les paroles de saint Jérôme (Hist. vir. ill., c. 9), et celles de Tertulien (Tertulien (Tert. in Mercionem, l. 4, c. 5), qui parlent de saint Jean comme du fondateur et du gouverneur des églises d'Asie, ne peuvent s'entendre que de l'organisation définitive des églises commencées par saint Paul, et de la fondation réelle de celles qui furent formées pendant le long apostolat de Jean.

(1) Voir page 40 de cette lettre.

(2) Jean, I, 1. In principio erat verbum.

(3) *Ibid*- 2. Omnia per ipsum facta sunt.

(4) *Ibid.* 14. Verbum caro factum est.

(5) *Ibid.* 9. Illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.

pure, immanence de l'absolu dans l'humanité, ne sont que la reproduction des ténèbres au milieu desquelles la *lumière brilla sans en être perçue* (1), et le retour à l'ingratitude « des fils de famille refusant l'obéissance, l'hospitalité à leur père, qui est venu dans son domaine (2). »

XIII

Au lieu d'avoir recours à la calomnie contre Jean, Monsieur, vous eussiez fait preuve de courage et de franchise, tout en restant dans le vrai, de vous borner à la médisance contre son maître; de vous en prendre ouvertement à lui comme à un homicide, l'homicide de votre pensée vagabonde et superbe, et de vous écrier au moment suprême où vous avez décrété cette nouvelle guerre déloyale : le verbe de Dieu me ferme la bouche, étouffe ma parole; entre lui et moi, il faut que l'un des deux succombe; et alors, dédaignant le masque de cette *Vie de Jésus*, masque de la lâcheté cachant sous son hideux manteau un poignard, relevant votre visière, portant la tête haute, plus haute que la philosophie du dix-huitième siècle guerroyant en matérialiste contre *le Galiléen*, vous eussiez reconnu que, pour l'idéaliste, le seul combat loyal contre Jésus, c'est celui de Lucifer.

(1) *Ibid.* 5. Et lux in tenebris lucet et tenebræ eum non comprehenderunt.

(2) *Ibid.* 11. In propria venit et sui eum non receperunt.

Dès lors, loin de traquer en tirailleur perfide les évangélistes pris séparément, comme si tous ne concouraient pas à former un seul tout ; loin de nier gratuitement les faits et les paroles, des chapitres entiers où la divinité brille de tout son éclat, vous eussiez reconnu le récit évangélique comme le premier témoignage historique du monde, et plaçant face à face la personne du héros de l'évangile et l'idéal de l'*absolu immanent* dans chaque membre de l'humanité, dont vous devez être l'un des géants, vous eussiez vu si vous, ou quelqu'un des vôtres, ou tous ensemble, anciens et contemporains, formant entre vous l'échelle comme les géants pour escalader le ciel, si vous pouviez vous élever à la hauteur de Jésus avant de le faire descendre à votre taille. Alors vous seriez en droit vis-à-vis de lui de proclamer votre indépendance ; jusque-là, vous n'êtes que des rebelles vulgaires; vous prononcez le mot de Lucifer : *non serviam*, sans oser, comme lui, subir l'épreuve.

Vous étiez en effet bien loin, Monsieur, vous et les vôtres, de votre objet de comparaison quand vous avez osé écrire : « Il est des vertus qui, à quelques égards, sont plus conformes à notre goût. L'honnête et suave Marc-Aurèle, l'humble et doux Spinosa, n'ayant pas cru au miracle, ont été exempts de quelques erreurs que Jésus partagea. Le second dans son obscurité profonde, eût un avantage que Jésus ne chercha pas (1). Par notre extrême délicatesse

(1) En fait d'obscurité même, M. Renan a deux poids et deux

dans l'emploi des moyens de conviction, par notre sincérité absolue et notre amour désintéressé de l'idée pure, nous avons fondé, nous tous qui avons voué notre vie à la science, un nouvel idéal de moralité (1). »

Qu'il y ait des vertus plus conformes à *votre goût* que celles de Jésus, on le conçoit ; que vous ayez *fondé un nouvel idéal de moralité*, on le sait ; mais ce qu'on ignore, c'est que Marc-Aurèle et Spinosa se soient jamais crus assez *suaves*, assez *humbles* et assez *doux*, pour oser dire avec autorité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de *cœur*. » Ce qu'on ne savait pas non plus, c'est qu'en fait d'enseignement, l'*obscurité profonde* de Spinosa, fût préférable à la simplicité et à la clarté de l'enseignement évangélique : l'obscurité peut être à l'avantage de l'erreur ; mais jamais à celui des disciples et de la vérité.

Aviez-vous l'image de Jésus devant les yeux, quand vous avez dit : « Il n'y a pas eu d'homme, Çakya-Mouni peut-être excepté, qui ait à ce point foulé aux pieds la famille, les joies de ce monde, tout soin temporel (2). » Çakya-Mouni s'est-il oublié lui-même, a-t-il spontanément donné sa vie par amour de ses semblables ?

mesures. Avant d'écrire ceci, il avait dit de l'école de Saint-Jean : « Et, sans doute bien des surprises nous seraient réservées, s'il nous était donné de pénétrer dans les secrets de cette mystérieuse école d'Éphèse qui, plus d'une fois, paraît s'être complue aux voies obscures. » Introd. XXXIII.

(1) Page 451.

(2) p. 458.

Considériez-vous Jésus à sa hauteur ou bien à travers le prisme de vertus *plus conformes à votre goût*, quand vous avez dit de celui en qui, selon votre expression, « s'est condensé tout ce qu'il y a de bon et d'élevé dans notre nature (1) : » « Il n'a pas été impeccable... de même que plusieurs de ses grands côtés sont perdus pour nous par la faute de ses disciples, il est probable aussi que beaucoup de ses fautes ont été dissimulées (2). »

Opstupescite cœli! (3)... Mais, Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils disent. Fondateurs d'*un nouvel idéal de moralité*, vous ressemblez fort aux sages du paganisme qui prêtaient à leurs dieux leurs penchants et leurs faiblesses. Vous trouvez plus commode de réduire Jésus à votre taille que de vous élever à la sienne.

Il faut cependant que, bon gré mal gré, vous paraissiez devant ce soleil, pâles flambeaux à couleur blafarde, dussiez-vous être traînés à la remorque jusque sous ses rayons en remontant le courant de vos calomnies.

XIV

Justiciable des évangélistes, comparaissez d'abord devant eux. Ils vous reprochent d'avoir étrangement

(1) P. 458.
(2) *Ibid.*
(3) Jér. II, 12.

défiguré la personnalité du Messie, dont ils ont officiellement consigné le type dans leurs écrits ; ils repoussent ce que vous leur présentez en place, comme un être hibride qui n'est ni dieu ni homme ; trop grand ordinairement pour la terre, trop petit pour le ciel ; ils vous reprochent, et la partie saine de la société vous reproche avec eux, d'avoir gratuitement méconnu, ou supposé comme fictifs et mensongers les titres qui constituent la divinité de Jésus.

En présence des quatre symboles sous lesquels Ezéchiel et l'Église représentent les évangélistes dans leur mission commune avec le trait distinctif de chacun, vous avez dit à l'homme, symbole de la naissance humaine du Messie, qu'il raconte : point de généalogie qui le rattache à David en accomplissement des promesses ; et Jésus est resté fils du charpentier. Au lion, figure de la voix prophétique retentissant dans le désert, vous avez brisé les dents, fermé la gueule et vous avez dit : c'est un mouton ; au bœuf, signe du sacerdoce du Messie, vous avez arraché les cornes, et vous avez dit : c'est un onagre ; à l'aigle, vous avez coupé les ailes, et vous avez dit : c'est une oie.

C'est là, Monsieur, le résumé de vos appréciations sur les évangiles, dans l'introduction de votre ouvrage, pp. XIV-XLVII.

Vous y dites d'abord que les formules « selon Matthieu, » « selon Marc, » « selon Luc, » « selon Jean, » n'indiquent pas *rigoureusement* « ces quatre per-

sonnages » « comme des auteurs (1). »—Ces titres sont ce qu'ils doivent être : l'Évangile ou Bonne-Nouvelle n'a d'autre auteur que Jésus-Christ. Le rôle de l'évangéliste est celui de narrateur. Chaque narration plus ou moins complète, peut fort bien s'appeler narration de Matthieu, etc., non, à la rigueur, évangile de Matthieu, etc.; mais bien évangile d'après Matthieu, selon Matthieu, etc.

Vous ajoutez : « ces formules n'impliquent pas que, dans la plus vieille opinion, ces récits eussent été écrits d'un bout à l'autre par Matthieu, par Marc, par Luc, par Jean (2). »—Elles l'impliquent jusqu'à preuve du contraire. — « Elles signifient seulement, dites-vous, que c'étaient là des traditions provenant de chacun de ces apôtres et se couvrant de leur autorité (3). » — Sur quoi vous fondez-vous dans cette affirmation ? — Continuez la lecture, me direz-vous peut être, et vous verrez mes raisons. — J'ai lu ; votre raisonnement se réduit à dire que l'évangile attribué à Matthieu n'est pas tel qu'il a été primitivement écrit par cet évangéliste. La preuve, c'est que Papias, évêque d'Hiérapolis dans la première partie du deuxième siècle, appelle cet écrit en langue grecque λογια *discours, ou recueil de discours*, tandis que dans l'état actuel, il renferme autre choses que les discours de Jésus. Mais, M. Renan, laissez-moi vous le dire en tête à tête, avec tous les égards dus au savoir :

(1) Page xvi.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

vous prenez pour des hommes les moulins à vent : le mot grec *Logia* n'est que l'exacte traduction du titre hébreu דברים *discours*, ou *narration*, que Matthieu avait donné à son écrit ; titre familier aux auteurs juifs : דברים *discours*, titre du Deutéronome; דברי הימים *discours des temps*, *annales*, titre des Paralipomènes, ne veulent pas dire que ces deux livres ne contiennent que des discours : le premier, indépendamment de la répétition de la loi et de plusieurs prophéties, renferme des constitutions et la narration de la mort de Moïse ; et le second, les annales depuis Adam jusqu'au règne de Cyrus. Le résultat de la *critique historique guidée par la science*, ressemble ici au langage d'un oriental, Juif, Syrien, Chaldéen, Arabe, Indou ou Chinois, auquel la langue française serait familière comme les langues orientales à l'école de la *libre pensée* et des traductions libres, et qui, dans deux mille ans, par exemple, dirait que le discours de Bossuet sur *l'Histoire Universelle* n'était qu'un recueil abrégé de discours pris dans *l'Histoire des Peuples*.

Cette étrange méprise sur l'Evangile de saint Matthieu, est accompagnée d'une autre non moins étrange sur celui de saint Marc. Pour confirmation du prétendu état rudimentaire du premier, vous affirmez que Papias a dit du second, en forme de contraste, qu'il renfermait « récits et discours, » (λεχθέντα η πραχθέντα) dont l'exacte traduction est : « Discours ou faits, » la particule η signifiant *ou* et non *et* ; ce qui revient à ce qui est dit de l'évangile de saint Mat-

:hieu. D'où il résulte que les titres des deux évangiles, identiques quant au fond, s'expliquent et se confirment l'un par l'autre. M. Renan, en veine l'hérésie, en linguistique comme en religion, fait donc reposer la puissance de son argumentation sur deux contre-sens, l'un au sujet de saint Matthieu, l'autre au sujet de saint Marc. Que signifie donc votre langage quand vous dites :

« Que ces deux ouvrages tels que nous les lisons soient absolument semblables à ceux que lisait Papias, cela n'est pas soutenable; d'abord, parce que l'écrit de Matthieu pour Papias se composait uniquement de discours en hébreu... Et en second lieu, parce que l'écrit de Marc et celui de Matthieu étaient pour lui profondément distincts (1). — *Semblables à ceux que lisait Papias :* Papias n'avait jamais eu sous les yeux les deux évangiles dont il parle. Ce qu'il en écrit, il le tient, dit-il, du prêtre Aristion ; renseignements qui se réduisent à dire que l'écrit de Marc, *discours ou faits, était rédigé sans ordre ;* que l'écrit de Matthieu, *discours, avait été rédigé en hébreu ;* écrit, ajoute Papias, *qu'on a traduit comme on a pu.*

Cet aveu dit tout sur la valeur de la critique de Papias, si critique on peut l'appeler ; et sur la vôtre qui prétend s'appuyer sur la sienne. Papias ne savait pas l'hébreu; Aristion ne savait pas l'hébreu; Eusèbe, qui rapporte le langage de Papias, ne savait

(1) Ils le sont encore. Ce qui ne veut pas dire n'avoir pas de ressemblance.

pas l'hébreu (1). Aussi, sans se prononcer sur les paroles matérielles de cet évêque, se borne-t-il à dire que c'était un esprit médiocre. Papias dit lui-même qu'il n'estimait pas les écrits et aimait mieux recevoir la tradition orale des auditeurs des apôtres. Ce n'est pas du côté de l'Asie-Mineure, où la langue hébraïque était lettre morte, que la *critique historique* devait se tourner pour s'édifier sur les origines des Evangiles rédigés en hébreu, dont les titres mêmes, non compris ou mal rendus, ont donné le change sur la nature du travail. Elle aurait dû porter ses investigations du côté de l'Asie, et écouter saint Ephrem et saint Jérôme, interprètes naturels de la langue sémitique. — « Or, continuez-vous, dans l'état actuel des textes, l'évangile selon Matthieu et selon Marc offrent des parties parallèles si longues et si parfaitement identiques, qu'il faut supposer, ou que le rédacteur définitif du premier avait le second sous les yeux, ou que le rédacteur définitif du second avait le premier sous les yeux, ou que tous deux ont copié le même prototype (2). »

Rédacteur définitif se trouve illogiquement introduit dans la partie. Je ne puis tenir compte de cet intrus. Que Matthieu et Marc, rédacteurs primitifs et uniques, se soient plus ou moins copiés l'un l'autre, ou aient tous *les deux copié le même prototype* : le christ, ses paroles et ses actions ; dans les

(1) Fiers de leur langue, les Grecs, sans en excepter les Pères de l'Eglise, n'étudièrent jamais ni hébreu ni latin.

(2) Page XIX.

deux cas, ils demeurent également dignes de notre respect et de notre confiance.

Ici se reproduit de la part de M. Ernest Renan un stratagème de langage qui rappelle celui dont nous avons parlé plus haut à l'occasion de l'institution de l'Eucharistie. D'un côté, il infère de la ressemblance sur plusieurs points entre les deux premiers évangélistes, qu'une main étrangère les a collationnés et définitivement complétés l'un par l'autre. D'un autre côté, de la différence de rédaction entre l'évangile de Jean et les premiers évangélistes, il conclut à l'absence de véracité de la part de Jean, rangé parmi les sectaires (1).

« La différence est telle, dites-vous, qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean (2). »

Avant de faire votre choix d'une manière aussi tranchée, Monsieur, il y avait un préalable, c'était de vous mettre d'accord avec vous-même.

Entre les discours rapportés par Jean et les discours écrits par Matthieu, il y a différence complète de sujet et d'idéal, il est naturel qu'il y ait différence de forme. Là où il y a identité de sujet, il y a identité de langage, comme dans la réponse faite aux économes qui regrettaient le parfum répandu par une main généreuse sur la tête de Jésus : « Vous aurez

(1) Page xxix.
(2) *Ibid.*

toujours des pauvres avec vous ; moi, vous ne m'aurez pas toujours. »

Le motif de votre pointe contre Jean, Monsieur, ne fût-il pas déjà connu, deviendrait évident par la tirade qui suit votre proposition tranchante que nous venons de transcrire : « Entre les deux autorités, aucun critique n'a hésité ni n'hésitera. A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'évangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrières pensées du sectaire, l'intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires (1). » — Ajoutez que les preuves fournies par l'évangile de Jean contre les adversaires de son temps, gênent singulièrement les adversaires d'aujourd'hui, partisants de l'*idée pure*. Mais nous reviendrons là-dessus.

XVI

A l'égard de l'évangile selon saint Luc, vous êtes tout d'abord très-coulant. Vous reconnaissez qu'il « s'agit ici d'un ouvrage écrit tout entier de la même main et de la plus parfaite unité (2). » Mais vous voudriez faire payer cher cette apparence de généreuse franchise : en disant que l'ouvrage « a été écrit certainement après le siége de Jérusalem, (3) » vous pa-

(1) Page xxix.
(2) Page xvii.
(3) *Ibid.*

raissez signaler une circonstance indifférente à la vérité; elle le serait, en effet, si elle ne vous offrait le bénéfice d'escamoter, passez-moi l'expression, le mérite d'une remarquable prophétie à Jésus-Christ, en faisant raconter comme fait accompli ce qu'en réalité l'évangéliste écrivait comme prédiction de son divin maître. Les versets 6, 20, 24, 28 du chapitre XXI, que vous indiquez en forme de note, révèlent tout votre dessein à cet égard. Je les cite :

« Comme on faisait remarquer à Jésus la solidité d'architecture et la richesse d'ornementation du temple, il dit :

« De tout ce que vous voyez, il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruit. » (v. 6.)

« Quand vous verrez Jérusalem assiégée par une armée, sachez alors que sa désolation approche. » (v. 20.)

« Les habitants seront partie passés au fil de l'épée, partie amenés captifs sur la face de la terre, et Jérusalem sera foulée aux pieds par les nations jusqu'à la consommation des temps. » (v. 24.)

« Au commencement de ces désastres, ouvrez les yeux, levez la tête et soyez convaincus que votre rédemption approche. » (v. 28.)

Saint Matthieu, rapporte la même prophétie au chapitre XXIV. Pour la même raison vous auriez dû assigner à son écrit une date postérieure au siége de Jérusalem; et ce serait par erreur que vous avez dit : « Il est certain que le troisième évangile est posté-

rieur aux deux premiers, et offre le caractère d'une rédaction bien plus avancée (1). »

Bien plus, pour être conséquent, c'est à la même époque que vous auriez dû placer la rédaction du livre de Daniel, dont le chapitre IX, verset 26, annonce la « destruction de Jérusalem et du sanctuaire par l'armée d'un grand peuple, sous les ordres d'un grand capitaine, » comme devant suivre la mort du Messie.

Cette découverte, par vous faite, Monsieur, impose à votre conscience d'académicien et de zélé champion de la science de signaler comme un anachronisme, de faire disparaître ou rectifier, par votre influence auprès de l'Académie ou de la Cour romaine, l'un des bas-reliefs de l'arc de triomphe de Tite, où les docteurs de la loi sont représentés, le livre de Daniel à la main, lisant la prophétie dont ils ont vu l'accomplissement. Assez de conséquences d'une si féconde découverte faite au dix-neuvième siècle.

L'évangile selon saint Luc, que saint Paul, mort l'an 66, se plaisait à appeler son évangile pour l'avoir inspiré à son disciple, a été rédigé vers l'an 53, quinze ans environ avant la destruction de Jérusalem.

XVII

Revenons, s'il vous plait, à l'évangile de saint Jean. Ici se présente un spectacle, un drame dont les annales de la controverse n'offrent peut-être pas d'exemple. A près de deux mille ans d'intervalle

(1) Page XVIII.

l'une des autres, l'hérésie que vous avez le triste honneur de représenter et celles (1) qui provoquèrent la rédaction du quatrième évangile, ont à répondre au tribunal de ce livre, qui les confond toutes ; mais dans des conditions bien différentes de la part de leurs

(1) Ces hérésies, ayant un point de départ commun, le dualisme : principe du bien et principe du mal ; le premier se manifestant par l'esprit, le second par la matière, désignées sous le nom général de *gnose* (connaissance, science du bien et du mal, dont le serpent était le symbole adopté par quelque secte), prenaient des noms particuliers suivant les nuances de chacune ou le nom de celui qui la personnifiait. De là : les *Nicolaïtes*, qui prétendaient pouvoir allier la foi avec les voluptés, du nom du chef Nicolas, soit nom propre du personnage, soit nom pris pour caractériser sa doctrine, du grec νικαειν λαον, *vaincre le peuple* par le plaisir, le séduire, signification identique à celle du nom hébreu Balaam (Bâl-aam, et non Balal-aam comme quelques théologiens allemands le prétendent), noms également stigmatisés par saint Jean, dans son Apocalypse, chap. II ; le premier au verset 15, le second au verset 14. Le *Docétisme*, de δοκαειν, paraître, qui réduit le corps de Jésus-Christ à une simple apparence, le corps réel ne pouvant exister sans procéder du mauvais principe. C'est contre cette hérésie que paraissent dirigés les versets 3 et 4 du quatrième chapitre de la 1re épître de saint Jean. Les *Cérinthiens*, du nom du grand adversaire de saint Jean, lequel prétendait, afin d'écarter de Dieu toute imperfection, que le monde avait été créé par un principe inférieur et ennemi (Démiurge ou fabricateur) ; que Jésus-Christ n'avait reçu qu'une vertu ou puissance divine, descendue sous la forme d'une colombe au moment de son baptême, vertu remontée au ciel avant la passion, pour laisser le corps seul soumis aux souffrances et à la mort. Saint Jean semble avoir principalement en vue les erreurs de cet hérésiarque dans les versets du commencement de son évangile : *Omnia per ipsum facta sunt. — Et verbum caro factum est;* et dans sa première épître, ch. v, 56.

C'est en présence de ces hérésies naissantes que saint Jean, sur la fin de sa carrière apostolique, se détermina à rédiger le quatrième évangile, à la sollicitation des fidèles, des évêques voisins et lointains, au rapport d'Eusèbe, de saint Jérome et de saint Irénée (Eus. l. 6, c. 14 ;—Hier. in Matth. præf. ;— Iren. l. 3, c. 11). Saint Jérome dit (*ut supra*) que le saint vieillard ne commença son travail qu'après un jeûne et des prières publiques.

auteurs ou coryphées : le Gnostique, le Docète, le Nicolaïte, le Cérinthien acceptent la lutte, résistent, se défendent comme ils peuvent ; ouvrent enfin les yeux à la lumière ou s'obstinent dans l'erreur.

M. Ernest Renan esquive la rencontre, décline la compétence du juge, et comme si, à la distance des temps et des lieux, il était mieux renseigné que les témoins contemporains, et les moins suspects, il nie que le livre en question, dans sa plus grande partie du moins, appartienne à Jean, et renferme, supposé même qu'il lui appartienne, la parole de Jésus-Christ. Aux témoignages qui suivent immédiatement la mort de l'Apôtre, témoignages à la fois les plus imposants à raison de la vertu, du savoir et du nombre ; et les plus compétents, venant de voisins ou de disciples, tels que vous les citez : « Justin, Athénagore, Tatien, Théophile d'Antioche, Irénée ; qui montrent dès lors cet évangile mêlé à toutes les controverses et servant de pierre angulaire au développement du dogme (1), » et l'attribuent à Jean, comme saint Polycarpe et Papias lui attribuent la première épître, sortie, de votre propre aveu, de la même plume que l'évangile (2) : à ces témoignages vous répondez que le nom de Jean n'est ici que la personnification de la grande école de l'Asie-Mineure, qui se rattache à lui. C'est bien à cela que se réduit votre insidieuse phraséologie des pages XXIV, XXV, XXVI de l'introduction.

Qui serait, d'après vous, l'auteur moral, l'insti-

(1) Page XXVI.
(2) *Ibid.*

gateur de cette plume officieuse rédigeant le mensonge? Jean lui-même! Jean, cet apôtre à tel point sévère ami de la vérité, qu'il avait déposé un prêtre pour avoir composé un livre à la mémoire de saint Paul et de sainte Thècle, en y faisant entrer des détails mensongers (1). Etes-vous dans la vraisemblance, Monsieur?

A quel âge Jean aurait-il joué le rôle d'imposteur? dans son extrême vieillesse, au bord de la tombe, quand l'homme le plus vulgaire a coutume de dire la vérité, quand les consciences coupables désavouent ordinairement leurs iniquités et réparent leurs injustices, quand les écrivains qui ont dévié de la vérité rétractent souvent leurs erreurs.

Quels motifs prêtez-vous au saint vieillard pour entrer dans cette voie d'indélicatesse, de coupable supercherie? une sotte vanité d'acteur de théâtre ou de chantre de l'opéra, qui se croit un peu oublié ou éclipsé dans le feuilleton; je cite vos paroles : « On est tenté de croire que Jean, dans sa vieillesse, ayant lu les récits évangéliques qui circulaient; d'une part, y remarqua des inexactitudes; de l'autre, fut froissé de voir qu'on ne lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande place (2). » Quoi de plus?

Un sentiment de vieille rancune ou de jalousie contre Pierre! contre Pierre, son ancien camarade de pêche sur le lac de Génézareth, son compagnon

(1) Tertul., Bapt. c. 17. Hier. Vir. ill. c. 7.
(2) Pages XXVII, XXVIII.

d'apostolat, de prison, de tortures : « Alors, ajoutez-vous, il commença à dicter une foule de choses qu'il savait mieux que les autres, avec l'intention de montrer que dans beaucoup de cas où on ne parlait que de Pierre, il avait figuré avec ou avant lui (1). » C'est cependant, dites-vous, pour « rendre hommage à l'apôtre Pierre après sa mort (comme s'il n'était pas mort déjà depuis longtemps), que l'auteur du quatrième évangile aurait ajouté « après coup » « le XXIe chapitre tout entier, » où se trouve la triple protestation d'amour et de dévouement de cet apôtre envers son maître, protestation récompensée par le mandat de « paître les agneaux et les brebis. » Comprenne qui pourra.

L'invraisemblance toujours en progression ascendante sous votre plume, Monsieur, va s'enrichir d'un trait sans exemple. C'est le désintéressé dévouement du faux auteur envers son maître. « L'auteur, dites-vous, y parle toujours comme témoin oculaire ; il veut se faire passer pour l'apôtre Jean. Si donc cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, il faut admettre une supercherie que l'auteur s'avouait à lui-même. Or, quoique les idées du temps en bonne foi littéraire différassent essentiellement des nôtres, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre, non-seulement, du reste, l'auteur veut se faire passer pour l'apôtre Jean, mais on voit clairement qu'il écrit dans l'intérêt de cet apôtre. A

(1) Page XXXVIII.

chaque page se trahit l'intention de fortifier son autorité, de montrer qu'il a été le préféré de Jésus, que dans toutes les circonstances solennelles (à la cène, au calvaire, au tombeau) il a tenu la première place(1). »

Précieux privilége du témoin oculaire dans la rédaction du quatrième évangile, non, tu n'as rien perdu de ton prestige, ni de ta valeur! Monsieur, vous excellez dans l'art de convertir le miel en poison ; mais sans vous préoccuper assez de qui doit le boire. La coupe déborde ; ayez le courage de Socrate et approchez vos lèvres. Les trois ordres de faits que vous venez d'affirmer : attribution à Jean par les contemporains, amis ou ennemis, d'un livre dont il ne serait pas l'auteur ; attribution de conseils bas et perfides à un vieillard sous sa triple auréole d'apôtre, de prophète et de martyr ; existence d'un complaisant écrivain qui aurait voué sa plume au mensonge, sans nul intérêt, sans même la pensée d'attacher le titre d'auteur à son nom ; c'est ce qui fut et sera toujours inouï dans l'histoire, parce que c'est contraire à la nature et à la conscience du genre humain. D'où vous devez conclure, Monsieur, que ce n'est pas ainsi que parle un auteur qui se respecte ; qu'on ne se joue pas impunément à tel point, je ne dis pas des choses les plus sacrées, tout le monde n'a pas le sentiment de ce mot ; mais du sens commun et des égards qu'on doit à ses semblables.

A côté de cette conclusion, que je vous impose comme seule logique et légitime, je pose la mienne :

(1) Page XXXVIII,

de tous les témoignages en faveur de l'authenticité de l'évangile de saint Jean, je n'en connais pas de plus puissant que celui qui résulte de vos suppositions paradoxales : recourir à de tels arguments, c'est avouer qu'on n'en connaît pas de meilleurs. Dès à présent, votre colosse à tête de géant, aux pieds d'argile, affaissé sur sa base après avoir d'abord été décapité, n'est plus qu'une ruine. Aussi n'est-ce que par surabondance de droit, pour faire jaillir de ces décombres des témoignages splendides de la divinité de Jésus-Christ, et achever de mettre toute la pauvreté de vos témérités à jour, que je me résigne à y fouiller, continuant ainsi à vous suivre jusqu'à l'apogée de vos fausses suppositions et de vos invraisemblances.

XVIII

L'authenticité du quatrième évangile, confirmée par vos propres attaques, se corrobore davantage par votre choix des passages à signaler comme venant d'une rédaction étrangère. Le premier chapitre de cet évangile, à un autre titre, bien entendu, que son droit d'aînesse, a été votre premier point de mire. Mais pour prévenir les soupçons du lecteur, évitant toute ostensibilité du motif de votre choix, avec l'habileté d'un tacticien consommé, vous avez enveloppé ses voisins dans la proscription, sauf à les absoudre plus tard à huis-clos en vertu de votre pouvoir discrétionnaire de libre penseur, et vous

avez dit après avoir signalé le prétendu système de fraudes ou d'altérations : « De là, enfin, le désordre de la rédaction, l'irrégularité de la marche, le décousu des premiers chapitres (1). »

Des premiers chapitres : ce ne doit pas être au troisième que vous faites allusion : la visite à Jésus par un prince des juifs invité à *naître de nouveau* sans rentrer dans le sein de sa mère, et le baptême de saint Jean, dont vous vous êtes plu à parler avec convenance, si non convenablement, n'offrent d'autre *décousu* que celui qu'on voudrait voir entre la réalité et la figure.

Ce n'est pas non plus le second chapitre que vous ayez en vue. Vous avez prouvé qu'il a toutes vos sympathies. Les noces de Cana, par où il commence, sont en tête de votre « délicieuse pastorale du christianisme naissant. Un Messie aux repas de noces, la courtisane et le bon Zachée appelés à ses festins, les fondateurs du royaume du ciel comme un cortége de paranymphes : voilà, ce que la Galilée a osé et ce qu'elle a fait accepter (2). »

Ensuite, la descente de Jésus à Capharnaüm avec sa mère, ses cousins et ses disciples, l'un des textes de l'objection banale, qu'il avait des frères, a dû être saluée par vous, avec la solennité d'une victoire. Enfin, ce n'est pas vous qui réclamerez contre les coups de fouets appliqués par Jésus aux vendeurs du temple.

(1) Page XXIX.
(2) Page 67.

La seconde moitié du premier chapitre, poétique simplicité de la vocation des apôtres, doit vous être chère comme paraphrase de ce que vous avez dit de la trempe d'âme de Jésus : « Il ne faisait, à ses disciples, aucun raisonnement ; il n'exigeait d'eux aucun effort d'attention. » Voyant en passant, un homme appelé Matthieu, assis à un comptoir, il lui dit : « Suis-moi. L'homme se lève et le suit (1). »

Où donc est la cause de la condamnation sommaire de ces chapitres ? C'est *Et verbum caro factum est* de la première page. Ce mot, sans traduction ni commentaire, dit tout et pour tout le monde, en faveur de ce que vous avez voulu détruire et contre ce que vous avez prétendu édifier. Ce flambeau du ciel que vous avez tenté de ravir pour l'éteindre, n'avez-vous pas craint qu'il ne vous infligeât le châtiment de Prométhée ! Si votre cœur ou votre conscience échappe aux morsures du vautour sur votre fauteuil d'académicien, votre raison, n'en doutez pas, n'a pas échappé au mécompte de Mercure, autre ravisseur des choses célestes ; mais dans un but moins coupable que le vôtre. Comme lui, qui tomba dépouillé des titres de dieu de l'éloquence, pour n'être que le dieu éclopé des marchands ; blessée dans sa chute, cette faculté reine restera boiteuse jusqu'à ce qu'elle retourne au foyer de la lumière, au centre de la vérité. En attendant, votre flagrant délit est un témoignage de plus que je consigne en hommage envers la divinité de Jésus-Christ.

(1) Math., x. 9,— page 76.

XIV

Fouillons encore, Monsieur, guidés par une autre de vos appréciations sommaires sur l'Évangile de saint Jean : « J'ose défier qui que ce soit de composer une vie de Jésus qui ait un sens, en tenant compte des discours que Jean prête à Jésus. Cette façon de se prêcher et de se démontrer sans cesse, cette perpétuelle argumentation, cette mise en scène sans naïveté, ces longs raisonnements à la suite de chaque miracle, ces discours roides et gauches, dont le ton est si souvent faux et inégal, ne seraient pas soufferts par un homme de goût, à côté des délicieuses sentences des synoptiques (1). »

Tout le monde vous comprend, Péthion de la révolution anti-évangélique ! Vous avez raison dans le défi que vous portez à « qui que ce soit de composer une vie de Jésus (sans divinité) qui ait un sens en tenant compte des discours que Jean lui prête. » Vous avez été conséquent, pour ne pas vous laisser arrêter par de tels obstacles, de faire main basse, dans le champ de l'Évangile, sur tout ce qui s'opposait à votre passage. Votre plume, longue comme le sabre du calife Ali, meurtrière comme l'arme de Samson, aurait, selon vous, causé de grands ravages. Somme faite, sur 869 versets que comptent les 21 chapitres du quatrième Evangile ; 371, parmi lesquels sont compris ceux de 8 chapitres entiers,

(1) P. XXXIII.

sans compter ceux d'un nombre indéfini indiqu par votre formule : *Et suivants*, seraient restés sur champ de bataille.

Mais voilà que, seulement condamnés par vot ostracisme, et nullement effleurés par votre plum ces pages, ces versets dans toute leur vigueu sont debout autour de l'aigle invulnérable, dont i forment le bataillon sacré, légion fulminante de cendue du ciel pour conquérir le monde ; et vo imposent l'aveu de votre folie dans votre témérai audace, amende honorable et respect envers le viei lard qui les a écrits, l'adoration envers celui q les a inspirés et en est l'objet.

XV

Continuons à retirer une à une vos pages mac lées de dessous les décombres, et qu'elles soie contrôlées par saint Jean, entouré des versets q vous avez voulu lui ravir. « Cette façon de se pr cher et de se démontrer sans cesse » vous dépl de la part de Jésus, parce qu'elle contredit votre s crilége assertion : « Jésus n'énonce pas un mome l'idée sacrilége qu'il soit Dieu (1). »

Il l'énonce aux Juifs, dans le temple, au mome où ils lui opposent Abraham : « En vérité, vérité, j'étais avant qu'Abraham existât (2). »

Il l'énonce dans sa réponse à cette question

(1) Pag. 75..
(2) Jean, VIII, 58.

sur part : « Qui es-tu ? » « Je suis le principe, moi qui vous parle (1). »

Il l'énonce sur le tombeau de Lazare : « Je suis la résurrection et la vie (2). »

Il l'énonce à ses apôtres par lui interrogés, et en approbation de la réponse de Pierre : « Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant : Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona ; ce n'est ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon père qui est dans les cieux. » Notons que c'est le *délicieux* synoptique Matthieu qui rapporte ce fait (3).

Il l'énonce l'idée de sa divinité, au moment où il dit : « J'ai la puissance de quitter la vie et la puissance de la reprendre (4). »

Il l'énonce dans sa prière divinement sublime qui précéda sa mort : « Mon père, glorifie-moi maintenant en toi de cette gloire que j'ai eue avant que le monde fût (5). »

Il l'énonce, il l'affirme, juridiquement sommé par le Sanhédrin de répondre à cette question : « Tu es donc le Fils de Dieu? Vous l'avez dit, parce que je le suis (6). »

Cette réponse, claire et sans ambage, est comprise comme telle par les Juifs, qui l'opposent péremptoirement à Pilate quand il leur dit : « Je ne trouve en lui aucune culpabilité, » et qu'ils répliquent : « Nous

(1) P. *Ibid*. 25.
(2) *Ibid*. XI, 25.
(3) Matth. XVI, 17.
(4) Jean, X, 18.
(5) *Ibid*., XVIII, 2.
(6) Luc, XXII, 70.

avons une loi d'après laquelle il doit mourir, parce qu'il s'est donné pour Fils de Dieu (1). »

Jésus était absout de s'être dit roi des Juifs; il était absout comme séducteur de la foule, mais, s'être dit Fils de Dieu, voilà le considérant qui motiva la sentence de sa mort (2).

Lavez-vous les mains, vous aussi, Monsieur, mais dans un autre sens que Pilate; lavez votre plume pour avoir menti à la Divinité, à la société, à l'histoire, en osant écrire : « Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. »

Trève aux équivoques sur le sens du mot Fils de Dieu, comme quand vous dites : « Il se croit en rapport direct avec Dieu; il se croit Fils de Dieu (3). » — « Je suis le principe... » J'étais avant Abraham,

(1) Jean, XIX, 7.

(2) Sans doute le grief de *roi des Juifs* fut évoqué de nouveau, mais comme moyen de pression sur Pilate; ce grief fut le prétexte de la sentence, mais le vrai motif resta le même, comme la fin de ce procès dramatique l'indique : A la réclamation des Juifs ainsi motivée, la crainte de Pilate augmenta *magis timuit* (*ibid.*), soit qu'il vît plus de difficulté de résister à l'accusation, soit qu'il redoutât davantage de se mêler de l'affaire de l'accusé, *Fils de Dieu*, au sujet duquel sa femme lui avait déjà inspiré des craintes (Matth., XXVII, 19); il veut éclaircir la question : « D'où es-tu? » demanda-t-il à Jésus, comme s'il disait : du ciel ou de la terre? Jésus a tout dit, il garde le silence. (*Ibid.*) Pilate se montre offensé de cette attitude de l'accusé, et cherche néanmoins à le renvoyer. «—Si tu le renvoies, tu n'es pas l'ami de César; qui se dit roi contredit les droits de César. (*Ibid*, 11, 12.) — « Je vous livre votre roi.» (*Ibid.* 14.) — « Crucifie-le, crucifie-le.» (*Ibid.* 15) — « Moi, crucifier votre roi?» (*Ibid.*) « Nous ne reconnaissons d'autre roi que César. » (*Ibid.*) — Et il le leur livra *pour être crucifié.* (*Ibid.* 16.)

(3) Pag. 75.

avant que le monde fût; enfin, je suis *Alpha et Oméga*, sont autant d'affirmations formelles qui ne permettent pas de tergiverser.

Vous abusez donc des termes, Monsieur, quand, après votre cosmopolite collection de demi-dieux, qui exotiques, qui païens, qui chrétiens : « Çakya-Mouni, Platon, saint Paul, saint François d'Assise, saint Augustin à quelques heures de sa mobile vie, » vous ajoutez : « Ils sentaient le divin en eux-mêmes. Au premier rang de cette grande famille des vrais fils de Dieu, il faut placer Jésus (1). » — Vous faites trop grands ceux-là et trop petit celui-ci. A chacun son titre, ou, comme le sénat romain, fermez à Jésus les portes du Panthéon.

XVI

Passons à un autre ordre de preuves de la divinité de Jésus-Christ. Je ne développerai pas des témoignages, dirai-je, officiels, rendus, soit par saint Jean-Baptiste, envoyé à cet effet (2) : « Il vient après moi, et il existe avant moi (3); » j'ai vu, et je rends témoignage que c'est le fils de Dieu (4); » soit par Dieu lui-même : « Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance, écoutez-le (5). »

Je passerais même sous silence ces autres paroles

(1) Pag. 75.
(2) *Ut testimonium perhiberet de lumine*, Jean, 1, 8.
(3) *Ibid.* 27.
(4) *Ibid.* 34.
(5) Matth., III, 17; XVII 5.; Marc, 1, 11; Luc, III, 22.

souvent reproduites dans les discours de Jésus : « Mon père et moi nous sommes un (1), » si je n'avais à constater à la fois le larcin que vous en avez fait à saint Jean et, dans l'application que vous en avez faite à Jésus, « les variations d'un musicien improvisant pour son compte sur un thème donné,... où la fantaisie de l'artiste se donne pleine carrière (2), » licences que vous avez gratuitement prêtées aux rédacteurs du quatrième évangile ; mais dont vous devez fort bien vous attribuer l'invention et vous réserver le monopole.

Je vais vous lire en faisant usage de la parenthèse pour placer mes observations. « Jésus n'a pas de visions » (il a la claire vue de tout) ; « Dieu ne lui parle pas comme à quelqu'un hors de lui ; Dieu est en lui » (et il est en Dieu) ; « il se sent avec Dieu » (en Dieu), « il tire de son cœur (en union avec le verbe) » ce qu'il dit de son père. Il vit au sein de Dieu par une communication de tous les instants » (lors même qu'il a commis ces fautes soigneusement passées sous silence par les évangélistes ? Le véritable Jésus vit au sein de Dieu par sa participation à la divinité et non par une communication) ; « il ne le voit pas » (le faux Jésus ne le voit pas : *deum nemo vidit unquam* (3) ; mais le véritable le voit : « c'est son fils unique, qui est au sein de son père, qui l'a raconté (4) ») ; « mais il l'entend, sans qu'il ait besoin de

(1) Jean, x, 30 ; *Ibid.* xvii, 11-22.
(2) Introd. xxxiv.
(3) Jean, 1-18.
(4) *Ibid.*

tonnerre et de buisson ardent comme Moïse, de tempête révélatrice comme Job, d'oracle comme les vieux sages Grecs, de génie familier comme Socrate, d'ange Gabriel comme Mahomet. L'imagination et l'hallucination d'une sainte Thérèse, par exemple, ne sont pour rien. L'ivresse d'un Soufi se proclamant identique à Dieu est aussi tout autre chose (1). » — Ajoutez l'Egérie de Numa, et il ne manquera guère, pour compléter le tableau, que le génie de M. Ernest Renan; son génie médiateur, c'est dit sans équivoque; car, il lui en faut un, à moins de se ranger lui-même parmi les Voyants, pour oser prononcer d'une manière aussi hardiment tranchante sur les compétences de Jésus : lui refuser celle de *voir Dieu ;* ne lui accorder que celle de l'*entendre*, ce n'est rien moins que substituer en lui Ismaël (*qui entend Dieu*) à Israël (*qui le voit*), à *ël* (Dieu) lui-même, car *ël*, c'est une des désignations du Messie par le prophète Isaïe.

Comme aucun de ces noms ne figure au hasard dans les Écritures, mais que chacun est une définition philosophique du sujet qui le porte (notion élémentaire qui doit être familière à M. Renan comme à tout hébraïsant), il résulte de vos négations et de vos affirmations, Monsieur, que vous substituez en Jésus-Christ à l'héritier légitime doué de l'usage exceptionnellement privilégié du premier sens auprès de Dieu, et en qui *devaient être bénies les nations ;* vous lui substituez, dis-je, le fils de la servante, doué seulement de l'usage de l'ouïe, moins noble et plus faillible que celui

(1) Page 75.

de la vue : le patriarche enfin du despotisme et de la servitude, deux états inséparables, image l'un et l'autre de l'autorité qui les préside ; qui ne comprend pas ou *entend* mal par l'esprit, et ne sent pas mieux par le cœur. Je ne fais en ceci que reproduire la pensée de Philon, l'une de vos autorités favorites (traité des Emigrants).

— *Ismaëlites*, disciples de Jésus qui *entend* Dieu et ne le voit pas, c'est donc le nom patronymique des chrétiens de votre école, soit. Quant à l'existence de votre ange ou génie inspirateur, vous n'en ferez jamais l'aveu. Inutile de vous chercher querelle là-dessus ; mais convenez, Monsieur, qu'il faut avoir un grand discernement des esprits pour savoir classer ainsi d'une main sûre les vrais disciples de Jésus : pas assez près de Dieu pour le voir, assez près pour l'entendre sans intermédiaire; sans danger, de la part de l'imagination, ni des illusions de sainte Thérèse, ni de l'ivresse du Soufi.

Mais, comme peu de personnes peuvent aspirer au privilégié don de discernement au même degré que vous le possédez, « la famille des vrais fils de Dieu, » dont Jésus-Ismaël occupe le premier rang, et de laquelle tous les membres de la grande famille de l'humanité, pour répondre à leur vocation, doivent aspirer à faire partie; pourrait bien en définitive se grossir, et cela arrivera indubitablement en l'absence de tout contrôle possible, de frères assez sûrs d'eux-mêmes, à leurs yeux ou d'après leur conscience, assez près de l'*idée pure*, pour devenir moins

des saints François d'Assise, dont à juste raison vous admirez le type, que des censeurs autrement redoutables que le thaumaturge Élie, qui faisait, de votre aveu, la terreur des souverains.

XVII

Je reporte mes regards sur le défilé des restes de votre milice exhumés des décombres et je saisis au passage, comme vous déplaisant de la part de Jean (1), « Ces longs raisonnements à la suite de chaque miracle. »

Jean, avec plus de raison, vous reproche ou je vous reproche en son nom, d'avoir voulu, sous cet insidieux prétexte, particulièrement décréditer comme controuvés, les chapitres IX et XI de son évangile, où sont rapportés les deux célèbres miracles de la guérison de l'aveugle de naissance et de la résurrection de Lazare. Pour couvrir votre véritable motif, comment vous y êtes-vous pris? « Voir, par exemple, les chapitres IX et XI, » avez-vous dit en forme de note, à la suite de ces lignes malicieusement écrites : « A mille lieues du ton simple, désintéressé, impersonnel des synoptiques, l'évangile de Jean montre sans cesse les préoccupations de l'apologiste, les arrière-pensées du sectaire, l'intention de prouver une thèse et de convaincre des adversaires (2). »

(1) P. XXXIII.
(2) P. XXIX.

Ce qui vous déplaisait, c'étaient moins les discours qui suivent les miracles, que les paroles qui les précèdent et que les miracles même. Paroles qui précèdent le premier : « Comme les disciples demandaient : maître, qui a péché, lui (1) ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni lui ni ses parents n'ont péché ; mais son infirmité est pour qu'à son occasion se manifeste la puissance de Dieu. Cela dit, il détrempa avec de la salive un peu de poussière, en oignit les yeux de l'aveugle, et lui dit : Va, etc. (2). » Et la vue fut communiquée par un moyen très-propre à la faire perdre. Paroles de Jésus qui précèdent le second miracle : « Je suis la résurrection et la vie. »

Quant aux deux miracles, les deux sujets sur lesquels ils s'opèrent, offrent chacun une différente particularité de nature à défier la science, et à montrer aux plus obstinés le doigt de Dieu qui les opère. On voit bien les médecins guérir des aveugles, mais jamais des aveugles de naissance. On voit quelquefois revenir à la vie des personnes qu'on croyait mortes, mais jamais des cadavres déjà en décomposition, depuis quatre jours dans le tombeau, comme celui de Lazare (3).

Avant d'insister davantage sur ces faits pour en tirer tout le parti qu'ils offrent, je vais au-devant

(1) Charles Buret dit que, la métempsycose, étant admise par beaucoup de Juifs, les disciples de Jésus supposaient que l'aveugle avait péché dans le corps d'un autre. (Notes sur les évangiles.)

(2) Jean, IX, 2-7.

(3) Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim ; Jean, XI, 39.

d'un sophisme en vedette dans votre introduction pour infirmer les détails des faits évangéliques au fur et à mesure qu'ils se présentent : « A peine est-il besoin de dire qu'avec de tels documents, pour ne donner que de l'incontestable, il faudrait se borner aux lignes générales. Dans presque toutes les histoires anciennes, même dans celles qui sont moins légendaires que celle-ci, le détail prête à des doutes infinis. Quand nous avons deux récits d'un même fait, il est extrêmement rare que les deux récits soient d'accord. N'est-ce pas une raison, quand on n'en a qu'un seul, de concevoir bien des perplexités (1)? »

Admettons pour un moment la justesse que vous semblez supposer à ce langage. Nierez-vous qu'il y ait dans certains faits des détails tellement caractéristiques qu'ils en deviennent inséparables et sont conservés dans le récit quel que soit le narrateur ou l'historien?

La ciguë sera toujours le poison de la coupe offerte à Socrate : « Malheur aux vaincus! » Sera toujours inséparable de l'épée de Brennus ou du Brenn jetée dans la balance. *Delenda Carthago* ne variera jamais dans les discours de Caton contre la rivale de Rome, bien que les discours varient suivant les historiens. « Mieux vaut absoudre dix coupables que de condamner un innocent, » est un trait qui ne sera jamais passé sous silence par le biographe de saint

(1) P. XLVII.

Louis, ni par le compilateur des annales judiciaires en France. « L'Etat c'est moi, » caractérisera toujours dans l'histoire le despotisme de Louis XIV. « La garde meurt et ne se rend pas, » que ce mot, plus grand et plus glorieux que la victoire qui le provoqua, soit attribué au général Cambronne ou au colonel Michel, c'est un accent sublime qui dominera toujours le récit de l'héroïque résistance de la garde impériale. De même, quelles que soient les variantes des récits, l'aveugle du IXe chapitre du quatrième évangile sera toujours l'aveugle de *naissance ;* comme le mort du onzième sera toujours qualifié par les mots *fœtet* et *reposant depuis quatre jours* dans le tombeau ; et pour cette raison les miracles dont ils ont été le sujet seront à jamais le désespoir de la science.

Paraissez maintenant, Monsieur, avec votre « commission de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique (1), » seule compétente, d'après vous, pour juger d'un miracle, si miracle il pouvait y avoir ; mais commission dont l'autorité, ne serait-ce qu'en raison du nombre trop restreint de ses spécialités, ne serait pas, je vous l'assure, jugée compétente par la congrégation des rites pour l'examen des miracles des personnes à béatifier ou à canoniser ; l'avocat même du diable dans ce genre d'affaires, auquel il n'est pas permis de fausser l'histoire pour faire les objections commandées par son rôle, pourrait difficilement se recruter dans votre école.

(1) P. LI.

Mais là n'est pas la question. Qu'elle serait la contenance de la dite commission devant le cadavre de Lazare? Le physiologiste, le physicien, le chimiste, regarderaient certainement comme une mystification l'invitation qui leur aurait été faite de constater un cas de mort plus qu'évident par l'odeur qui s'exhale. Qu'elle serait leur contenance en présence de ce même corps, rendu tout à coup à la vie par ces paroles d'un juif : *Lazare veni foras :* « Lazare sors du tombeau. » La réponse du physiologiste, du physicien, du chimiste, ne pourrait être que celle de Thomas : « *Dominus meus et deus meus* (1), » à moins qu'ils n'eussent juré d'avance de ne pas *faire le plongeon;* comme l'a juré le représentant de la critique historique, M. Ernest Renan. Lui, pareil au lion qui se voit au bord du piége, d'un bond il saute par-dessus le tombeau de Lazare et dit qu'il n'a rien vu, si ce n'est un jeu d'enfant; et, par un plus grand trait d'audace que celui qui nierait aujourd'hui la présence des trois cents spartiates à la journée des Thermopyles, qui nierait dans mille ans la prise de la tour de Malakoff au siége de Sébastopol, fait mille fois plus incroyable de la part des hommes que le fait de Béthanie de la part d'un Dieu, il nie sans détour non-seulement le trait caractéristique de l'état du cadavre : sa décomposition; il nie la mort même de Lazare. Quel motif met-il en avant? Le motif toujours péremptoire au jugement

(1) Jean; xx; 28.

de la critique historique : c'est que Jean est le seul à raconter le fait. Si les trois autres évangélistes l'avaient seuls rapporté, il serait faux parce que Jean n'en aurait rien dit. Si le fait avait été consigné dans les quatre Evangiles, il serait faux parce que Matthieu, Marc, Luc et Jean se seraient copiés les uns les autres. C'est ici la quatrième représentation de la même pantomime.

Mais le terrible joûteur du sophisme, ne pouvant entièrement rejeter un fait qui a le premier déterminé le conseil des juifs à jurer la mort de Jésus-Christ, de miracle il le réduit à un tour de passe-passe. Et comment? par une série de suppositions les unes plus absurdes que les autres. Il suppose que Jésus, par suite des contradictions qu'il rencontrait à Jérusalem, aurait comme perdu la tête : « Désespéré, poussé à bout, il ne s'appartenait plus (1) ; » il suppose que ses amis auraient pensé qu'un miracle éclatant pourrait seul rétablir son crédit; il suppose que Jésus, « n'étant plus maître de modérer l'avidité de la foule et de ses disciples pour le merveilleux, » se prêtait à tout, vu surtout que « la mort allait le délivrer d'un rôle, devenant chaque jour plus exigeant et plus difficile à soutenir (2). » Il suppose que la famille de Bethanie aurait combiné et préparé le fait par l'une de ces deux manières : Lazare étant malade, ses sœurs auraient appelé Jésus, l'ami de la famille; et la joie apportée par sa

(1) P. 360.
(2) Pp. 362-364.

site aurait eu pour résultat la guérison du malade, ıérison qui aurait passé pour une résurrection ; ou ,en, « Lazare, pâle encore de sa maladie, se fit ɑtourer de bandelettes comme un mort et enfermer ans son tombeau de famille (1) ; » et alors Jésus, ,ppelé et guidé par les sœurs, aurait été conduit di-'ectement à la grotte ; là, il « désira voir encore une fois celui qu'il avait tant aimé, et, la pierre ayant été écartée, Lazare sortit avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire (2). » Il suppose, que « cette apparition dut naturellement être regardée par tout le monde comme une résurrection ; » que la nouvelle en ayant été apportée à Jérusalem par les témoins occulaires, juifs qui étaient venus prendre part au deuil de la famille de Lazare ; d'un côté, des Juifs en foule se transportèrent auprès du ressuscité pour se convaincre du prodige par leurs propres yeux ; d'un autre côté, le conseil assemblé par le chef des prêtres prit des résolutions décisives à l'égard de Jésus. Il suppose enfin, plutôt avant toute chose, pour expliquer l'abaissement de caractère de Jésus dans le rôle qu'il lui fait jouer, que par suite de son séjour « dans la ville impure et pesante de Jérusalem, il n'était plus le même, » que « sa conscience avait perdu quelque chose de sa limpidité primordiale (3). »

Est-elle vraisemblable ou absurde la supposition

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*
(3) P. 359-360.

que les partisans de Jésus, quand les tracasse de la part des juifs contre leur maître à Jérusa avaient pour cause ses miracles, aient jugé ex dient pour calmer ses adversaires de lui en at buer de plus éclatants? Sont-elles vraisemblab ou absurdes les suppositions que les sœurs Lazare aient pu prévoir que la visite de Jésus r drait instantanément la santé à leur frère, ou q Lazare, encore sous l'influence de la maladie, consenti à se faire ficeler et enfermer, pour p ou moins de temps ou plus ou moins de jours, da un tombeau, comme si c'eût été là un milieu prop à seconder sa convalescence? Est-il vraisemblab ou absurde de supposer que les nombreux am venus de Jérusalem pour prendre part au deuil la famille aient été de connivence avec elle, ou aie été dupes, soit des feintes dans l'intérieur de la mille, soit de la fausse résurrection au tombeau? dans ces deux cas, est-il vraisemblable ou absur que tous, sans exception, au risque de subir bastonnade ou autres désagréments, comme cela a rivait à quiconque, à la suite d'un miracle, se d clarait ouvertement pour Jésus, ils aient affirmé prodige avec assez d'assurance pour mettre tout J rusalem en émoi?

Est-il vraisemblable ou absurde de supposer q le conseil des prêtres, comme toute autorité qui a l'intérêt à nier un fait, avant de le confirmer p une décision qui en était la conséquence, n'ait p eu recours à une enquête qui ne pouvait manq

aboutir au résultat voulu auprès de témoins dupes ı de mauvaise foi?

Est-elle vraisemblable ou absurde la supposition ue Jésus ait joué le rôle de dupe ou de bouffon en e prêtant d'aussi bonne grâce à la supercherie qui evait assurer sa perte? Est-il vraisemblable que ésus, le grand homme, puisqu'homme on veut l'ap eler, ait été déconcerté au point de descendre si as par les difficultés et les résistances qui granlissent tout caractère au-dessus du vulgaire? Est-il raisemblable ou absurde de supposer que ce grand omme, ce *condensé*, pour employer votre expression, de *tout ce que notre nature a de bon et d'élevé*, it condensé aussi dans l'air corrompu de Jérusa em tout ce que notre nature a de bas, jusqu'à un degré voisin de l'idiotisme, à tel point que, si votre supposition était fondée, bien fondé eût été le ugement des juifs en écartant de la société un idiot plus dangereux qu'un malfaiteur de la pire espèce.

Que dira l'étranger en apprenant que c'est par un membre de l'Institut que de pareilles choses ont été écrites? Heureusement, ce corps célèbre, où votre livre ne peut trouver que peu d'écho, si tant est qu'il y en trouve, compte assez de dignes représentants de ses glorieuses traditions. Pour vous, Monsieur, je vous prie de le croire, je fais abstraction de l'homme et du savant en parlant de ses doctrines, même de ses invraisemblances.

Avec la résurrection de Lazare se trouvent suffi-

samment vengés les autres miracles en général et chacun en particulier. Pour cette seule question, vous devriez couvrir de cartons un quart de votre ouvrage. Que devient la valeur de votre assertion: « Si jamais le culte de Jésus s'affaiblit dans l'humanité, ce sera justement à cause des actes qui ont fait croire en lui. La critique n'éprouve devant ces sortes de phénomènes historiques aucun embarras (1). » Et de ces autres paroles : « Car si elles (les erreurs sur le surnaturel) devaient un jour le mettre en défaut aux yeux du physicien et du chimiste (2), etc. »

Vous parlez de faits merveilleux attestés par de petites villes tout entières, devenus, grâce à une enquête plus sévère, des faits condamnables (3), » et vous citez en preuve trois numéros de la *Gazette des Tribunaux*. Pauvreté! Et si la *Gazette des Tribunaux* enregistrait les jugements portés contre les thaumaturges pendant les trois premiers siècles de l'Eglise, que s'en suivrait-il? Mais, sans nullement révoquer en doute l'autorité de la *Gazette des Tribunaux*, je dis que c'est une pauvreté que de s'arrêter à ce recueil en semblable matière : voulez-vous avoir une idée approchante du nombre des charlatants de par le monde sous le manteau de la religion: thaumaturges, visionnaires, inspirés? allez consulter les archives du saint office à Rome, voir

(1) Page 258.
(2) Page 42.
(3) age 41.

même, les annales de ses prisons. Plus vous en verrez, moins vous en serez effrayé ; parce qu'en bon critique historique, vous vous direz : heureux les pays dont la religion possède ainsi une autorité pour défendre les droits de la vérité contre les tentatives du mensonge; l'existence des faux thaumaturges suppose qu'il y en a de vrais, comme l'existence des mauvais livres suppose qu'il y en a de bons.

Vous avez une bien fausse idée de l'étiquette, de la vie pratique des thaumaturges : c'était, de votre part, les assimiler au prestidigitateur ou à l'acrobate désireux de s'assurer une clientèle, par des épreuves préparatoires, avant de s'imposer les frais d'une grande représentation, que de dire à leur adresse : « que demain un thaumaturge se présente pour être discuté, qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose, ressusciter un mort ; que fera-t-on ?

(Ici la fameuse commission est nommée.)

« Cette commission choisirait le cadavre, s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'expérience, réglerait tout le système de précautions nécessaires pour ne laisser prise à aucun doute (1). »

Le thaumaturge, sûr de lui-même comme ambassadeur du Très-Haut, formule l'objet de sa mission ; donne le miracle comme lettres de créance, assez clairement écrites pour ceux qui veulent y lire avec

(1) Introd. page XLI.

sincérité ; les obstinés sont attendus au dénoûment. C'est Moïse qui s'impose par dix plaies successives où paraît le doigt de Dieu, à Pharaon ; Elie, à Achab et au peuple d'Israël, par la défaite devant leur idole de quatre cent cinquante prêtres de Baal ; sans compter leur anéantissement. C'est Jésus-Christ qui s'affirme comme Dieu : en preuve, il commande aux esprits, aux éléments, à la maladie, à la mort ; non point au nom du Très-Haut, comme simple envoyé ; mais en son propre nom : il n'appartient qu'à celui « par qui tout a été fait. » De dire au lépreux : « Je le veux sois guéri (1) ; » au paralytique : « tes péchés te sont remis, lève-toi, prends ton grabat, et va chez toi (2) ; » au fils de la veuve de Naïm : « jeune homme, c'est moi qui te le dis, lève-toi (3). »

Enfin, Monsieur, je veux être généreux, et vous fais grâce de cette proposition : « qu'il n'y a pas eu jusqu'ici de miracle constaté (4), » que conséquemment le miracle est incroyable. Ayez la satisfaction de vous en entendre avec l'un de vos demi-dieux, saint Augustin, véritable esprit fort qui a bien ses prétentions en fait de croyances, comme quand il dit : « Trois choses incroyables se sont réalisées. Il est incroyable que Jésus-Christ soit ressuscité dans la chair et soit monté au Ciel ; il est incroyable que le monde ait cru une chose aussi incroyable ; il est incroyable que

(1) Matth. VIII, 3.
(2) *Ibid.* IX, 2-6.
(3) Luc, VII, 14.
(4) Introd. page LXI

quelques hommes sans naissance, sans nom, entièrement étrangers aux lettres et aux sciences, aient persuadé d'un manière aussi efficace au monde, aux savants mêmes, une chose aussi incroyable... Si l'on ne croit pas que les apôtres aient accompagné leur prédication de miracles en témoignage de la résurrection et de l'ascension de Jésus-Christ, ce grand miracle nous suffit, que l'Univers ait cru aux vérités sans avoir été témoin d'aucun miracle (1). »

Le dilemme à deux tranchants est formel, choisissez; en cas de désaccord avec votre docteur de la famille des fils de Dieu, car il faut tout prévoir, vous n'auriez d'autre ressource que de faire nommer une commission compétente pour prononcer en dernier ressort entre vous deux, et d'attendre sa décision avant de jamais plus écrire un mot en matière de miracles, sous peine de porter au bout de votre plume votre propre condamnation.

XVII

La prophétie, Monsieur, autre ordre de preuves de la mission de Jésus-Christ et de sa divinité, a été aussi injustement maltraitée par vous que le miracle; plutôt prophétie et miracle, vous les avez enveloppés dans une commune proscription, et vous avez dit : « Deux moyens de preuve, les miracles et l'accom-

(1) Cité de Dieu, liv. XXII, chap. 5.

plissement des prophéties, pouvaient seuls, d'a
l'opinion des contemporains de Jésus, établir
mission surnaturelle. Jésus et surtout ses discip
employèrent ces deux procédés de démonstra
avec une parfaite bonne foi. Depuis longtemps, J
était convaincu que les prophètes n'avaient
qu'en vue de lui. Il se retrouvait dans leurs ora
sacrés; il s'envisageait comme le miroir où
l'esprit prophétique d'Israël avait lu l'avenir.

« L'Ecole chrétienne, peut-être du vivant m
de son fondateur, cherche à prouver que Jésu
pondait parfaitement à tout ce que les proph
avaient prédit du Messie. Dans beaucoup de ca
rapprochements étaient tout extérieurs et sont
nous à peine saisissables. C'étaient le plus sou
des circonstances fortuites ou insignifiantes de l
du maître qui rappelaient aux disciples certains
sages des Psaumes et des prophètes, où, par
de leur constante préoccupation, ils voyaient
images de lui. L'exégèse du temps consistait
presque toute en jeux de mots et en citations
nées d'une façon artificielle et arbitraire (1). »

Ce serait un beau travail, mais trop long po
forme de mon écrit, de parcourir toutes les proph
relatives à Jésus, et de les mettre sous les yeu
public, en lui laissant le soin de prononcer si les
prochements seraient, pour lui, *à peine saisissa*

Je me borne à trois promesses prophétiq

(1) Pages 255-56.

d'une relative au berceau de Jésus-Christ, que vous avez déplacé et que je vais rétablir ; une autre relative à sa Divinité, et la troisième qui se rattache à la Passion. De la famille de David, héritière des promesses faites à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Juda, devait sortir le Messie. Bethléem, sa future ville natale, avait été louée de ce glorieux privilége comme d'un titre qui la plaçait au-dessus des principales villes de la Judée. Marie et Joseph, de la race de David, habitaient Nazareth. A l'occasion d'un recensement commandé par Auguste, ils sont providentiellement obligés de se rendre à Bethléem, chef-lieu de leur tribu, pour s'y faire inscrire. Sur ces entrefaites, Jésus vient au monde, sous le règne d'Auguste et du vivant d'Hérode. D'après vous, Monsieur, « Jésus naquit à Nazareth (1). » La preuve que vous en donnez, c'est que « toute sa vie, il fut désigné du nom de Nazaréen, » comme si du nom de François, donné au fils de Pierre Bernardon à cause de ses voyages avec son père en France, on prétendait inférer que le saint fondateur des Françiscains est né en France et non à Assise ; ou conclure du surnom *Tolentin* donné au célèbre ermite Nicolas, pour avoir longtemps séjourné à Tolentino, qu'il était natif de cette ville et non de Saint-Ange, son berceau.

Pour nier le voyage à Jérusalem, en lui ôtant tout motif plausible, vous ajoutez, en forme de note, « que

(1) Page 19.

Jésus n'est pas de la famille de David, » et aux pag
237-238, auxquelles vous renvoyez pour la preuv
vous dites : « La famille de David était, à ce qu'il sen
ble, éteinte depuis longtemps, » quoique « certai
docteurs, tels que Hillel, Gamaliel, soient donn
comme étant de la race de David. » Votre raisonn
ment tombe de soi-même : de *il semble* vous co
cluez contre l'affirmative que tels docteurs *sont do
nés comme étant de la race de David.* Cette questi
sera traitée ailleurs avec plus d'opportunité (1).

Enfin, Monsieur, passant à une objection tirée
l'ordre chronologique, où, pour employer l'expre
sion de Bossuet, l'événement a tranché toute di
ficulté, vous dites : « Le recensement opéré p
Quirinus, auquel la légende rattache le voyage
Bethléem, est postérieur d'au moins dix ans à l'a
née où, selon Luc et Matthieu, Jésus-Christ sera
né. Les deux Evangélistes, en effet, font naît
Jésus sous le règne d'Hérode. Or le recensement
Quirinus n'eut lieu qu'après la déposition d'Arch
laüs, c'est-à-dire dix ans après la mort d'Héro
(Josèphe Ant.). » « L'inscription, ajoutez-vous,
laquelle on prétendait autrefois établir que Q
rinus fit deux recensements, est reconnue po
fausse (2). »

Oui, la nomination de Quirinus, comme préfet
la Syrie, a eue lieu à l'époque dont vous parl

(1) Voir page 173 de cette lettre.
(2) Page 19.

ainsi que le rapporte Josèphe. Mais le recensement qu'il fit alors n'a rien de commun, dans la pensée chrétienne, avec celui qui coïncida avec la naissance de Jésus-Christ.

Non, on n'a pas besoin de recourir à une inscription, vraie ou fausse, pour établir qu'il y a eu deux recensements, puisqu'il est établi par les auteurs qu'il y en a eu même trois (1) décrétés par Auguste : le premier, 20 ans ; le second, 8 ans avant Jésus-Christ ; le troisième, 10 à 14 après (2).

De ces trois recensements, le second seul, dont naturellement l'exécution ne fut pas immédiate dans tout l'empire, a pu être accompagné de la naissance de Jésus-Christ.

Ce recensement des familles et des personnes, plutôt que des fortunes, comme l'indique l'expression de saint Luc : *ut profiterentur* (pour donner leurs noms), et comme cela paraît réclamé par les circonstances où Auguste préparait son testament, tableau de la puissance de l'empire, où il parle avant tout, de ses sujets ; ce recensement, dis-je, opéré sans opposition ni commotion, a été passé sous silence par Josèphe, qui a mentionné, au contraire, celui de Quirinus, dont les exactions révoltèrent la nation, et provoquèrent de sérieuses résistances. C'est ce qui explique aussi comment le premier de ces deux recensements a pu se faire du vivant d'Hé-

(1) Censum tamen populi ter egit : primum ac tertium cum collega medium solus. Suet., lib. 11.

(2) De doctrina temporum, lib. XII, c. VIII.

rode sans préjudice de ses droits ni offense pour sa personne, tandis que le dernier n'a eu lieu qu'après la fin du règne de sa dynastie.

Cela posé, quels rôles jouent dans saint Luc les deux mots : *premier* et *Quirinus;* quelle relation, dans le verset, entre ces deux mots? Le texte grec de ce verset (1) est susceptible de deux interprétations, mais non également soutenables ni également satisfaisantes : la première vraiment autorisée comme conforme à la rigueur grammaticale, « ce recensement est antérieur ou a été fait antérieurement au gouvernement de Quirinus (2), » n'importe, dans cette hypothèse, par qui le recensement ait été opéré : par Sentius Saturninus, comme le prétend Tertulien(3) ; ou par un autre. Seconde interprétation, moins autorisé par le texte grec que par la traduction latine de la Vulgate : « Ce recensement est le premier qui fut fait par Quirinus, préfet de la Syrie. » Dans cette hypothèse, il faudrait nécessairement supposer que Quirinus aurait opéré non comme préfet ordinaire, mais comme légat extraordinaire, délégué à cet effet pour des motifs particuliers ; dans les deux hypothèses, l'emploi du

(1) Αὕτη ἡ απογραφὴ ,πρῶτη εγενετο ἡγεμονευοντος τῆς. Συρίας Κυρηνίου, ch. II, 2.

(2) Mot pour mot : Premier de Quirinus gouvernant, πρωτη Κυρηνίου ηγεμονευοντος, génitif, non absolu, mais complément de πρωτη. Cet idiotisme se trouve aussi dans le texte grec de l'évangile de saint Jean, chap. I, v. 15 : πρῶτος μου, *premier de moi* (il était avant moi), et ch. XV, v. 18 : πρῶτον ὑμων, *premier de vous* (avant vous).

(3) Cont. Marci.

ot *prima* (premier ou antérieur) par saint Luc, a sa ıison d'être comme mesure de prudence pour mpêcher de jamais confondre ce recensement avec ; dernier, qui avait laissé des souvenirs odieux.

Êtes-vous donc autorisé à dire, Monsieur, que ce n'est que par un détour assez embarrassé qu'on éussit, dans sa légende, à le (Jésus) faire naître à Bethléem? » Entre la réponse et l'objection, jugez aquelle des deux est la plus embarrassée.

La divinité de Jésus-Christ est formellement annoncée par ce passage d'Isaïe, que l'amour de la vé-ité eût dû placer sous la plume de M. Ernest Renan : « un petit enfant naîtra parmi nous; un fils nous sera lonné... Son nom sera : l'admirable, le conseiller, *e Dieu fort, le père de l'éternité, le roi de la paix* (1). »

Il est un autre passage célèbre où Isaïe dépeint si clairement le rôle du divin médiateur dans la Passion, que ce prophète a mérité le nom de cinquième évangéliste. Vous, Monsieur, au lieu de faire l'application le ce tableau prophétique au patient du Calvaire, vous supposez qu'Isaïe a célébré par là quelque écorchure que Jérémie s'était faite en parcourant les rues rocheuses de Jérusalem. Je copie le passage tel que vous l'avez produit. « Des accents inconnus se font déjà entendre pour exalter le martyre et célébrer la puissance de « l'homme de douleurs. » A propos de ces sublimes patients qui, comme Jérémie, teignaient de leur sang les rues de Jérusalem, un inspiré fit un

(1) Is. IX, III, 5. אל גבור אבי־עד שר־שלום.....

cantique sur les souffrances et le triomphe du « serviteur de Dieu, » où toute la force prophétique du génie d'Israël semble concentrée : « Il s'élevait comme un faible arbuste, comme un rejeton qui monte d'un sol aride ; il n'avait ni grâce ni beauté. Accablé d'opprobres, délaissé des hommes, tous détournaient de lui la face ; couvert d'ignominie, il comptait pour un néant. C'est qu'il s'est chargé de nos souffrance ; c'est qu'il a pris sur lui nos douleurs. Vous l'eussiez tenu pour un homme frappé de Dieu, touché de sa main. Ce sont nos crimes qui l'ont couvert de blessures, nos iniquités qui l'ont broyé ; le châtiment qui nous a valu le pardon a pesé sur lui et ses meurtrissures ont été notre guérison. Nous étions comme un troupeau errant, chacun s'est égaré, et Jéhovah a déchargé sur lui l'iniquité de tous. Ecrasé, humilié, il n'a pas ouvert la bouche ; il s'est laissé mener comme un agneau à l'immolation ; comme une brebis silencieuse devant celui qui la tond, il n'a pas ouvert la bouche. Son tombeau passe pour celui d'un méchant, sa mort pour celle d'un impie. Mais du moment qu'il aura offert sa vie, il verra naître une postérité nombreuse, et les intérêts de Jéhovah prospéreront dans sa main (1). »

Voilà une page élégamment et assez fidèlement traduite, sauf l'omission affectée, verset 8 : *Qui racontera sa génération?* allusion à sa divinité. Mais, au lieu d'occuper sa place naturelle à côté du

(1) Isaïe, L. III, 2-11.

écit de la passion, ce monument prophétique se trouve relégué au premier chapitre, le plus beau et le moins faux, sans contredit, de votre ouvrage; mais où, sans connexion avec ce qui précède et ce qui suit, loin de briller de l'éclat même d'un météore, il se trouve enseveli au milieu du brahmanisme, du bouddhisme, du druidisme, d'un côté; et de prétendues modifications de la *Thora*, de l'autre; enseveli comme les dieux de Laban sous le harnais d'un chameau par la supercherie de Rachel (1).

Quoiqu'il en soit, Monsieur, par ce court exposé, le lecteur sera en mesure de juger de la justesse de vos paroles au sujet de l'application des prophéties; « Ces rapprochements étaient tout extérieurs et sont pour nous à peine saisissable; » et si Jésus était en droit de s'envisager « comme le miroir où tout l'esprit prophétique avait lu l'avenir. »

Paroles de Jésus-Christ, miracles, prophéties qui prouvent la divinité, voilà, Monsieur, ce que votre monument en ruine nous a permis jusqu'ici de retirer de dessous ses décombres.

XVIII

Nous ne sommes pas encore au bout de vos invraisemblances. L'une des plus frappantes se trouve dans la manière dont vous avez, dirai-je, fabriqué,

(1) Genèse XXXI, 34-35.

car elle n'est pas tout d'une pièce, et élev
sa hauteur la personne de Jésus, en dehors de t
élément divin. Les difficultés étaient grandes : *tan-
molis erat ;* vous êtes excusable de n'en avoir p
triomphé ; mais vous le seriez davantage de n'e
avoir pas fait l'entreprise.

A force de précautions de votre part pour écarte
de dessus votre héros tout prestige divin, vous
l'avez abaissé, à quelques égards, au-dessous du
niveau d'un grand homme, et il s'est trouvé trop
petit pour remplir la mission sociale que vous lui
destiniez. Afin de lui procurer un supplément de
taille, vous avez eu recours à l'impossible, où,
peut-être croyez-vous de bonne foi avoir réussi;
mais où, je vous l'assure, vous avez succombé.
Entrons dans les détails. D'abord, ne pouvant at-
tribuer à Jésus la science infuse sous peine de le
reconnaître pour Dieu, vous lui avec naturellement
fait fréquenter l'école : « Il apprit à lire et à
écrire (1). » Vous en donnez pour preuve les si-
gnes, sans savoir si c'étaient des lettres, des barres
ou des zigzags ; qu'il traçait du doigt sur le sable,
pendant les accusations des scribes et des pharisiens,
en sa présence, contre une femme coupable (2).

Mais toujours en garde contre le danger que la
science du disciple pût être regardée comme divine,
sûr au contraire qu'un degré quelconque d'ignoranc

(1) Page 30.
(2) Jean, VIII, 6.

serait une protestation contre sa divinité, vous avez eu soin de restreindre de bonne heure sa science avec ses études dans un cercle fort étroit, comme celles d'un élève de l'école primaire du degré le plus inférieur : « selon la méthode de l'Orient, consistant à mettre entre les mains de l'enfant un livre qu'il répète en cadence avec ses petits camarades jusqu'à ce qu'il le sache par cœur (1). » Aussi, « il n'est pas probable qu'il ait su le grec (2). » « A plus forte raison n'eut-il aucune connaissance de la culture grecque (3). » « Ni directement ni indirectement aucun élément de culture hellénique ne parvint donc jusqu'à Jésus (4). » — Initiateur, il ne pourra lire les auteurs dépositaires de la science et promoteurs du progrès ; ou il devra posséder le secret du progrès sans lire les auteurs, dans les deux cas, c'est grave pour vous.

« Encore moins connut-il l'idée nouvelle, créée par la science grecque, base de toute philosophie et que la science moderne a confirmée, l'exclusion des dieux capricieux auxquels la naïve croyance des vieux âges attribuait le gouvernement de l'univers. Près d'un siècle avant lui, Lucrèce avait exprimé d'une façon admirable l'inflexibilité du régime général de la nature. La négation du miracle, cette idée que tout se produit dans le monde par des lois où l'in-

(1) Page 30.
(2) Page 32.
(3) *Ibid.*
(4) Page 34.

tervention personnelle d'êtres supérieurs n'a aucune part, était de droit commun dans les grandes écoles de tous les pays qui avaient reçus la science grecque... Jésus ne sut rien de ce progrès (1). » — Jésus était, en effet, sous ce rapport moins avancé que votre école; mais puisque vous admettez qu'en dehors de cette philosophie, qui ne sut jamais que détruire, Jésus a fondé ce qu'il y a de meilleur au monde, pourquoi voulez-vous tout ramener à ce système stérile ou destructeur?

D'ailleurs, cette exclusion *d'intervention d'êtres supérieurs*, alors comme aujourd'hui, n'était de droit commun que dans les cerveaux des sophistes; nullement dans la société : la Grèce, comme tous les pays du monde, avait ses temples et ses dieux.

Même ignorance de Jésus sur l'empire romain. « Il n'eut aucune idée précise de la puissance romaine, le nom seul de César parvint jusqu'à lui (2). » — Mais, par la manière dont il sut tirer parti du nom de César écrit sur une pièce de monnaie pour confondre ses adversaires, Jésus montra qu'il était plus savant dans son ignorance que les savants dans leur science.

« La terre lui paraît encore divisée en royaumes qui se font la guerre; il semble ignorer « la paix romaine, » et l'état nouveau de société qu'inaugurait son siècle (3). » — Ignorer son siècle et ses tendances,

(1) Page 40.
(2) Page 38.
(3) *Ibid.*

quelle triste recommandation, si Dieu n'y pourvoit, pour votre grand réformateur.

Il semblait ignorer la paix romaine. Et comment ne l'aurait-il pas ignorée, puisqu'elle n'existait pas? Vous semblez, Monsieur, partager l'idée vulgaire, illégitimement accréditée comme tant d'autres par l'autorité d'Orose, à savoir : que le temple de Janus se ferma avant la naissance de Jésus-Christ pour ne plus s'ouvrir. C'est tout le contraire; il s'ouvrit pour la troisième fois sous Auguste huit ans environ avant l'ère chrétienne, pour ne plus se fermer de son règne, du moins, ni sous Tibère. Est-ce au sein de la paix qu'Auguste s'écriait : « Varus, qu'as-tu fait de mes légions ? »

Seize ans de guerre presque continuelle contre la Pannonie ou l'Illyrie, sous le commandement successif de plusieurs capitaines, guerre marquée, presque à son début, par l'anéantissement des trois légions de Quintilius-Varus et la fin tragique de ce chef célèbre (1) ; en Afrique, deux ans de guerre sous le commandement de Cornélius-Cossus contre les Gétules et les Isaures (2) ; six ans contre Tacfarinas sous le commandement de Camille (3) ; deux ans de guerre contre l'Arménie, autant contre les Parthes, sous le commandement de Caïus (4) ; à réprimer : une révolte

(1) Vell. l. II ; Suet, Tiberio. Dio. LV ; Tacite, I,

(2) Dio. LV,

(3) Tacit., II et IV. Dio. LVII.

(4) Vell. l. II.

d'Athéniens (1), une révolte de Thraces (2), une révolte de Gaulois (3), une révolte de Frises (4), qui mirent en déroute une armée romaine : voilà à peu près le menu de ce que vous appelez « paix romaine » du vivant de Jésus-Christ, et que vous lui faites l'honneur de ranger parmi ses ignorances.

Sous le rapport de la science sacrée, vous dites de Jésus : « Il est douteux qu'il comprît bien les écrits hébreux dans leur langue originale. Les biographes les lui font citer en langue araméenne (5). »

Les Hébreux, à part les Septantes, n'ont jamais traduit en une langue quelconque leurs livres sacrés, dont ils craindraient de dénaturer le sens. Ce n'est donc que dans le texte original que Jésus a lu les Ecritures, si jamais il les a lues. D'ailleurs, le passage, saint Matthieu xx, 11, 46, et saint Marc xv, 34, que vous signalez en preuve de votre assertion, n'appartient en propre à aucun idiome araméen ; les trois premiers mots de ce passage sont parfaitement hébreux ; le dernier, *sabaktani*, n'est ni hébreux, ni syriaque, ni chaldéen, il est arabe (6). Ce

(1) Oros. (2) Tacit. IV. (3) *Id.* III. (4) *Ibid.* IV. (5) Page 30.

(6) سبق ce mot, verbe sans compter le pronom affixe, ne se trouve ailleurs dans aucun texte biblique : hébreu, paraphrase chaldaïque, version syriaque ; mais il figure 36 fois dans le Coran, sourates : IX, 100; XXIII, 45, 63; XXIX, 27, 38; XXXV, 20; LVI, 10, 60; LXX, 41; LXXIX, 4, XXVII, 171; XLI, 45; XLII, 13; VII, 78; XLVI, 10; LIX, 10; LVII, 21; LXXXIX, 44; XXXVI, 40; II, 143; V, 53; X, 11, 20, XI, 112; XII, 17, 25; XX, 129; XXI, 27; 101; XV, 5; VIII, 61, 69.

Aussi, ce mot, tombé de la bouche de Jésus, ne paraît pas avoir été compris par le peuple, qui, s'arrêtant aux premières paroles du

mot, dans le passage où il figure, renferme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, un grand enseignement, dont l'importance devient plus frappante par le soin de Jésus-Christ à choisir dans celle des langues sémitiques qui la possède, l'expression seule propre à le formuler dans la circonstance où il le donna.

Jésus se trouve bien arriéré; il a du chemin à faire pour arriver à ce degré de hauteur d'où il doit donner l'impulsion à l'humanité. Comment le lui ferez-vous atteindre? Vous commencez par affirmer que « ce serait une grande erreur cependant de croire que Jésus fût ce que nous appelons un ignorant. » Et c'est sous la tente que vous lui faites développer ses facultés : « car la tente est une sorte d'école toujours ouverte, où, de la rencontre des gens bien élevés, naît un grand mouvement intellectuel et même littéraire. » Aussi, « l'Arabe, qui n'a aucun maître, est souvent néanmoins un homme très-distingué. » « L'état de grossièreté où reste, chez nous, par suite de notre vie isolée et tout individuelle celui qui n'a pas été aux écoles, est inconnu dans ces sociétés où la culture morale et surtout l'esprit général du temps se transmettent par le contact

passage : *Eli! Eli!* demande avec raillerie sans doute si le patient appelle Elie. Quant aux évangélistes, ils le rapportent tel quel en l'interprétant par le sens du mot hébreu *Azebtani* : tu m'as abandonné, qui figure au premier verset du psaume 21me prononcé par Jésus, substitution faite de *sabaktani* : tu m'as distancé, à *azebtani*. — Voir pages 15 et 141 de cette lettre.

sommet de la grandeur humaine la personne de Jésus (1). » Vous concluez que son œuvre n'est pas une œuvre collective, mais une œuvre personnelle. « La fondation de la vrai religion est bien son œuvre (2), » œuvre qui ne « doit revenir à la foule des premiers chrétiens (3), » ni à ses disciples, qui, « saint Paul et saint Jean exceptés, étaient des hommes sans invention ni génie (4) ; » mais « à celui que la légende a déifié (5) ; » œuvre qui n'appartient pas davantage au judaïsme, d'où, « sans doute, Jésus sort..... mais comme Socrate sortit des écoles des sophistes, comme Luther sortit du moyen âge, comme Lamenais du catholicisme, comme Rousseau du dix-huitième siècle.

« On est de son siècle et de sa race, même quand on agit contre son siècle et sa race (6). » Œuvre, enfin, dont vous expliquez la réalisation par la différence des temps : du temps où nous vivons, qui ne laisse pas la liberté d'action, et du temps où vivait Jésus, où le champ était libre : « Nos civilisations, dites-vous, régies par une police minutieuse, ne sauraient nous donner aucune idée de ce que valait l'homme à des époques où l'originalité de chacun avait pour se développer un champ libre. Supposons un solitaire demeurant dans les carrières voi-

(1) Page 449.
(2) Page 445.
(3) Page 449.
(4) Page 450.
(5) *Ibid.*
(6) Page 455.

ines de nos capitales, sortant de là de temps en emps pour se présenter aux palais des souverains, forçant la consigne, et d'un ton impérieux, annonçant aux rois l'approche des révolutions dont il a été le promoteur. Cette idée seule nous fait sourire. Tel, cependant, fut Elie. Elie le Thesbite, de nos jours, ne franchirait pas le guichet des Tuileries. La prédication de Jésus, sa libre activité en Galilée ne sortent pas moins complétement des conditions sociales auxquelles nous sommes habitués. Dégagées de nos conventions polies, exemptes de l'éducation uniforme qui nous raffine, mais qui diminue si fort notre individualité, ces âmes entières portaient dans l'action une énergie surprenante. Elles nous apparaissent comme les géants d'un âge héroïque qui n'aurait pas eu de réalité.

« Erreur profonde! ces hommes-là étaient nos frères; ils eurent notre taille, sentirent et pensèrent comme nous. Mais le souffle de Dieu était libre chez eux; chez nous, il est enchaîné par les liens de fer d'une société mesquine et condamné à une irrémédiable médiocrité (1). »

La différence des temps et des lieux au point de vue de la liberté, fût-elle aussi réelle que vous le dites, n'explique pas comment le moral de Jésus s'est enrichi et développé, ce qui était essentiel; mais elle lui permet de montrer ce qu'il est; de même que la liberté de la presse n'a pas fait votre livre, mais vous a permis de le publier. D'ailleurs,

(1) Pages 448-449.

l'Orient, du temps de Jésus, pas plus qu'aujourd'hui, n'offrait pas une liberté modèle ; à moins que vous ne comptiez parmi les bienfaits de cette liberté les menaces ou les tracasseries dont il fut l'objet incessant pendant sa vie publique, la mort qui l'a couronnée et les persécutions contre ses disciples. Jésus a joui de la liberté parce qu'il l'a prise sur le despotisme ombrageux de la synagogue, comme il l'a prise depuis et la prend encore aujourd'hui dans ses martyrs. Le *souffle de Dieu est* toujours *libre*, comme celui qui l'envoie : *ubi Christus, ibi libertas.* Si les aspirations de votre cœur se trouvent enchaînées, ce n'est pas l'esprit de Dieu qui le fait battre. *Erreur profonde!* vous vous méprenez sur votre *taille:* les hommes auxquels vous vous comparez, pour être vos *frères*, Jésus-Christ même l'est, ne *sentirent* ni ne *pensèrent comme* vous. Ils sentirent et ils pensèrent en Dieu.

Vous exagérez les difficultés au sein des nations civilisées. Soyez Elie, soyez Jean-Baptiste, sans même vous assujettir à vivre de galettes cuites sous la cendre ni de sauterelles, sans établir votre domicile *dans les carrières voisines de nos capitales* ; loin d'avoir à forcer la *consigne* à la porte des palais des souverains, vous verrez les souverains venir à l'homme de Dieu : comme Roger à saint Bruno, Louis VI à saint Bernard, Louis IX à saint François-d'Assise, Louis XIII et Anne d'Autriche à saint Vincent-de-Paule, princes et princesses au curé d'Ars.

Votre héros élevé sur le plus haut piédestal, vous

ous trouvez en défaut devant lui et devant les spectateurs en deux points essentiels : le premier, c'est l'absence d'explication de la cause naturelle de cette grandeur phénoménale, ce qui, à l'inverse du but que vous vous étiez proposé, vous ramène à l'enseignement orthodoxe : que Jésus a tout su sans avoir rien appris ; qu'il est Dieu. Le second point, peu fait pour vous mériter les remercîments de votre école, c'est que, ayant systématiquement isolé Jésus de toute science humaine, de toute initiative à ce qui n'était pas Juif, vous ne pouvez le présenter comme le continuateur de l'œuvre morale des autres grands génies qui l'ont précédé : à l'instar des Antonins, continuateurs des Socrate, des Platon, des Plutarque, des Senèque. Sous ce rapport encore vous aboutissez à une conclusion chrétienne : Jésus doit tout à lui-même.

Arguments en faveur du véritable christianisme, rupture avec les libres penseurs par la solution de continuité de la chaîne des grands instituteurs de l'humanité, telles étaient les conséquences de vos conclusions : « Plaçons au plus haut de la grandeur humaine la personne de Jésus, » « la fondation de la vraie religion est bien son œuvre, » « sa gloire n'admet aucun légitime partageant ; » conclusions auxquelles vous avez été amené en adoptant la seconde des deux hypothèses qui se sont présentées à vous au moment de caractériser l'œuvre de Jésus, à savoir : si cette œuvre devait être considérée comme collective ou comme personnelle.

Ces conclusions tirées, votre conscience de libre penseur ne s'est pas trouvée à son aise, et par un de ces revirements ordinaires à votre plume, vous avez voulu faire sa part à la première hypothèse en ajoutant à votre testament un codicile en vertu duquel Jésus a reçu de l'Asie-Centrale, par des canaux inconnus, comme par voie d'épidémie, ce que son ignorance ne lui avait pas permis de recevoir de Rome ni d'Athènes; vous avez dit :

« Certes, nous reconnaissons que le christianisme est une œuvre trop complexe pour avoir été le fait d'un seul homme. En un sens, l'humanité entière y collabora. Il n'y a pas de monde si muré qui ne reçoive quelque vent du dehors. L'histoire de l'esprit humain est plein de synchronismes étranges, qui font que, sans avoir communiqué entre elles, des fractions fort éloignées de l'espèce humaine arrivent en même temps à des idées et à des imaginations presque identiques.

« Au XIIIe siècle, les Latins, les Grecs, les Syriens les Juifs, les Musulmans, font de la scolastique, et peu près la même scolastique de York à Samarkand au XIVe siècle, tout le monde se livre au goût de l'a légorie mystique ; en Italie, en Perse, dans l'Inde au XVIe siècle, l'art se développe d'une façon tou semblable en Italie, au Mont-Athos, à la cour d Grands-Mogols, sans que saint Thomas, Bar bræus, les rabbins de Narbonne, les *motécallén* de Bagdad se soient connus, sans que Dante et l trarque aient vu aucun Soufi, sans qu'aucun él

des écoles de Pérouse ou de Florence ait passé à Dehli. On dirait de grandes influences morales courant le monde, à la manière des épidémies, sans distinction de frontière et de race. Le commerce des idées, dans l'espèce humaine, ne s'opère pas seulement par les livres ou l'enseignement direct. Jésus ignorait jusqu'au nom de Bouddha, de Zoroastre, de Platon; il n'avait lu aucun livre grec, aucun soutra bouddhique, et, cependant, il y a en lui plus d'un élément qui, sans qu'il s'en doutât, venait du bouddhisme, du parsisme, de la sagesse grecque. Tout cela se faisait par des canaux secrets, et par cette espèce de sympathie qui existe entre les diverses portions de l'humanité. Le grand homme, par un côté, reçoit tout de son temps; par un autre, il domine son temps. Montrer que la religion fondée par Jésus a été la conséquence naturelle de ce qui avait précédé, ce n'est pas en diminuer l'excellence; c'est prouver qu'elle a eu sa raison d'être, qu'elle fut légitime, c'est-à-dire conforme aux instincts et aux besoins du cœur en un siècle donné (1).» A cette page si inattendue, si contradictoire avec ce qui précède, si riche de sophismes en elle-même, les réflexions se présentent en foule. Je me borne à une, qui suffit pour ma cause. Admettons, en principe, le courant des idées à travers les nations, car il y a là quelque chose de fondé : ce commerce des idées, dans l'espèce humaine, ne s'effectue pas par l'air

(1) Pages 453, 454.

sans doute, comme la transmission du pollen des palmiers mâles aux palmiers femelles; mais bien par des relations quelconques entre peuples et peuples, entre individus et individus. Les courants font d'abord communiquer les grands centres avec les grands centres, d'où les idées rayonnent au loin dans les portions secondaires des sociétés. Comment Jésus, étranger non-seulement à ce qui se passait dans l'Inde, en Perse et à Alexandrie, mais encore au monde grec et au monde romain, lui, renfermé dans le *petit monde, très-fermé, où il était né*, eût-il néanmoins reçu, de première main, les flots de haute sagesse qu'il aurait comme monopolisée pour en devenir l'unique répartiteur dans le genre humain ? Votre supposition n'est pas seulement invraisemblable, elle est impossible. En la faisant, vous avez oublié une autre loi inhérente à l'espèce humaine, qui rend la supposition plus impossible encore, si le plus et le moins peuvent s'appliquer à l'impossible. Cette loi, la voici : Si toute localité peut donner naissance à un grand homme, jamais génie ne se développa dans une petite localité, mais bien dans le contact avec les hommes et les grandes choses. Ou la solitude en société de Dieu et des morts, dont il médite les œuvres ; ou la grande société des vivants : voilà les milieux d'où sort le grand homme. Cette considération, n'en fût-il d'autre, suffirait pour justifier le choix de la Providence, donnant pour patrie à Jésus Nazareth, d'où (1) il était

(1) « A Nazareth potest aliquid boni esse. » Jean, I, 45.

passé en proverbe qu'il ne pouvait sortir rien de bon. Par la même considération il demeure évident pour tous que le *Nazaréen*, non sans but, annoncé comme tel par les prophètes, ne tenait rien de son pays ni des autres, auxquels le sien était *très-fermé;* mais tout de lui-même ; qu'il est Dieu.

XIX

Une autre invraisemblance que vous laissez sur votre héros sans divinité, c'est son désir de se faire mettre à mort quand même, désir sans mobile raisonnable, en opposition palpable à la réalisation de son œuvre. En politique, comme en religion, une idée n'est fécondée par le martyre que quand elle a déjà pris quelque consistance dans les cœurs d'une portion quelconque de la société. « Si le sang les martyrs devint une semence de chrétiens selon l'énergique expression de Tertulien (1), c'est après que le christianisme eût été affirmé et affermi par la résurrection de son divin fondateur. Le christianisme de votre Jésus fût resté enseveli dans le tombeau comme un avorton avec son auteur.

Tel venait successivement d'être le sort des doctrines de deux chefs de parti : Théodas et Judas de Galilée, exemples dont un docteur de la loi, le sage Gamaliel se servit pour désarmer la colère du Sanhédrin au sujet des apôtres ; « Concitoyens, réfléchissez sur ce que vous allez faire contre ces hommes. Il n'y a pas longtemps a paru Théodas, se donnant

(1) Sanguis matyrum Germen Christianorum.

pour inspiré ; cinq cents hommes environ formai
déjà son école. Il a été mis à mort, ses disciples
été dispersés et réduits à néant. Après lui s'est p
senté Judas de Galilée à l'occasion du recenseme
entraînant le peuple après lui. Il a péri et tous
partisans ont été dispersés. Laissez donc ces homn
(les apôtres) tranquilles ; si leur entreprise vient
l'homme elle périra ; si elle vient de Dieu, en v
tenteriez-vous de l'arrêter ; et vous vous trouvei
en opposition avec la volonté divine (1) »

La révolution projetée par Jésus, pour être d
ordre supérieur à celle de ses devanciers, n'en é
que plus difficile et moins populaire, ne compt
encore qu'un nombre fort restreint d'initiés.
homme politique s'il n'était pas Dieu, s'inspiran
l'expérience de ses contemporains et du bon se
il aurait veillé à sa conservation, comme Mahoı
a fait plus tard, pour présider aussi longtemps
possible à la propagation de sa doctrine, pro
gation dont il était encore seul capable, parce
seul il la comprenait. A l'inverse de cette sage
tique de l'auteur du Coran dans son émigration
la Mecque à Médine, mesure décisive, garant de
triomphe, Jésus se précipite pour ainsi dire au dev
de la mort. Au lieu de se tenir dans les limites
la paisible Galilée et de ne paraître qu'avec circ
pection à Jérusalem en laissant sa doctrine f
tout doucement son chemin, il affecte de se rend

(1) Act. ap. v. 35-39.

ce foyer de fanatisme aux grandes solennités et avec son entourage; bien plus, il y va la dernière fois avec la certitude de pas en revenir. Le touchant tableau que vous faites de ce dernier voyage reflète un de vos souvenirs classiques de la mort d'Hyppolite : « Comme ils marchaient sur les routes pierreuses du nord de Jérusalem, Jésus pensif devançait le groupe de ses compagnons. Tous le regardaient en silence, éprouvant un sentiment de crainte et n'osant l'interroger. Déjà, à diverses reprises il leur avaient parlé de ses souffrances futures, et ils l'avaient écouté à contre cœur. Jésus prit enfin la parole, et, ne leur cachant plus ses pressentiments, il les entretint de sa fin prochaine. Ce fut une tristesse dans la troupe (1). » — Et huit jours après tout était consommé.

Si je vous demandais le dernier mot pour justifier la sagesse de cette mort précipitée et volontaire de la part de Jésus, vous répondriez que les suites ont donné raison à l'événement. Les suites ont justifié la mort de Jésus selon l'Évangile ; non, la mort de Jésus selon M. Renan. Entre vous et moi que votre discours soit juge.

Je reprends vos paroles. En rappelant deux circonstances où Jésus avait entretenu les disciples d'abord de ses *souffrances futures*, puis de sa *fin prochaine*, vous avez renvoyé pour le premier cas à saint Matthieu, ch. XVI, v. 21 ; et pour le se-

(1) Page 371

cond, au même évangéliste, ch. XX, v. 17. Qu'est-il dit dans le premier passage?

« Jésus déclara à ses disciples qu'il lui incombait d'aller à Jérusalem, d'y souffrir de la part des docteurs, des scribes et des princes des prêtres, d'être mis à mort et de *ressusciter le troisième jour.* »

Second passage :

« Voilà que nous montons à Jérusalem; le Fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres. Ils le condamneront à mort; ils le livreront aux Gentils pour être baffoué, flagellé, crucifié, mis à mort; et le *troisième jour il ressuscitera.* »

La résurrection que Jésus se réservait, et qu'il ne pouvait se réserver que comme Dieu : voilà, Monsieur, l'explication de la folie de sa croix et de sa mort, ainsi que de la triomphante survivance de son œuvre. Présenter différemment le tragique dénoûment du Calvaire, c'est lui ôter tout côté sérieux; ce ne serait plus que le saut périlleux d'un insensé. C'est aussi la justification de votre parole : « Le fou ne réussit jamais (1). »

XX

On voit bien, Monsieur, que vous ne vous étiez pas dissimulé les difficultés pour donner un dénoûment plausible au drame de votre héros. Vous avez cherché à en préparer de bien loin l'heure prématurée comme une nécessité imposée par la nature du

(1) Page. 77.

ujet et le caractère de l'acteur. Dès le début, en xposant l'*ordre des idées au sein duquel se dévevoppa Jésus*, vous avez dit : « Jésus vécut à un de ces moments où la partie de la vie publique se joue avec franchise, où l'enjeu de l'activité humaine est poussé au centuple. Tout grand rôle, alors, entraîne la mort. Car de tels mouvements supposent une liberté et une absence de mesures préventives qui ne peuvent aller sans de terribles contre-poids (1). »

Vous avez cru assigner l'origine et le caractère de sa force morale en disant : « Il se croit en rapport direct avec Dieu... La plus haute conscience de Dieu qui ait existé dans l'humanité a été celle de Jésus. On comprend, d'un autre côté, que Jésus, partant d'une telle disposition d'âme, ne sera nullement un philosophe spéculatif (2)... »

« Cette personnalité exaltée n'est pas l'égoisme; car de tels hommes, possédés de leur idée, donnent leur vie de grand cœur pour sceller leur œuvre... » « Le fou côtoie ici l'homme inspiré (3). »

Amené à préciser l'objet de la mission de Jésus vous l'avez fort bien fait : « Royaume de Dieu ou royaume du Ciel, fut le terme favori de Jésus pour exprimer la révolution qu'il apportait en ce monde (4). » « Le royaume de Dieu est au dedans de vous,

(1) Page 44.
(2) Page 75
(3) Page 77.
(4) Page 78.

disait-il à ceux qui cherchaient avec subtilité des signes extérieurs (1). »

L'enthousiasme de Jésus va en progressant. « Le besoin que Jésus avait de se donner du crédit et l'enthousiasme de ses disciples entassaient les notions contradictoires (2). » « Une conviction absolue, ou, pour mieux dire, l'enthousiasme, qui lui ôtait jusqu'à la possibilité d'un doute, couvrait toutes ces hardiesses (3). »

Vous ajoutez pour édifier le lecteur sur la valeur de l'enthousiasme de Jésus : « Nous comprenons peu, avec nos natures froides et timorées, une telle façon d'être possédé par l'idée dont on se fait l'apôtre. Pour nous, races profondément sérieuses, la conviction signifie la sincérité avec soi-même. Mais la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, peu habitués aux délicatesses de l'esprit critique. Bonne foi et imposture sont des mots qui, dans notre conscience rigide, s'opposent comme des termes inconciliables. En Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours (4). »

Vous êtes-vous au moins assuré, Monsieur, dans le frottement avec ce genre de conviction et de bonne foi orientales, que cela n'offre rien de contagieux? Il est d'autant plus important d'y veiller de près, que si quelque cas *istius generis* venait à se manifester parmi nous, les fins Orientaux seraient ca-

(1) Page 79.
(2) Page 25.
(3) Page 252.
(4) *Ibid.*

pables de dire que de tels produits, comme tant d'autres, injuste objet de nos reproches, sont de provenance occidentale; et la *critique historique* aurait beau faire, elle ne parviendrait jamais à les détromper.

Après avoir montré la « progression croissante d'enthousiasme et d'exaltation » de Jésus par sa prédication des vertus propres au royaume de Dieu : » humilité, mortification, renoncement à soi-même; détails, où, soit dit en passant, vous avez plus d'une fois mal interprété les textes, comme quand vous dites en confondant le conseil avec le précepte, qu'il interdisait la propriété (1); quand vous dites que « dans le mariage la continence était recommandée (2), » et renvoyez pour preuve à la doctrine de saint Paul, dont le zèle, la prudence, la largeur même sur cette matière, se concilient d'une manière admirable; quand vous maculez le passage (3) de saint Matthieu XIX, 12, où Jésus donne le conseil d'une vertu privilégiée à ceux qui en sont capables, conseil qu'il accompagne de ces paroles, expression de sa réserve : *qui potest capere capiat;* quand vous attribuez à Jésus de donner comme « signe et condition du royaume de Dieu (4) » sur la terre, ce qui ne s'applique qu'à l'état des âmes au jour de la résurrection et après : « il n'y aura ni époux ni épouses; mais on sera comme les anges dans le ciel (5). »

(1) Page 307.
(2) Page 308.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) Matth. XXII; 30.

Quand vous qualifiez de prédication de guerre générale à *la nature* et de *rupture avec le sang* (1), » la centuple récompense qu'il promet à ceux qui auront fait taire la voix de la nature et du sang pour se consacrer spécialement à son service (2) ; quand vous traduisez par : « je suis venu porter le feu sur la terre; tant mieux si elle brûle déjà ! (3) » expression de malédiction, le passage qui dit simplement : « je suis venu apporter le feu (de la Charité) sur la terre qu'est-ce que je veux si ce n'est qu'il brûle (4) : » prendre même, par métaphore, la terre comme sujet du verbe brûler ainsi que le texte grec le permet, ne change pas le sens ; cela ne comporte pas discussion.

Après avoir, dis-je, parlé de ces prédications de Jésus, vous dites : « On s'imagine sans peine que pour Jésus, à l'heure où nous sommes arrivés, tout ce qui n'était pas le royaume de Dieu avait absolument disparu... Sans doute, il avait fait dès lors le sacrifice de sa vie, parfois on est tenté de croire que voyant dans sa propre mort un moyen de fonder son royaume il conçut de propos délibéré le dessein de se faire tuer (5). » « Entraîné par cette effrayante progression d'enthousiasme, commandée par les nécessités d'une prédication de plus en plus exaltée, Jésus n'était plus libre, parfois on eût dit que sa

(1) Page 109.
(2) Luc XVIII, 29-30.
(3) Page 317.
(4) Luc XII. 49.
(5) Page 316.

on se troublait. La grande vision du royaume de
ı, sans cesse flamboyant devant les yeux, lui
nait le vertige, ses disciples par moment le cru-
t fou. Ses ennemis le déclarèrent possédé. Son
ıpérament, excessivement passionné, le portait
haque instant hors des bornes de la nature hu-
ine (1). » Le ton qu'il avait pris ne pouvait être
ıtenu plus de quelques mois ; il était temps que
nort vînt dénouer une situation tendue à l'excès,
ılever aux impossibilités d'une voie sans issue, et,
le délivrant d'une épreuve trop prolongée, l'intro-
re impeccable dans sa céleste sérénité (2). »

C'est en troublant la raison de votre héros que
ıs le conduisez à la mort. Mais son œuvre, quel ga-
ıt d'avenir conserve-t-elle? Qui va la continuer ?
plus les amis du fondateur qui *le crurent fou*,
ses ennemis qui *le déclarèrent possédé*. Le pro-
me reste toujours le même. La question n'a pas
un pas.

XXI

« Le royaume des cieux, » prêché par Jésus, ré-
ıdez-vous : « Voilà ce qui était fait pour vivre, voilà
qui a vécu. (3) » « De nos jours même, jours trou-
és où Jésus n'a pas de plus authentiques continua-
urs que ceux qui semblent le répudier, les rêves
'organisation idéale de la société..., ne sont en un

(1) Page 318, 319.
(2) Page 320.
(3) Page 285

sens que l'épanouissement de la même idée, ou branche de cet arbre immense, où germe toute pensée d'avenir » et dont le « royaume de Dieu » « sera éternellement la tige et la racine. (1) »

Le *royaume de Dieu* a vécu et s'est développé, parce que son fondateur, plutôt, son restaurateur a personnellement survécu à sa tombe et a continué la direction de son œuvre, sans néanmoins porter atteinte aux droits du libre arbitre de personne. Si le développement de ce royaume a été ralenti dans sa marche, cela provient précisément de l'immixtion dans ses affaires d'hommes semblables aux supposés *continuateurs* du supposé Jésus conduit à la potence par la folie ; folie imaginaire qui a, néanmoins, déteint comme si elle eût été réelle : jamais on ne vit une aussi juste et large application du célèbre vers d'Horace :

Quidquid delirant reges plectuntur Achivi (2).

« Toutes les folies des rois retombent sur les sujets. » Le royaume imaginaire attribué à Jésus grand homme, a pris toutes les formes diverses, images variées de ses continuateurs. Ce n'est pas la moins remarquable ni la moins digne d'attention que celle qu'il reçoit de nos jours, *jours troublés où Jésus n'a pas de plus authentiques continuateurs que ceux qui semblent le répudier*.

Il convient de connaître, tout le monde y est

(1) Page 287.
(2) Lib. 1, Epist. II, Ad Lollium.

intéressé, ce nouveau royaume, son étendue, sa constitution, afin que chacun ait sa gouverne tracée dans ses rapports avec les néocitoyens. Le « royaume de Dieu » selon M. Ernest Renan, c'est *l'idéalisme*. D'après cette utopie, le *divin* appelé aussi *idée pure*, *absolu*, serait latent où *immanent* dans l'humanité, à peu près comme le calorique dans la nature. Le devoir et le bonheur de chaque membre de la famille de l'espèce humaine consisteraient à réaliser en soi le divin ou du moins, à en approcher le plus près possible, par la liberté de l'âme, et par la pratique des vertus les plus propres *ad hoc*, dont le programme ne paraît nulle part bien arrêté; mais qui tend à la domination, à l'absorption même de la matière par l'esprit, la matière étant considérée comme une apparence plutôt que comme une réalité. Le panthéisme en chrysalide, chenille-papillon, tel serait en définitive le « royaume de Dieu. » C'est bien là le dernier mot qui, sans être formulé, miroite dans la plupart des pages de votre livre.

Constitution : A la place de culte, « La religion pure, sans pratique, sans temple, sans prêtre. » En remplacement de tout pouvoir civil, de toute police : « Le jugement moral du monde décerné à la conscience de l'homme juste et au bras du peuple. (1) » Cette sanction de couleur *yankee* en pleine vigueur dans les forêts des Montagnes-Rocheuses et de la Californie, paraît peu faite pour mériter les sym-

(1) Page 285.

pathies de l'Académie, bien que du choix d'un académicien. N'importe, pourvu qu'elle sauvegarde le royaume de Dieu, dont l'avenir reposera sur les bras les plus longs et les plus robustes, les plus propres à sonder la poche, voire même à inciser la jugulaire sans faire pousser les hauts cris; la matière devant d'ailleurs compter pour si peu de chose.

XXII

« Jésus est, d'après vous, l'homme qui a cru le plus énergiquement à la réalité de l'idéal (1). » La réfutation de votre système n'entre pas dans mon sujet; je dois me borner à dégager la personne de Jésus-Christ du rôle odieux, pour ne dire rien de plus, que vous lui faites, indûment jouer, dans votre utopie étrange.

« Jésus, dites-vous, n'est pas un spiritualiste; car tout aboutit pour lui à une réalisation palpable; *il n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps* (2). » — Quelle notion lui prêtez-vous donc et quelle notion supposait-il lui-même en ses disciples quand il leur disait : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme; mais craignez celui qui peut envoyer l'âme et le corps en enfer (3)? Quelle notion lui supposez-vous quand il dit : « Mon

(1) Page 284.
(2) Page 128.
(3) Matth., x, 28.

Père, je remets mon âme entre tes mains (1), » son corps restant sur la croix? L'âme et le corps sont donc deux choses distinctes, d'après l'enseignement de Jésus, dans sa personne et dans tous les hommes. Première protestation contre leur identification ou leur confusion dans votre idéalisme.

Pour confondre Jésus dans le grand tout, vous lui contestez la notion de sa personnalité : « L'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une notion bien claire de sa propre personnalité (2). » « Jésus, nous l'avons dit, n'eut jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité (3). » — Contre votre assertion proteste le *moi* (*ego*) que Jésus répète si souvent dans ses discours ; c'est toujours pour indiquer sa personnalité, soit en établisssant un contraste entre lui et tout autre : « Il a été dit aux anciens... moi, au contraire, je vous dis..., etc., » soit en montrant, dans ses miracles, qu'il agit comme Dieu : « *Ego tibi dico.* »

Vous insistez sur la même idée en faussant un passage de l'Écriture : « D'ailleurs, dites-vous, l'idée que Jésus se fait de l'homme n'est pas une idée humble, qu'un froid déisme a introduite. Dans sa poétique conception de la nature, un seul souffle pénètre l'Univers : le souffle de l'homme est celui de Dieu ; Dieu habite en l'homme, vit par l'homme, de même que l'homme habite en Dieu, vit par

(1) Luc, xxii, 46.
(2) Page 244.
(3) Page 304.



Dieu (1), » et vous dites, en forme de note : « comparez avec les Actes des Apôtres XVII, 28. » — Que dit ce verset ? « Car, c'est en lui (Dieu), que nous vivons que nous mourons et que nous sommes (2). » Où voyez-vous Dieu *vit par l'homme*, proposition panthéiste? Où voyez-vous *le souffle de l'homme est le souffle de Dieu*, autre proposition panthéiste? Cette proposition serait vraie si vous prétendiez dire que *le souffle de l'homme est celui de Dieu*, en ce sens que Dieu le lui communique ; mais alors, pour vous conformer aux règles du langage dans une proposition où le premier membre figurerait comme attribut, vous auriez dû dire *c'est* le souffle de Dieu, au lieu de *est*, etc. Mais, vous vous en êtes bien gardé : vous auriez été contre votre idée ; et, pour ce qui est du lecteur, si « une obscurité profonde » faisait les affaires de Spinosa ; un vague, devenu chez vous classique, fait les vôtres.

Autres passages, dont vous abusez dans le même but : « *Il est son père, son père est lui.* » Aucun texte n'autorise une semblable traduction. Théologiquement parlant, Jésus et son père sont un par unité d'essence, mais sans cesser d'être deux par distinction de personnes. Vous continuez : « *Il vit dans ses disciples* (3). » Il y vit par la charité, dont il est le principe, mais sans confusion de personnes ; et remarquez bien que vous ne pourriez pas

(1) Page 244.
(2) In ipso enim vivimus, movemur et sumus.
(3) Page 144.

plus dire : « *Il vit par ses disciples,* » que vous n'avez pu dire : « *Il vit par l'homme.* » Vous dites encore : « *Ses disciples sont un, comme lui et son père sont un* (1). » Ils sont un par la charité, comme lui et son père sont un par la charité, en quoi ils sont imitables ; et par unité d'essence, en quoi ils sont inimitables. Vous ajoutez enfin : « *L'idée pour lui est tout ; le corps, qui fait la distinction des personnes, n'est rien* (2). » Ce que vous dites-là est en opposition avec le langage adopté par la science en même temps que par la théologie. Dans ésus comme dans les hommes, ce n'est pas le corps qui *fait la distinction des personnes :* c'est l'âme, dans les hommes; dans Jésus, ce n'est pas même son âme, c'est le verbe.

XXIII

Notre combat pacifique se livre depuis quelques instants sur la limite entre la foi en la divinité de Jésus-Christ et l'idéalisme. Jésus-Christ me paraît justifié contre l'imputation d'idéaliste. Au moyen des mêmes versets que vous revendiquiez en faveur de votre thèse et que j'ai reconquis sur vous, ou au moyen de versets semblables, je vous ramène forcément sur le terrain de la foi, que vous aviez traversé en vous y ravitaillant pour arriver bien pourvu

(1) Page 144.
(2) *Ibid.*

à l'idéalisme. Heureusement, vous avez été arrêté à la frontière. Pour l'édification du lecteur, il convient de lui expliquer comment vous avez fait. Par une tactique à vous particulière, et grâce à votre travestissement de Protée, vous pénétrez et combattez dans tous les rangs, tantôt pour, tantôt contre le même drapeau, suivant vos convenances du moment.

C'est ainsi qu'après avoir, dans vos premiers chapitres, dit et répété sur tous les tons, que Jésus-Christ n'a enseigné, bien que sous des formes plus heureuses, que ce que Hillel et consors avaient déjà dit ; après avoir même établi quelque semblant de parallèle entre ce que vous appelez les aphorismes du Discours sur la montagne et des maximes de ces docteurs ; voilà que, reléguant dans un coin Hillel avec son Talmud, Hillel ce véritable père de Jésus-Christ ; passant à pieds joints sur le ventre de la synagogue et de l'école de Tubingue, dont vous étiez jusques-là l'écho, sans l'avoir nommée (1) ; laissant bien loin derrière vous loi ancienne et traditions, vous montrez Jésus s'affirmant lui-même pour ce qu'il est : « Il ne prêchait pas ses opinions, dites-

(1) Ecole personnifiée par Ferdinand-Chrétien Baur, où paraissent au second plan MM. Schwegler, Keller, Kœstlin et Hilgenfeld. Parmi les publications de M. Baur figurent : *Recherches critiques sur les Evangiles* (Kritischee, etc ; Tubingue, 1847) ; *le Christianisme et l'Eglise chrétienne durant les trois premiers siècles* (Das Christenthum, etc., 1853), par où l'on peut voir que M. Renan, bien que rationaliste, est quelquefois traditionaliste, il ne vise pas toujours au mérite de l'originalité.

ous, il se prêchait lui-même (1). » C'est ce qui caractérise la différence essentielle entre les deux religions, ainsi que la supériorité de puissance et de fécondité de l'une sur l'autre.

XXIV

Entré dans le champ de l'orthodoxie vous y avez trouvé des passages pleins de la divinité de Jésus-Christ. Vous les avez reconnus, vous, comme pleins d'idéalisme, et les avez déclarés bonne prise. Ces passages se divisent en deux classes : Ceux où Jésus s'affirme comme fils de Dieu ; et ceux où il se considère en union ou avec son Père seulement, ou à la fois avec son Père et avec ses disciples. Ceux de la première classe devaient vous servir à une double fin : Pour rendre plausible sous une apparence d'exaltation croissante la marche du héros vers une mort prématurée, et pour faire ressortir l'idéalisme d'une prétendue impatience de sa part contre tout ce qui est matière (2) ; les versets de la seconde catégorie devaient montrer la réalisation la plus avancée de l'idéalisme.

Nous avons fait justice de vos prétentions à l'égard de tels versets. Maintenant que je vous tiens

(1) Page 76.

(2) Page 399 : « Mais la lutte au nom de l'idéal contre la réalité devenait insoutenable. Il se meurtrissait et se révoltait au contact de la terre. L'obstacle l'irritait. Sa notion de Fils de Dieu se troublait et s'exagérait. »

en champ clos sur mon terrain, examinons
leur portée, en commençant par l'appréciatio
quelques-unes de vos propositions et de quel
uns de vos aveux qui s'y rattachent

XXV

La grandeur du personnage dès l'entrée dar
vie publique vous étonne ; et comme vous n'ave
jusqu'ici en expliquer la marche graduelle depuis
vous l'avez laissé, un petit livre à la main, s
natte de l'école primaire, vous dites : « Quelle f
marche de la pensée de Jésus durant cette pé
obscure de sa vie ? Par quelles méditations dél
t-il dans la carrière prophétique ? On l'ignore,
histoire nous étant parvenue à l'état de récits é
sans chronologie exacte. Mais le développemen
produits vivants est partout le même, et il n'est
douteux que la croissance d'une personnalité a
puissante que celle de Jésus n'ait obéi à des
très-rigoureuses. Une haute notion de la divi
qu'il ne dut pas au judaïsme, et qui semble avoi
de toutes pièces la création de sa grande âme
en quelque sorte le principe de toute sa force (

Vous n'aviez jusqu'ici éprouvé nul embarras
parler de la vie de Jésus à Nazareth ou en Galilé
fécondité de votre imagination suppléant au réc
l'histoire. Vous récrier aujourd'hui contre l'in

(1) Page 73, 74.

sance de *récits épars*, c'est trop tard ; s'en prendre à l'inexactitude chronologique pour une période où l'histoire est muette, c'est ridicule, après surtout, que vous avez affecté de passer sous silence deux traits saillants se rattachant à l'adolescence de Jésus : Sa conférence, à l'âge de douze ans, avec les docteurs de la loi; ainsi que sa manière d'être auparavant et après (1) ; seuls détails rapportés par l'histoire évangélique et qui eussent pu jeter quelque jour sur la question qui nous occupe.

Par quelles méditations débuta-t-il dans la carrière prophétique ? Le degré de médiocre instruction que vous lui avez fait donner (2), bien que fécondée par le sujet le plus heureusement doué, et sous le ciel le plus favorable aux opérations de l'âme, peut vous donner la portée de ces méditations : Au jugement de l'optimiste le plus dégagé, les sphères n'en peuvent être que circonscrites.

Aussi, comme *le développement des produits vivants est partout le même*, et qu'aucun produit vivant n'a eu un développement comparable à celui de la personnalité de Jésus, manque-t-on des données nécessaires pour trouver sur la terre les *lois très-rigoureuses* auxquelles la *croissance* de cette *puissante personnalité a obéi ;* et faut-il conclure que ces lois doivent être cherchées en dehors de l'espèce humaine. Ce qui suit le confirme.

(1) Luc, II, 40-52.
(2) Voir page 77.

Avoir *la plus haute notion de la divinité*, objet à peine entrevu par la philosophie et la science, qui n'ont essayé d'en parler qu'avec la plus timide sobriété ; objet défini par Aristote : *Animal éternel et le meilleur ; esprit incorporel* par Pythagore ; objet dont *on ne doit pas chercher le mode* selon Socrate, ni *la juste définition* selon Platon ; dont Cicéron n'a dit rien d'aussi clair que l'affirmation énergique de son existence : *Est, est profecto illa vis* (1) ; dont l'obscurité augmentait aux yeux de Simonide au fur et à mesure qu'il y réfléchissait davantage : quant à Jésus, en avoir *la plus haute notion* sans avoir pu lire ni consulter ce qu'on en avait dit ou pensé avant lui, sans même le secours de la révélation *puisqu'il ne la dut* pas au judaïsme, ce qui est vrai ; l'avoir trouvée *de toutes pièces dans sa grande âme :* Voilà ce qui est inexplicable devant toutes les lois de la nature.

Qu'en dites-vous, monsieur ?

Cuvier, à la vue d'un fragment fossile qu'il ne put rattacher à aucune des espèces vivantes, conclut à l'existence d'une espèce perdue, et reconstitua le mastodonte antédiluvien. Les suites ont confirmé l'exactitude scientifique du profond naturaliste. Si, en présence de la personnalité phénoménale qui est devant nos yeux, vous refusez de conclure que Jésus est plus qu'un homme, vous montrez que vous ne vous connaissez ni en hommes ni en Dieu.

(1) Pro Milone: — Proposition préférable à tout le traité *de Natura deorum*.

XXVI

Dans vos allures idéalistes, Monsieur, faisant, passez-moi l'expression, puisqu'il faut rendre la nuance de la pensée, faisant le crâne, vous avouez sans détour, vous dites même avec affectation que Jésus « se croit fils de Dieu (1). » Et vous ajoutez : « Jésus n'arriva pas sans doute du premier coup à cette haute affirmation de lui-même. Mais il est probable que, dès ses premiers pas, il s'envisagea avec Dieu dans la relation d'un fils avec son père. Là est son grand acte d'originalité ; en cela il n'est nullement de sa race (2). » Vous entendez parler, sans doute, de la race sémitique, puisque vous dites : » Ni le Juif ni le Musulman n'ont compris cette délicieuse théologie d'amour (3). » — Trouvez-vous une race où classer Jésus-Christ avant la rédemption? Est-il même alors de son espèce? — « Le Dieu de Jésus, dites-vous, est notre Père (4). » — Depuis quand et comment? — « On l'entend en écoutant un souffle léger qui crie en nous « Père (5). » — Depuis quand encore et comment? Depuis quand

(1) Page 75.

(2) Page 77 : Le langage de Philon, choyé par M. Renan, comme venant à l'appui du sien, sera réduit à sa juste valeur dans un paragraphe spécial.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

(5) Page 78.

Jéovah permit-il aux simples mortels de substituer à son nom ineffable celui de Père ? Depuis quand Jupiter laissa-t-il remplacer par des rayons d'amour et de miséricorde la chaîne de bronze qui attachait la terre aux cieux ?

Le passage de saint Paul d'où vous ave zemprunté vos dernières paroles va nous dire tout cela; et vous ramènera logiquement à l'orthodoxie sur ce point. « Dès que fut arrivée la plénitude des temps, Dieu envoya son fils, né de la femme, formé sous la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la servitude de la loi, et afin que nous reçussions l'adoption de fils de Dieu. Parce que vous êtes ses fils adoptifs, Dieu envoie le souffle de son fils (naturel) dans vos cœurs, où il crie : *Abba* (Père) (1).

Ainsi donc, fils adoptifs, nous recevons le souffle du Fils naturel et unique, qui, *dès ses premiers pas* dans la chair, comme de toute éternité dans le Verbe, *s'envisagea en Dieu* (au lieu de avec Dieu) *dans la relation d'un fils avec son père.*

XXVII

Le titre de fils de Dieu, suivant qu'il est appliqué à Jésus ou à nous, étant ainsi expliqué et défini par saint Paul sur votre requête, vous devez retirer du cours, comme pièces démonnaitisées, les propositions suivantes : « Il est fils de Dieu; mais tous

(1) *Ad galat.*, IV, 4-6.—*Ad Rom.*, VIII, 15.

es hommes le sont ou peuvent le devenir à des de-
rés divers. Tous, chaque jour, doivent appeler
Dieu leur père ; tous les ressuscités seront fils de
Dieu; etc. (1). »

Même sujet envisagé sous un autre point de vue.

Le titre de Fils de Dieu, dites-vous, *ou simple-
ment fils, devint ainsi pour Jésus un titre analogue à
Fils de l'homme :* »—*analogue*, n'est pas exact ; c'est
pendant placé, à un degré différent ;—« *et comme
celui-ci, synonyme de Messie;* » — suivant qu'il est
désigné comme Dieu ou comme homme ; — « *à la
seule différence qu'il s'appelait lui-même Fils de
l'homme et qu'il ne semble pas avoir fait le même
usage du mot Fils de Dieu* (2). » — Nous n'avons
pas à demander compte à Jésus du plus ou moins
d'*usage* de l'un ou de l'autre de ces titres ; mais
puisque l'*usage du mot Fils de Dieu* provoqua la sen-
tence de sa mort, il semble permis à notre faible
raison de conjecturer que, comme un usage anté-
rieur ou plus fréquent de ce titre eût pu amener le
décret déicide avant l'heure, c'était une raison pour
d'en user avec sobriété. — « Le titre de Fils de
l'homme, continuez-vous, exprimait sa qualité de
..e ; celui de Fils de Dieu sa participation aux des-
seins suprêmes et sa puissance.—» Cela peut passer.
— *Cette puissance n'a pas de limites.* »—D'accord.
— *Son père lui a donné tout pouvoir.* » — D'accord.

(1) Page 242.
(2) Page 245,

— « *Il a le droit de changer même le sabbat.* » — D'accord. — « *Nul ne connaît le Père que par lui.* » — C'est parfait. — « *Le Père lui a exclusivement transmis le droit de juger.* » — Très-bien. — « *La nature lui obéit.* » C'est merveilleux ; continuez. — « *Mais elle obéit aussi à quiconque croit et prie ; la foi fait tout* (1). » — Ici vous n'avez qu'un pied dans le champ de l'orthodoxie, et avez l'autre levé pour passer à d'autres rangs. Vous êtes arrêté armes et bagages. Vous avez combattu en traître. La *nature* obéit à Jésus, qui lui commande en maître : *imperavit ventis et mari*, etc. (2). *Ego tibi dico*, etc. Elle obéit à la foi et à la prière, qui s'adressent, elles, au Très-Haut, et ne sont jamais sûres, avant l'événement, de réunir les conditions requises pour être exaucées. — « *Il faut se rappeler que nulle idée des lois de la nature ne venait, dans son esprit, ni dans celui de ses auditeurs, marquer les limites de l'impossible.* » — Cela prouve, dans l'un, la conscience de sa puissance, et la foi chez les autres ; et nullement un principe d'idéalisme que vous insinuez par vos paroles, insinuation qui va se reproduire bientôt sous votre plume. Vous continuez : « *Les témoins de ses miracles remercient Dieu d'avoir donné de tels pouvoirs aux hommes.* » — Ces *témoins*, c'était la foule (*turbæ*). Ce n'est pas de son langage, expression de l'enthousiasme, qu'il faut attendre la précision théologique. D'ailleurs, comment la foule

(1) Page 245.
(2) Matth. VIII, 26.

ût-elle pu avoir, alors, d'une manière distincte, à l'égard de Jésus, le dernier mot que ses disciples, pour la plupart, du moins, ignoraient encore? *Aux hommes :* c'est par synecdoque, pour le singulier : à un individu de l'espèce.

« *Il remet les péchés.* » Le croyez-vous ? C'est possible, dans l'intime de votre âme, reculé et secret asile de votre foi ; mais votre généreux aveu ne cache pas moins un piége, pour faire accepter, sans qu'on se gare contre votre manœuvre, le coup porté à une preuve de la divinité de Jésus dans les mots qui viennent à la suite : « Il est supérieur à David, à Abraham, à Salomon, aux prophètes (1). » — Qui désavoue cela ? Mais *être avant qu'Abraham fût*, dit quelque chose de plus ; et c'est à confondre ce quelque chose avec le reste que vous vous êtes proposé d'habituer le lecteur par l'expression insidieuse : *il est supérieur à*, etc.; et, par un raffinement d'astuce, non seulement afin de détourner l'attention de dessus le nom d'Abraham, vous le placez au milieu des autres, intervertissant pour celui-là seul l'ordre chronologique ; mais, dans les renvois que vous faites à l'Évangile pour la vérification de chacun, le passage relatif à Abraham est indiqué le dernier.

Après cette page de demi-aveux et de tapinoises attaques, vous avez modifié votre tactique d'une manière analogue à la marche progressive de la ques-

(1) Page 246.

tion. Pour expliquer la cause du ton affirmatif sur sa divinité, affirmation que vous ne pouvez entièrement vous empêcher de reconnaître dans le langage de Jésus-Christ, vous lui attribuez les licences des sophistes, et vous dites : « Nous ne savons sous quelle forme ni dans quelle mesure ces affirmations se produisaient. Jésus ne doit pas être jugé sur la règle de nos petites convenances. L'admiration de ses disciples le débordait et l'entraînait. Il est évident que le titre de *rabbi* (maître) ne lui suffisait plus ; le titre même de prophète ou d'envoyé de Dieu ne répondait plus à sa pensée. La position qu'il s'attribuait était celle d'un être surhumain, et il voulait qu'on le regardât comme ayant avec Dieu un rapport plus élevé que celui des autres hommes (1). »

Quelle supériorité d'appréciation que celle de la *critique historique!* pour avoir su, elle, s'affranchir de *la règle de nos petites convenances*. Seulement, par son désir tout naturel de voir ses pairs dans l'objet de son examen, elle s'expose à se méprendre quelquefois sur leurs véritables intentions. A son jugement, Jésus, après avoir graduellement accumulé sur sa personne hochets sur hochets, par l'accaparement arbitraire des plus hauts titres de la hiérarchie surhumaine, entre dans une phase d'idéalisme, et M. Renan dit : « Mais il faut remarquer que ces mots de « surhumain » et de « surnaturel (1), » empruntés à notre théologie mesquine, n'a-

(1) Page 246.

vaient pas de sens dans la haute conscience religieuse de Jésus. Pour lui, la nature et le développement de l'humanité n'étaient pas des règnes limités hors de Dieu; de chétives réalités, assujetties aux lois d'un empirisme désespérant. Il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature. »

—Il l'a cependant bien honorée, jusque dans les fleurs de la vallée, le lys des champs et le nid du petit oiseau; mais surtout sur la tombe d'un ami, dans les larmes des pécheurs et des affligés, dans le *Ecce homo,* enfin. — « Ivre de l'amour infini, ajoutez-vous, il oubliait la lourde chaîne qui tient l'esprit captif; il franchissait d'un bond l'abîme, infranchissable pour la plupart, que la médiocrité des facultés humaines trace entre l'homme et Dieu (1). » — *Ivre de l'amour infini :* au comble de l'amour, dont il est le centre et le foyer; il se possède avec calme et majesté. *Il franchissait d'un bond l'abîme :* il n'a rien à franchir. Les deux pôles de sa personnalité sont la terre et les cieux. *Infranchissable pour la plupart :* l'abîme qui sépare du royaume de Dieu est franchissable pour les petits enfants et pour ceux qui leur ressemblent sans en exclure, à ces conditions, les prétendus *continuateurs authentiques* de Jésus, *qui semblent le répudier;* mais qui n'ont montré jusqu'ici nul titre au monopole indiqué par *infranchissable pour la plupart.*

(1) Pages 246, 247.

Pouvez-vous vous dissimuler, monsieur, ce que renferment de dangereux et de ridicule certaines idées qui dominent dans ces trois derniers paragraphes que je viens de transcrire. N'est-il pas à la fois ridicule et dangereux d'attribuer cet entraînement d'ambition, cette commode théorie d'exploitation de l'ignorance, à celui qui était venu pour ramener la vérité sur la terre et en bannir le mensonge !

La fin justifie les moyens, c'est à quoi se serait réduit, d'après votre langage, l'enseignement pratique de Jésus. De quel droit se fût-il permis, alors, de stigmatiser l'hypocrisie des Pharisiens ? Avec bien plus de raison, les Pharisiens eussent-ils anathématisé en lui cette voie large ouverte au plus opportun de la vérité ou du mensonge, et l'affranchissement de ce que vous appelez *règle des petites convenances !*

On conçoit qu'il ait fallu plus de dix-huit cents ans pour trouver cette interprétation transcendente de la moralité de Jésus.

Que signifient aussi ces paroles : *Il n'y avait pas pour lui de surnaturel, car il n'y avait pas de nature ?*

Pourquoi donc Jésus a-t-il enseigné la prière aux hommes ? Pourquoi a-t-il prié lui-même en tant qu'homme ? Si Dieu n'était au-dessus de la nature, la prière n'aurait pas de sens : blasphême contre lequel proteste le cœur de l'homme, qui dans ses innés soupirs et espérances sent invinciblement que :

Par de là ces cieux le Dieu des cieux réside.

XXVIII

Sans sortir de votre rôle à double face, caressant 'une main l'épaule de Jésus et le souffletant de utre, vous faites cette concession insidieuse à ses firmations : « On ne nie pas qu'il y eût dans ces firmations de Jésus le germe de la doctrine qui vait plus tard faire de lui une hypostase divine, l'identifiant avec le Verbe (1) »

Plus tard, on ne fit que reconnaître ce qui existait plus tôt, de toute éternité. Jésus-Christ avait assez irement indiqué lui-même son hypostase ou sa rsonnalité distincte de celle de son père : « Perne ne parvient au père que par moi ; » mais en inquant aussi dans les deux l'unité d'essence : « Celui i me voit, voit mon père. Ne croyez-vous pas que je is en mon père et que mon père soit en moi? (2) »

Vous reconnaissez vous-même, monsieur, que ypostase s'affirme par ces paroles de Jésus et tres, puisque vous y renvoyez par cette note : Voir surtout Jean, XIV et suivants. (3) » Les mots e vous ajoutez : « Mais il est douteux que nous ons là l'enseignement authentique de Jésus, » rivent trop tard. Les titres de vos doutes sur ce oint comme sur les autres sont déjà réduits à leur ste valeur. N'oubliez pas que nous fouillons dans n édifice en ruine.

(1) Page 247.
(2) Jean, XIV ; 6, 9, 10.
(3) *Ibid.*

En l'identifiant avec le Verbe : En cela on a reconnu le fils de Dieu pour ce qu'il est. Ainsi s'exprim saint Clément d'Alexandrie, dont l'autorité est généralement reconnue par la science, et qui, à défaut s'imposerait à elle : « L'image de Dieu c'est so verbe ; le fils légitime de son intellect, c'est ce verb divin, lumière archétype de la lumière. (1) »

Ces paroles du docteur Alexandrin sont le reflet pour la forme du moins, de celles de son compatriote Philon : « Oui, l'image de Dieu, c'est le Verb éternel (2). » « Il est évident que le sceau archétype où nous disons que le monde a été mentalement conçu, c'est ce modèle, idée des idées, l Verbe de Dieu (3). » Philon avait pris le mot *imag* de la Genèse, où il reconnaît que l'homme « a ét formé à l'image de Dieu (4). » Les mots *idée, Verb de Dieu*, qu'il rapproche d'*image* comme synonymes explicatifs ; il les avait empruntés dans Phèdre d Platon, qui avait, sans contredit, reçu le mot *Verb* d'Isaïe, où il figure clairement exposé, comme nous le verrons plus tard; d'où même Philon à pu le recevoir sans intermédiaire. Nous avons dit que saint

(1) Προς Ελληνας — ἡ μεν γαρ τõυ θεου εἰκὼν ὁ λογος αυτου. Καὶ ῐυος τοῦ νου γνησιος ὁ θειος λογος, φωτὸς αρχετυπον φως.

(2) Θεου γαρ εικων λογος ὁ πρεσϐυτατος Traité sur la *Confusion des langues.*

(3) Δηλην δε οτι και ὁ αρχετυπος σφραγις ὁν φαμεν ειναι κοσμον νοητον, αυτος αν ειη το αρχετυπον παραδειγμα, ιδεα των ιδεων, ὁ θεου λογος. (Traité sur la *Création.*)

(4) κατ᾽εικονα θεου δειτυπωδη. (*Ibid.*)

Clément a imité Philon pour la forme ; mais, pour le fond, il suivait un guide plus sûr : le docteur des Gentils disant du Fils de Dieu : « Il est la splendeur (1) de sa gloire, et l'empreinte (χαρακτηρ) de sa substance (2) ; » « L'image de Dieu (3). » « Par cette image (*in facie Christi*), Dieu, qui avait fait briller la lumière au sein des ténèbres, illumine nos cœurs de la lumière de sa science et de sa clarté (4). »

À plus d'un titre donc, monsieur, vous êtes loin du vrai quand vous dites : « C'est saint Jean l'évangéliste ou son école qui, plus tard, cherchèrent à prouver que Jésus est le Verbe, et qui créèrent dans ce sens toute une nouvelle théologie, fort différente de celle du royaume de Dieu. (5) »

Jean l'évangéliste a dit la chose comme l'avait déjà dite saint Paul : Le mot *Verbe* concept de Dieu, qu'il a employé n'est que le similaire d'*image* de Dieu, reflet de *sa science et de sa clarté*, ainsi que nous venons de le voir dans saint Clément. La théologie que vous appelez *nouvelle* était déjà vieille, et convertissait le monde quand saint Jean l'a écrite.

Loin d'être *fort différente* de la théologie du Verbe, celle *du Royaume de Dieu*, simplement formulée ou

(1) Saint Thomas. 1ª. Quest. xxxix, art. 8. « La *splendeur* convient à ce qui est propre au Fils comme *Verbe*, puisqu'il est la lumière et la splendeur de l'intelligence. »

(2) Ad Hebr., 1, 3.

(3) 2, Ad Corint. iv, 4.

(4) *Ibid.* 6.

(5) Page 249.

présentée sous forme de paraboles dans les trois premiers évangiles, ne paraît avec vie et ampleur que dans celui de saint Jean : « Le Verbe fait chair habite parmi nous ; nous voyons sa gloire, gloire du fils unique engendré par le père. Nous participons à la plénitude de ses dons, recevant grâce sur grâce (1). »

Vous objectez « que, dans l'évangile de Jean, l'expression de Verbe ne revient pas hors du prologue, et que jamais le narrateur ne la place dans la bouche de Jésus (2). »

Le prologue de cet évangile n'est, au contraire, que le résumé synthétique de ce que Jésus avait dit de son origine divine, paroles que l'évangéliste reproduit dans le cours de son écrit. D'après le prologue, Jésus est le *Verbe fait chair ; dans le Verbe était la vie et la vie était la lumière des hommes*. Jésus avait dit : *Je suis la vérité* (3 *et la vie* (4). *Je suis la lumière du monde ;* celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ; mais il aura la *lumière de Vie* (5). Le prologue dit : *Dans le principe* (de toute éternité) *était le Verbe. Le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu.* Jésus-Christ-*Vérité* ou Verbe dit : « Mon père, glorifie-moi maintenant *en toi* de cette gloire que j'ai eue *en toi avant que le monde fût* (6) ; et ailleurs :

(1) Jean, I. 14-16.
(2) Page 249.
(3) Saint Thomas, *ibid.* « Il faut dire que la vérité, appartenant à l'intellect (ou au Verbe), est appropriée au Fils. »
(4) Jean, XIV, 6.
(5) *Ibid.*, VIII, 12.
(6) *Ibid.*, XVII, 5.

Je suis le principe, moi qui vous parle (1). » Je pourrais ajouter que cette locution : *Moi qui vous parle*, et autres semblables, sont de la part de Jésus, on ne le remarque pas assez, son affirmation comme Verbe, qui manifeste aux hommes la science de son père, dont il est le concept, le reflet : *Quæ audivi ab eo, hæc loquor mundo* (2).

Vous continuez la négation : « Le rôle du Verbe est celui de créateur et de providence ; or, Jésus ne prétendit jamais avoir créé le monde ni le gouverner (3). » — La première de ces deux propositions renferme deux hérésies ; la seconde est une confirmation de l'orthodoxie par laquelle je vais les remplacer. Le nom de créateur est attribué au père, principe de la puissance. Le gouvernement de la création est attribué au Saint-Esprit, personnification de la bonté et du don vivificateur, deux moteurs les plus propres à conduire le monde à ses fins. Le Verbe, concept du père, dont il reflète la pensée, comme le plan, conçu dans le cerveau ou jeté sur le papier, reflète celle de l'architecte ou autre artiste, n'est pas cause immédiate de la création ; mais cause secondaire, sur le modèle de laquelle *tout a été fait et sans laquelle rien n'a été fait* (4).

Il n'est donc pas étonnant si *Jésus ne prétendit jamais avoir créé le monde ni le gouverner*. En cela,

(1) Jean, VIII, 25.
(2) *Ibid.*, VIII, 26.
(3) Page 250.
(4) C'est le résumé de la doctrine de saint Thomas sur cette maètire. — 1a. Quest. XLV.

il s'est conformé à son rôle de Verbe, que vo
contestez.

XXIX .

Vous dites encore, monsieur : « La doctrin
Verbe, en effet, n'avait rien de commun ave
Messianisme... Le Verbe des Targums n'est n
ment le Messie (1). »

J'accueille votre objection comme une bonne
tune : elle m'offre l'occasion de produire au g
jour les témoignages rendus au Verbe-Messie,
seulement par les prophètes, mais par la synago
tant ancienne que moderne.

Le nouvel ordre de choses annoncé par les
phètes (2), chanté même par Virgile (3), leur éc
peinture d'un bonheur inconnu apporté sur la t
par la justice et la paix, fut toujours regardé s
conteste par les Juifs comme se rapportant au rè
du Messie. Or, dans ces accents prophétiques, q
est l'agent ou l'auteur du nouvel ordre de chose
ou, pour parler d'une manière plus précise, qui est
qui personnifie le Messie ?

Dans Isaïe (II, 3-4), dans Michée (IV, 2-3), c'es
Verbe. Je cite le passage identique dans ces de
prophètes.

(1) Page 249.

(2) Is., II, IX, XXVI, XLI, XLIV, XLIX, LXII; Ier., XXX; Hos., II,
23; Am., IX, 11-15; Mich., IV, V; Zach., II, III, IX, X, XIII,
Ps. passim.

(3) Egl. IV.

Après avoir insinué que l'excellence du règne nou-
eau tient à ce que *c'est Dieu lui-même qui nous*
nstruira, et que nous suivrons volontiers ses sentiers,
ant nous aurons apprécié la beauté à son école ; les
ux prophètes caractérisent d'une manière plus
écise la nouvelle loi et le législateur : « *Car*, est-il
, *la loi sortira de Sion* (par opposition à la loi du
naï...) *et le Verbe de Jéovah sortira de Jérusalem* ;
c'est lui qui régira les peuples (1), etc.

Dans les autres prophètes, c'est ordinairement
vah qui est indiqué comme agent ; dans Zacha-
(IX, 9), il est appelé *roi* : « Réjouis-toi, peu-
e de Sion ; peuple de Jérusalem, livre-toi à des
ansports d'allégresse : Voilà que ton roi vient à
i. » Conclure que ce Roi-Messie est le Verbe
carné, c'est le seul moyen de concilier le langage
ce prophète avec celui des deux premiers.

Une imposante autorité confirme cette conclusion.
int Clément d'Alexandrie, dans son appel des na-
ns à l'évangile, s'adressant à la littérature, aux
ts, à la poésie, au théâtre du paganisme, depuis
s fictions d'Amphion de Thèbes et d'Arion de
éthymnée (2), jusqu'à celles de python et de la
gale d'Eunome (3), montre aux poètes et aux

(1) כי מציון תצא תורה ודבר־יהוה מירושלם
ושפט בין הגוים·

(2) La fable attribue aux chants du premier l'érection des murs
Thèbes, et à ceux du second, l'enchantement d'un poisson.

(3) Comme il chantait la mort du serpent Python, une cigale
tirée par le charme vint se reposer sur son instrument au moment
se rompit une corde à laquelle elle suppléa par son chant.

acteurs comme prestige supérieur à leurs
le Verbe de Jéovah sur la montagne
« Laissez-là, dit-il, les chœurs de vos
Bacchantes et des Satyres, et joignez-vous
des prophètes, escorté par la prudence et l
pour faire accueil à la vérité descendant
pour le salut des hommes. Descendez de
tagnes sacrées : l'Hélicon, Cithère, les Od
tête haute, le front serein, établissez votre
la montagne de Sion. Car, est-il écrit, « d
tira la loi ; de Jérusalem, le Verbe de
Verbe céleste, véritable et légitime acte
couronné sur le théâtre du monde entier

XXX

L'éloquence de saint Clément ne doit
faire oublier le *Targum* (2), dont l'import
que sous un nom et une écorce médiocre
tiques, est incontestable. Honkélos, dans
d'Isaïe, traduit le mot Verbe de Dieu (Deb

(1) Προς Ελληνας.

(2) Ce mot signifie *explication*. Depuis la capti
lone, l'usage de la langue chaldaïque s'étant cons
peuple, les docteurs expliquaient dans cet idiôme
Ecritures. Les explications écrites de quelques d
parvenues jusqu'à nous. Les plus remarquables sc
Honkélos, écrites quarante ans avant l'ère chrétienne
Jonathan, contemporain du premier, mais qui aurait
plus tard. Les paraphrases de ces deux docteurs so

Pitgama adonaï (1), qui signifie en chaldéen, i, Verbe de Dieu.

célèbre commentateur Jarki, en expliquant cette ière proposition du même passage : *Il régira les ns*, dont le *Verbe* est le sujet ou l'agent, dit : n viendra réclamer le jugement du Roi-Messie, sera le maître de tous les peuples (2-3). » Sur passage de Michée, identique à celui d'Isaïe, nkélos et Jarki se taisent, comme c'était naturel, r ne pas se répéter; mais le commentateur Kimki : « De Sion sortiront la loi et les préceptes pour us les peuples; et le *Maître* sera le Roi-Messie, i est sujet du Verbe *régira* (4-5). » Le sujet rigoureux dans le texte du prophète, c'est le mot *Verbe*. 'après le commentateur, le Messie, c'est donc le erbe incarné.

Reste le passage de Zacharie, où, au lieu de *Verbe*, prophète emploie le mot *Roi*. Honkélos, après avoir anscrit le texte du passage : « Réjouis-toi, peuple

nt respectés par la Synagogue à l'égal de l'Écriture-Sainte. us nous abstenons sur ce point de tout autre détail, inutile à tre sujet : comme divisions des Targums, etc.

(1) פתגמא דיי׳ *Adonaï* est écrit en abrégé et remplace le m ineffable Jéovah.

(2) יבאו למשפט לפני מלך המשיח שיהא אדון כל־העמים.

(3) Jarki, né en 1104, à Troyes en Champagne, est mort en 1180.

(4) מציון תצא תורה ומצוה לכל העמים המורה הוא מלך המשיח ועליו אמר ושפט.

(5) Kimki, juif espagnol, mort en 1240, est auteur de plusieurs uvrages tellement accrédités, qu'au dire du monde savant parmi s Juifs, nul ne peut être habile hébraïsant sans les avoir lus.

de Sion ; sois dans l'allégresse, peuple de Jérusalem ; voilà que vient à toi ton roi, juste, sauveur et humble, » ajoute : « C'est lui qui délivrera des iniquités (1). » Jarki dit à l'occasion du même passage : « Il est impossible d'expliquer le mot *ton roi*, si on ne l'applique au Roi-Messie (2).

En résumé, le Verbe de Dieu, auquel est attribué le gouverment dans Isaïe et dans Michée, reconnu par Honkélos ; cette personnification du gouverment appelée Roi-Messie par Jarki et par Kimki, et signalée par Honkélos comme libérateur du poids des iniquités dans Zacharie : Voilà, Monsieur, le résultat de l'enquête, par vous provoquée auprès du premier Targum et des commentateurs les plus accrédités, sur les rapports entre le Verbe et le Messianisme.

Singulier contraste ! Ce sont des Juifs, race admirablement providentielle dans sa mystérieuse destinée et dont les Ecritures sont placées, suivant l'heureuse expression de Saint-Augustin, comme des pierres millaires sur notre route ; ce sont des Juifs qui, loin de motiver votre égarement par leurs interprétations de docteurs, ainsi que vous le prétendiez ; vous ramènent d'office à ces bornes-guides et lisent sous vos yeux l'indication mal comprise de votre itinéraire.

(1) ופריק הוא עוונותן.

(2) אי אפשר אלא על מלך המשיח.

XXXI

Le Verbe de Philon, avez-vous également dit, *n'est pas le Messie*. Votre assertion serait vraie si vous prétendiez dire que Philon n'a pas envisagé le Verbe à ce point de vue ; car il ne croyait pas au Messie. Du moins, n'en fait-il mention dans aucun des trente-huit traités qu'il nous a légués (1). Philosophe pythagoricien, bien que juif, Philon s'inspirait des traditions de son école plutôt que de celles de la synagogue dans ses travaux sur la Bible.

Votre assertion, au contraire, est fausse, si vous voulez dire que le Verbe, personnification du Messie, n'a en soi rien de commun avec le Verbe dont parle

(1) De la Création du monde; Allégorie de la loi; des Chérubins; des Sacrifices d'Abel et de Caïn; Piéges du mal contre le bien; de l'Agriculture et des Plantations de Noé; de l'Ivresse, de la Résipiscence de Noé; des Géants; de l'Immutabilité de Dieu; de la Confusion des langues.

Sagesse d'Abraham, son Emigration, sa Recherche de la science; des Emigrants; Qui est héritier des choses divines; Vie de Joseph; Pourquoi Dieu envoie des songes? Vie de Moïse? de la Charité; du Juge; du Souverain; de la Force. Du Décalogue; de la Circoncision; de la Monarchie; des Sacrifices; du Salaire de la pécheresse publique; de la Liberté attachée à l'étude de la vertu; de la Vie contemplative; de la Véritable noblesse; des Récompenses et des Châtiments; des Exécrations; le Monde indestructible bien que créé (idée pythagoricienne). Contre Flaccus; Ambassade auprès de Caïus; Changements de certains noms dans les Ecritures; Monde, des Septenaires et des jours de Fêtes; la Providence divine.

Philon, abstraction faite des intentions de l'auteur. C'est absolument le même ; sauf les acceptions où le philosophe Alexandrin emploie le mot au figuré : étendant la dénomination de la cause à l'effet, il appelle improprement Verbe de Dieu, non-seulement l'homme créé à son image, mais la création tout entière. Je cite un de ses passages orthodoxes : « Cet invisible et mentalement entrevu Verbe divin, Verbe de Dieu, retrace l'image de Dieu (1). »

Philon trouve dans la théorie du Verbe le lien rationnel entre Dieu se communiquant aux hommes créés à son image, et les hommes appelés vers Dieu par la noblesse de leur origine et la dignité du sceau dont ils sont marqués. Grand jusque dans ses inexactitudes, ce philosophe vous donne, Monsieur, une remarquable leçon, à vous, qui avez caractérisé la féconde métaphysique des *hypostases chrétiennes* par « toute cette mythologie sèche, consistant en abstractions personnifiées, à laquelle le monothéisme est obligé de recourir quand il veut introduire en Dieu la multiplicité (2) ; » à vous, qui n'avez pas craint d'écrire à l'adresse du Verbe incarné l'épithète moins spirituellement railleuse que tristement impie : « Cette espèce de dédoublement de la Divinité (3). »

La saine critique, qui survivra à *la critique* soi-disant *historique*, aura de la peine à comprendre que

(1) De la Création. — Τον δε αορτον και νοητον θειον λογον καί θεου λογον εικονα λεγει θεου...
(2) Pages 248 et 249.
(3) Page 250.

de telles appréciations, en pareille matière, aient été écrites à un si court intervalle des jours où les pensées de Socrate et Platon pénétrant comme les rayons du soleil d'Orient sur la terre fatalement obscurcie des Pascal, des Malebranche et des Descartes, purifiaient du matérialisme du XVIIIe siècle une génération nouvelle, pensées dignement interprétées par d'éloquentes leçons dont les voûtes de la Sorbonne conservent l'écho; dont la lecture nourrit et enchante les loisirs de l'âge mûr; et retient, avec le charme de la vérité, la pensée active et sereine sur le front du vieillard.

Notre dernier mot, au point de vue du Verbe, n'est pas dit sur Philon. Il a même reconnu le Verbe incarné et rendu témoignage à Jésus-Christ sur ce point comme sur d'autres ; témoignage tacite, il est vrai; mais réel et incontestable. Nous allons le démontrer, et couper court ensuite aux objections contre notre affirmation inattendue par la *critique historique*. Philon, en sa double qualité de pythagoricien et de juif, fidèle aux deux doctrines, dans la proportion qu'elles lui paraissaient conciliables, en raison des nombreux emprunts que Pythagore avait faits à Moïse, appliquait la théorie du Verbe à la démonstration de l'intimité des rapports entre Dieu et l'homme et de l'incorruptibilité de l'univers, créés l'un et l'autre, selon lui, à l'image du Verbe, d'après son interprétation du passage de la Genèse relatif à la création de l'homme.

Moïse et Abraham étaient les sujets modèles dans

lesquels il se complaisait à contempler les dons de Dieu fécondés par la vertu. Mais par l'effet d'une de ces mystérieuses combinaisons où Dieu semble diriger la plume de l'écrivain ; à l'instar de Platon, qui, dans son portrait du Juste, avait peint trait pour trait Jésus-Christ ; Philon, dans sa plus belle période sur le Verbe, parle comme saint Paul et saint Jean, et montre jusqu'au Verbe incarné. Il s'adresse au lecteur : « Si personne n'est encore digne d'être appelé fils de Dieu, applique-toi, du moins, à orner ton âme sur le modèle de son Verbe, premier-engendré, ange antique, archange, votre superarchonte à plusieurs titres : comme principe, comme portant le nom de Dieu, comme Verbe ; lequel a pris la forme de l'homme, et voit la face de Dieu. Un peu plus haut, j'ai été amené par le discours à louer ceux qui, reconnaissant notre unité d'origine, confessent que nous sommes enfants d'un seul homme : Si nous ne sommes pas encore dignes d'être appelés fils de Dieu, soyons du moins les fils de ce Verbe trois fois saint, son éternelle image. Oui, l'image Dieu, c'est ce Verbe antique (1). »

(1) De la Confusion des langues. — *καν μήδεπω μεντοι τυγκανη τις αξιο χρεως ων υιος θεου προσαγορευεσθαι, σπουδαζε κοσμεισθαι κατα τον πρωτογονων αυτου λογον, τον αγγελον πρεσβυτατον, ως αρχαγγελον πολυω υμον υπαρχοντα· και γαρ αρχη, και ονομα θεου, και λογος, και ὁ κατ εικονα ανθρωπος και ορων ισραηλ ποσαγαορευεται· διο προηχθήν ολιγω προτερον επαινεσαι τας αρχας των φασκοντων οτι πανθες εςμεν υιοι ενος ανθρωπου. Και γαρ ει μηπω ικανοί θεου παιδες νο-*

Le tableau est parlant : la figure du héros porte on adrèsse. Aussi, tout raisonnement à ce sujet me paraissant superflu, me borné-je à quelques remarques le détail. Ces traits : *l'image de Dieu c'est le Verbe antique*, pour le coup de pinceau, ont été empruntés à Philon par saint Clément d'Alexandrie, comme nous l'avons vu dans l'un des paragraphes précédents ; ce qui constate que Philon n'était pas étranger à la doctrine de l'Evangile, et qu'au jugement de saint Clément, le Verbe de Philon est bien le Verbe-Messie. — *Premier engendré :* expression de saint Paul pour désigner l'auteur de la rédemption placé à la tête des fils adoptifs : « Ceux qu'il connut par sa prescience, il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son fils, afin qu'il fut le *premier né* dans la multitude de frères (1). » Ce mot appliqué au Verbe, abstraction faite de l'incarnation, serait justifié par sa procession, la première de celles des deux dernières hypostases.

Mais, sans préjudice de son application dans ces deux acceptions, le mot *premier engendré*, si l'on tient compte de la pensée ordinaire qui préside à l'exégèse de Philon dans cet ordre d'idées (2), établit, dans l'esprit de l'auteur, une corrélation avec « qui a pris la forme de l'homme et *voit la face de El*, privilége réservé à l'héritier, *premier né* par nature ou par adoption,

...εσθαι γεγοναμεν, αλλα τοι της αιδιου εικονος αυτου λογου του ιερωτατου. Θεου γαρ είκων λογος ὁ πρεσϐυτατος.

(1) Ad Roman, VIII, 29. Ad Coloss., I, 14-15.

(2) Voir page 55 de cette lettre.

à Israël, en un mot; par opposition à Ismaël : d'où il résulte, grâce à l'énergique pléonasme du texte grec : *Contemplant Israël*, c'est-à-dire *contemplant la contemplation* de *El*; que, le *voyant* par excellence sur la terre, l'est à titre de Verbe *premier engendré* ou fils de Dieu fait homme : le Messie. Philon, quelle qu'ait été son intention, n'a pu, d'après son propre langage, faire légitimement l'application de ces paroles corrélatives entre elles; ni, par suite, du tableau où elles se trouvent, à un personnage quelconque de la Bible : Adam, Abraham, Moïse. Si quelquefois il leur donne le nom de Verbe, c'est comme faits à l'image de Dieu. Mais, à ce titre, le nom de Verbe *premier engendré*, ne peut jamais leur convenir. La question du Verbe appliquée au Messie se renforce donc par les écrits de Philon, loin d'en être affaiblie.

Nous touchons, monsieur, à la fin de vos objections contre la divinité de Jésus-Christ. Mais avant de continuer sur cette matière, puisque nous en sommes à Philon, une courte digression sur ce personnage paraît opportune : plus d'une question y est intéressée.

XXXII

Le langage de Philon sur la théorie du Verbe comme sur tant d'autres points, ne permet pas de douter qu'il fût initié au christianisme. Si les Grecs,

frappés de la ressemblance de ce philosophe avec Platon pour le style et pour la pensée, disaient : « Ou Philon platonize, ou Platon philonize (1), » les chrétiens, pourraient s'étonner à juste titre de ce que Philon renferme de chrétien, si l'on ne se rendait compte des emprunts qu'il a faits aux sources évangéliques.

Mais, dira-t-on peut-être, comment Philon a-t-il pu connaître l'Evangile ? Il serait plus rationnel de demander comment aurait-il pu ne pas le connaître? De l'aveu de M. Renan, Philon dans sa carrière de quatre-vingts ans, a survécu dix ans, au moins, à Jésus-Christ. Comme écrivain, comme philosophe et homme politique, il était au courant des événements de son siècle ; à plus forte raison connaissait-il ce qui se passait en Orient et autour de lui. Ses traités *contre Flaccus* et *sur* son *ambassade auprès de Caïus Caligula* en sont une confirmation. Il y parle d'Hérode-le-Grand, qu'il appelle son aïeul (2); et de Pilate, dont il dépeint même le caractère. Comment aurait-il ignoré la vie et la doctrine de celui dont la naissance avait présenté les proportions d'un événement formidable au trône, sous le règne du premier; et dont la mort, unique par l'attitude du patient, à raison des chefs d'accusation et de la sentence du juge, avait déterminé une crise dans le ciel

(1) η Πλατων φιλονιζει η Φιλων πλατονιζει. (Phot. Biblioth.)
(2) Ηρωδης ὁ εμος παππος. (Ad Caïum.)

et sur la terre, sous le gouvernement du seco
Le prodige si authentiquement historique de la
tecôte, où l'Egypte et les plages circonvois
étaient représentées parmi les témoins oculaire
dix-sept peuples différents, n'aurait eu aucun re
tissement auprès de Philon? Le bruit des prédicat
apostoliques répétées par tous les échos des île
des côtes de la Méditerranée ne serait pas ar
jusqu'à lui ?

A côté des vraisemblances qui équivalent ici
certitude, il y a des faits positifs. A Alexand
théâtre de l'apostolat de saint Marc, Philon, n'e
pas été témoin des prédications du deuxième é
géliste, le fut, du moins, des vertus de ses disci
il les a éloquemment célébrées dans deux tr
consécutifs : *De la contemplation* et de *la véri*
noblesse. Les chrétiens y sont désignés sous le
de *thérapeutes* ou médecins de l'âme.

Saint Jérôme, Suidas et Photius rapportent
comme fait traditionnel, que Philon, à l'occa
de sa seconde ambassade à Rome, sous l'empe
Claude, fit connaissance et lia amitié avec
Pierre ; et affirment que la recommandation
chef des apôtres ne fut pas étrangère au
bienveillant dont l'écrivain honora l'église
sante d'Alexandrie.

D'où il résulte deux choses : la première,

(1) Catal. scriptorum; — de Philone; — In Biblioth. Coc
CIV, CV.

la facilité pour Philon de puiser dans l'enseigne-
nt évangélique, suffit pour se rendre compte de
qu'il a dit d'essentiellement chrétien, soit sur le
, soit sur d'autres points ; la seconde, c'est que
n'êtes nullement autorisé à avancer que « Philon
vraiment le frère aîné de Jésus (1). » Certes, l'aîné
it resté bien en arrière du cadet. L'infini les
aré. Philon a parfaitement parlé de la justice, pas-
lement de la charité ; mais le pardon des injures,
evoir de rendre le bien pour le mal, en est-il dit
mot? Le secret de relever les pauvres, d'ennoblir
emme, de briser les fers de l'esclave, ne lui
-il pas échappé? Philon a énergiquement flétri
fidélité dans l'union conjugale et, en quelque sorte,
héri sur la pénalité prescrite par Moïse ; mais,
Que celui qui est innocent lui jette la première
rre, » c'est un langage qui, de près ni de loin,
se rattache à son école.

Ses plaidoyers contre le gouverneur Flaccus, per-
uteur des Juifs d'Alexandrie et contre l'empereur
ius Caligula, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence ;
is, « Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent
qu'ils font, » est autrement beau, autrement pro-
nd, autrement civilisateur. Les premiers furent pla-
és par ordre du sénat romain comme un monument
ittéraire dans la bibliothèque du Capitole. Les paroles
de Jésus, monument d'une charité jusque-là incon-

(1) Introd., page IX.

nue, sont gravées avec la foi infuse sur les tablettes vivantes des cœurs de ses disciples.

De là, le bénéfice des circonstances atténuantes gagnant tous les jours du terrain dans le domaine de la loi et dans la conscience des juges. Merveilleux effets de la loi de grâce, émanée du cœur de Jésus!

Vous n'êtes pas plus dans le vrai, Monsieur, quand, pour grossir le nombre des *maîtres* ou des *frères aînés* de Jésus, attelant au char de la civilisation, la faculté des rabbins, Hillel en tête, à côte de Philon ; vous dites de ceux-là qu' « ils touchèren presque le but et déclarèrent que l'abrégé de la lo était la justice ; » ce qui n'ajoute rien à Moïse et rest à mille lieues de distance de : « Aimer Dieu de tou ton cœur et ton prochain comme toi-même, c'est la lo et les prophètes (1) ; » et quand vous dites de Philon que la *conséquence* de sa haute morale, « était le pe de souci des pratiques légales, » ce qui n'est point d tout vrai (2) ; mais c'était votre chemin pour arrive à dire : que « jamais on n'a été moins prêtre qu Jésus... » Est-ce pour faire oublier qu'il a été l prêtre et la victime par excellence? « Jamais, ajou tez-vous, on n'a été plus ennemi des formes qu étouffent la religion sous prétexte de la protéger. Est-il donc l'*ennemi des formes* et des prières qui on

(1) Matth., XXII, 35-40.

(2) C'est, au contraire, par l'explication des cérémonies, qu Philon donne du rehaussement à la morale.

récédé, accompagné et suivi la Cène ? *Ennemi des formes* et des prières dont il a lui-même accompagné le sacrifice du Calvaire? » Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné (1) » n'est que l'intonation du psaume XXI[e], que le prêtre sacrificateur avait coutume de réciter avec l'assistance au moment de l'immolation de la victime; et psaume qu'il a probablement lui-même continué de réciter sur la croix, et dont *Consummatum est* est l'*Amen* éternel. Ce que vous dédaignez comme *formes* de la religion, qu'est-ce autre chose que le mémorial de ce que Jésus a fait et dit ?

Que prétendez-vous donc dire, Monsieur, quand vous continuez ainsi : « Par là, nous sommes tous ses disciples et ses continuateurs. » — Disciples et continuateurs en quoi ? *Disciples* de la négation de la vérité qu'il a manifestée en sa personne ; *continuateurs* du vide qu'il est venu combler.

Vous terminez enfin cette profession du *culte fondé sur la pureté du cœur*, à l'exclusion de tout culte extérieur, par une période qui porte votre condamnation. « Une idée absolument neuve, dites-vous, l'idée d'un culte fondé sur la pureté du cœur et sur la fraternité humaine, faisait par lui son entrée dans le monde ; idée tellement élevée que l'Eglise chrétienne devait,

(1) *Abandonné* est la traduction de *azebta*, texte hébreu du psaume; mais non celle de *sabakta* substitué par Jésus, sauf dans le sens que distances c'est laisser en arrière. Le paraphraste fait usage de ce mot. Erreur typographique à ce sujet. Voir page 82 de cette lettre.

sur ce point, trahir complétement ses intentions, et que, de nos jours, quelques âmes seulement sont capables de s'y prêter (1). »

Les paroles de Jésus-Christ : « Si au moment de faire ton offrande à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, va te réconcilier au préalable avec ton frère, et après tu viendras faire ton offrande (2); » ces paroles, dis-je, ne sont-elles pas une puissante sauvegarde de la *fraternité humaine ?* et ces autres : « Celui qui, indignement mange ma chair et boit mon sang, mange et boit sa condamnation (3) » ne sont-elles pas des plus propres à sauvegarder *la pureté du cœur ?* Loin donc de *trahir les intentions* de Jésus, l'*Église chrétienne* dans son culte, en est le plus fidèle interprète. Loin, au contraire, de *se prêter* à ses intentions souveraines les *quelques âmes* qui, selon vos prétentions, en *sont seulement capables*, se trouvent, par la négation du culte, en opposition formelle avec le législateur du cœur et de la fraternité ; et en opposition avec les plus intimes besoins du cœur lui-même : il n'est donné à personne de porter la vertu que dans des vases fragiles ; méconnaître le secret surhumain de lui venir en aide au jour de l'épreuve, c'est donner le large sans condition de retour à l'espérance, remplacée par une réponse de mort.

(1) Pages 89, 90.
(2) Matth., v. 23, 24.
(3) Jean., vi, 48-55. Ad Corinth., ix, 27.

En fait de culte de la *pureté du cœur* et *de la fra-ernité humaine*, vous êtes, Monsieur, plus en arrière le Philon qu'il n'est en arrière de Jésus-Christ. Phi-on, lui, voit dans l'homme, comme avertissement de e qu'il doit à Dieu et à ses semblables, l'image du erbe sur le modèle duquel il a été créé ; vous, ni ns la création, dont l'archétype vous échappe ; ni ns la rédemption, que vous ne croyez pas, vous montrez en définitive à l'homme aucun titre ca-ctéristique de la sublimité de son origine; pre-ière condition, néanmoins, d'estime pour sa rsonne et pour sa race : sans motif surhumain qui ppe l'esprit et remue le cœur, l'homme n'aime pas omme. C'est l'histoire du paganisme et de tout ys dans la mesure qu'il se trouve encore étranger vrai sens de la rédemption. Dans les conditions incrédulité dont vous faites parade, Monsieur, par-r de la *religion du cœur et de la fraternité humaine*, est jouer sur un plagiat fait au domaine de la âce et que vous transplantez sans racines sur un rain glacé où il ne peut vivre. Votre Jésus lui-même, ns de telles conditions, est un anachronisme, un re impossible. L'homme même de Philon, marqué du eau divin, vous est supérieur : il est acceptable, et ce titre supérieur même à votre héros, qui ne l'est s.

Après cette digression, revenons à vos objections r la divinité de Jésus, pour en finir au plus vite.

XXXIII

D'après vous, Monsieur, les mots : Fils
l'homme, Fils de David, Fils de Dieu, sont des non
arbitraires dont l'usage n'était réglé que par
hasard ou par le caprice : « pour les lecteurs acha
nés des livres de Daniel et d'Hénoch, dites-vous,
(Jésus) était le Fils de l'homme ; pour les Juifs de
croyance commune, pour les lecteurs d'Isaïe et
Michée il était Fils de David ; pour les affiliés,
était Fils de Dieu, ou simplement Fils (1). »

C'est ce qui s'appelle semer gratuitement la co
fusion à pleines mains et, avec la confusion, le di
crédit sur les questions à la fois les plus claires et
plus importantes. Les trois titres que vous ven
d'énumérer, distincts et essentiels dans le Messie,
complétant les uns par les autres, n'ont pas sim
tanément été également accrédités ; ils l'ont
chacun dans l'ordre et au temps marqués par la
gesse.

L'Homme-Dieu, comme s'il voyait moins de di
culté à faire reconnaître sa divinité que son humani
laquelle courait risque, si elle était entourée de tr
de prestige, d'être prise pour un fantôme, s'affir

(1) Pages 251, 252.

nme homme avant de s'affirmer comme Dieu. Il nstate l'existence de l'objet avant d'écarter le age qui couvre le soleil, afin que, le voile levé, clat des rayons ne puisse donner lieu à croire que t objet ne soit qu'un mirage. C'est dans ce but, lon saint Thomas (1), l'écho en ceci de saint Jean hrysostôme, que Jésus, pour ne *montrer sa divinité ue de manière à laisser croire à la vérité de son humanité*, et de manière à écarter la pensée *que son ncarnation fût un fantôme*, n'a *pas commencé à faire les miracles dans le premier âge ;* mais à trente ans, ge où la raison est ordinairement un garant de sagesse et de véracité dans les actes et dans les paroles.

C'est ce qui confirme, soit dit en passant, le caractère faux et apocryphe reconnu dans l'évangile où l'on attribue à Jésus une infinité de miracles opérés dans son enfance, évangile où a puisé l'auteur du Coran.

C'est pour un fantôme que fut pris Jésus-Christ, nonobstant ses mesures de précaution, quand, après sa résurrection, il apparut à ses disciples, et que pour les détromper il leur dit : « Voyez mes mains, voyez mes pieds ; c'est bien moi ; palpez et voyez : un esprit ou un fantôme n'a ni chair ni os comme vous me voyez en avoir (2). »

C'est dans trois autres circonstances solennelles

(1) 3ª. quest. XLIII., art. 3.
(2) Luc. XXIV ; 37-40 ; Jean, XX ; 19-30.

où il est important de prévenir toute illusion, que Jésus fit sonner bien haut le titre de *Fils de l'homme.*

C'est quand il provoqua de la bouche des apôtres la première confession de sa divinité. « Il les interroge en disant : Qu'est, au dire des hommes, *le Fils de l'homme ?* (1) »

La seconde circonstance, c'est quand, après la flagellation, la couronne d'épines sur la tête, un roseau pour sceptre à la main, le corps meurtri et tombant en lambeaux, Jésus, comme pour constater la réalité de la victime, dit à l'assistance : *Voilà l'homme* (2).

La troisième fois, c'est lorsque, annonçant son avénement au dernier jour, pour présider à la reddition des comptes, il affirme par deux fois dans le même verset sa nature humaine : « Alors apparaîtra dans le ciel l'étendard du *Fils de l'homme*... et vous verrez le *Fils de l'homme* venir sur les nues dans sa puissance et sa majesté (3). »

Fils de l'homme, c'est le titre sous lequel Daniel, d'un côté, avait annoncé le Messie ; tandis qu'Isaïe, avec le chœur des prophètes, l'annonçait comme Fils de David, comme Dieu, de l'autre. Nous n'exprimons qu'une conviction personnelle ; mais, nous ne croyons rien hasarder de dire : Les précautions que Jésus-Christ a prises pour constater aux yeux des hommes sa nature humaine, nécessaire pour opérer la rédemp-

(1) Matth., xvi ; 13-20.
(2) Jean, xix, 5.
(3) Matth. xxiv ; 30.

tion, est une des preuves les plus frappantes de sa divinité, seule capable, par ses manifestations, de donner le change sur l'humanité.

XXXIV

Avant de passer aux deux autres titres, Monsieur, puisque le nom de Daniel vient d'être prononcé, et qu'il importe de sauvegarder dans son intégrité et sa valeur le contingent des preuves que ce prophète apporte à l'édifice chrétien, je saisis l'occasion pour vous proposer de régler un compte à son sujet. Ce ne sera pas long.

Le livre de Daniel est, selon vous, un ouvrage apocryphe, dont la rédaction, fixée ou postérieure au règne d'Antiochus Epiphane, ne remonterait pas au delà de 150 ans avant Jésus-Christ (1).

Vous donnez un démenti gratuit à l'histoire; l'histoire vous le rend motivé. 200 ans environ auparavant, Alexandre-le-Grand, lors de son voyage à Jérusalem, après la prise de Tyr, *eut sous les yeux le livre de Daniel*, qui lui fut montré dans le temple par un acte de politique courtoisie du grand prêtre Jaddus : *La prophétie relative aux futures victoires d'un Grec sur les Perses, où il se reconnut lui-même, le remplit de joie* (2).

(1) Introd., page XI, — et page 17 du livre.
(2) Josèphe. Antiq. Jud., l. XI.

Au témoignage de Josèphe, qui constate l'existence du livre à une époque relativement ancienne, ajoutons celui de Berose qui, dans son histoire de la Chaldée, en place l'origine au temps de la captivité, entre la prophétie de Nahum et celle d'Aggée ; ajoutons le témoignage de Ioabas, historien de l'Assyrie, qui reconnaît l'exactitude de Berose ; et celui de saint Clément d'Alexandrie, qui n'hésite pas à prendre l'un et l'autre pour guides, sur ce point, dans ses *Stromates* (1). Ajoutons enfin la tradition constante de la Synagogue et de l'Eglise.

Votre démenti à cette imposante autorité de vingt-quatre siècles, je me suis permis de l'appeler *gratuit*. Voyons si je n'ai pas été plus modéré que sévère. Je transcris vos raisons pour les peser ensuite une à une.

Après avoir dit que la rédaction des livres apocryphes de l'ancien testament : Vers Sybillins, livre d'Hénoch, etc., doit être placée entre le 2e et le 1er siècle avant Jésus-Christ, vous ajoutez : « La date du livre de Daniel est plus certaine encore. Le caractère des deux langues dans lesquelles il est écrit : l'usage des mots grecs ; l'annonce claire, déterminée, datée d'événements qui vont jusqu'au temps d'Anthiochus Epiphane ; les fausses images qui y sont tracées de la vieille Babylonie ; la couleur générale du livre, qui ne rappelle en rien les écrits de la captivité ; qui répond, au contraire, par une foule d'analogies aux croyances,

(1) L. I.

aux mœurs, au tour d'imagination de l'époque des Séleucides ; le tour apocalyptique des visions ; la place du livre dans le canon hébreu hors de la série des prophètes ; l'omission de Daniel dans les panégyriques du chapitre XLIX de l'*Ecclésiastique*, où son rang était comme indiqué, ne permettent pas de douter que le livre de Daniel ne soit le fruit de la grande exaltation produite chez les Juifs par la persécution d'Anthiochus (1). »

Le caractère des deux langues dans lequel il est écrit: De ces deux langues, chaldaïque et hébraïque, branches de la même souche, c'est l'idiôme chaldaïque qui, d'une manière plus ou moins tranchée, domine d'un bout à l'autre. C'est bien ainsi que devait écrire Daniel au sein de la captivité ; où, sans que l'hébreu fût ignoré des Juifs lettrés, le chaldaïque était l'idiôme usuel. Deux cents ans plus tard, au contraire, c'est en leur langue que les Juifs l'auraient rédigé, et non en chaldéen; idiôme qui n'était plus en usage que dans le vulgaire.

Vous dites donc tout juste, Monsieur, ce qu'il faut pour confirmer l'authenticité du livre de Daniel, et vous mettre en contradiction avec vous-même.

L'usage des mots grecs : C'eût été bien de votre part de citer quelques-uns de ces mots, ne fût-ce qu'en forme de note, précaution qui vous est familière. A défaut, laissez-moi vous rappeler que tous les livres de l'Ancien Testament renferment

(1) Introd., pages XI-XII.

des mots grecs, même des mots latins, parce que le grec et le latin sont, dans une certaine proportion, tributaires de la famille sémitique. Conclure l'inverse, c'est comme si l'on disait que la lange latine a fait des emprunts à la langue kabyle, mélangée de mots latins, vestiges de la domination romaine.

L'annonce claire, déterminée, datée d'événements qui vont jusqu'au temps d'Antiochus Épiphane : ils vont même jusqu'à la fin de son règne, marquée par la profanation du temple de Jérusalem en 165, et par la tentative de pillage du temple de Persopolis, l'année suivante, où Epiphane mourut, trahi par les habitants de Babylone ; événements annoncés dans le texte de Daniel, par ces paroles : « Il plantera sa tente royale entre deux mers sur la montagne de la belle et sainte Sion ; il touche à sa fin et (comme à tous ceux qui finissent) le secours lui fera défaut (1). »

Ce que Daniel a annoncé en qualité de prophète, vous voulez que ce soit un juif qui l'ait rapporté comme fait accompli : *Libre à vous*, Monsieur, vous dirai-je avec Josèphe, s'exprimant ainsi au sujet de Daniel avec ses contradicteurs les philosophes de son temps : « Quand je considère les prophéties de Daniel, je ne puis m'empêcher de condamner l'ignorance de ceux qui méconnaissent en Dieu le soin de diriger les choses d'ici-bas.

« Comment expliquer, en effet, la conformité des événements avec les paroles qui les ont prédits, si

(1) Daniel, XI, 45.

tout était abandonné au hasard dans le monde? Quant à ceux qui préfèrent une opinion différente de la mienne, ils en sont libres (1). »

Seulement, Monsieur, vous abusez de votre liberté contre vous-même en ne faisant les choses qu'à demi, et vous vous trouvez en défaut envers vos lecteurs les plus bénévoles. Après avoir dépouillé du sceau prophétique de Daniel les événements jusqu'au *règne d'Antiochus*, que faites-vous de la prophétie annonçant la destruction de Jérusalem, effectuée par l'armée de Titus? C'est donc à plus de 70 ans après l'Ère chrétienne que, pour être conséquent, vous auriez dû placer la rédaction du Livre de Daniel, ainsi que nous l'avons déjà dit (2).

La place du livre dans le Canon hébreu hors de la série des prophètes : Daniel occupe dans le canon des Juifs le rang qui lui était assigné par la nature des choses. Son livre, dont la plus grande partie est consacrée à des récits de faits merveilleux, et la moins considérable à la prophétie, a été, pour cette raison, rangé parmi les hagiographes, 4e tome de la série canonique, à côté d'Esther, des psaumes, etc. Le seul fait d'être rangé parmi les livres canoniques des Hébreux, prouve que le Livre de Daniel est authentique, puisque l'authenticité était une condition essentielle d'admission. C'est Josèphe qui l'affirme. Après avoir dit que la série des vingt-deux livres canoniques comprenait les cinq livres de Moïse, et dix-sept autres

(1) Ant. jud., l. x.
(2) Page 39 de cette lettre.

écrits depuis la mort de Moïse jusqu'à Artaxercès (fin de la captivité), il ajoute que ceux qui sont postérieurs à Artaxercès ne jouissent pas de la même autorité, n'offrant pas des données certaines pour guider dans l'ordre chronologique (1).

L'omission de Daniel dans les panégyriques du chapitre XLIX de l'Ecclésiastique, où son rang était comme indiqué : Dans ce chapitre, il n'est pas fait mention d'Isaïe, mais seulement, en fait de Voyants, des douze petits prophètes, de Jérémie et d'Ezéchiel : faut-il en conclure que le livre d'Isaïe n'est pas authentique ? Il n'y est fait mention d'aucun autre écrivain sacré, à l'exception de Néhémie ou Esdras, cité, non à titre d'auteur, mais comme restaurateur des *murs et des portes* de Jérusalem : s'en suit-il que les écrits des quatorze prophètes mentionnés soient es seuls authentiques, et que les autres huit livres de la liste canonique doivent être rangés parmi les apocryphes ?

Vraiment, Monsieur, votre procédé de *critique historique* m'étonne ; et, comme les extrêmes se touchent, on est parfois tenté de se demander si c'est de votre part de l'audace ou de la bonhommie. Toujours est-il que c'est de la témérité, témérité coupable : introduire la confusion dans la chronologie, l'un des *deux yeux* de l'histoire ; c'est le plus funeste vandalisme : on peut reconstruire les édifices, mais on n'improvise pas l'exactitude des dates ; et un édifice sans date, ne fut jamais un monument.

(1) Contre Apion, l. I.

XXXV.

Comme vous l'avez dit, Monsieur, « la croyance iverselle était que le Messie serait fils de David et ltrait comme lui à Bethléem (1). » Mais, immé-tement le faux et la confusion deviennent votre mmentaire : « Le premier sentiment de Jésus, tes-vous, n'était pas précisément cela. » — C'était la et plus que cela. — « Le souvenir de David, qui réoccupait la masse des Juifs, n'avait rien de com-un avec son règne céleste. » — Il avait de commun titre de Roi, qui permettait à Jésus de dire que *son yaume n'était pas de ce monde.* —« Il se croyait Fils e Dieu et non Fils de David. » — Il se croyait l'un t l'autre, sans attacher la même importance aux eux titres, le dernier n'offrant qu'une importance elative : *Celui qui devait être envoyé* (Siloh) (2) était ésigné par le nom de Messie (*Oint*) à partir de la xation de sa future naissance de la souche Davi-ique. *Oint* par le seul fait de descendre de la amille des *Oints*, l'Envoyé portait naturellement vec lui aux yeux du public le caractère de roi et de rêtre (3) : *Messie et Fils de David*, c'étaient dans la

(1) Page 238.

(2) Gen., XLIX — 10.

(3) Ce n'est qu'à ce dernier titre qu'il pouvait délivrer des ini-uités, pouvoir en lui reconnu par la synagogue. Voir page 130. e cette lettre.

Ce n'est que le titre *officiel* que le Messie recevait de sa nais-

théorie Messianique deux titres identiques : dire l'un c'était dire l'autre. — « Son royaume et la délivranc qu'il méditait étaient d'un tout autre ordre. » — C'es déjà dit et accordé de grand cœur. — « Mais l'opinion ici, lui fit une sorte de violence. » — C'est vous qu faites violence à l'ordre établi sur lequel l'*opinion* étai fondée. — « La conséquence immédiate de cette propo sition : Jésus est le Messie, était cette autre proposi tion : Jésus est Fils de David. » — Dites, plutôt, que l seconde proposition, comme signe, était une des con ditions de la première. — « Il se laissa donner un titr sans lequel il ne pouvait espérer aucun succès. » — C'est comme si vous disiez : Il se *laissa donner le titr* de Messie, *sans lequel il ne pouvait espérer* d'être recon pour tel. — « Il finit, ce semble, par y prendre plaisir car il faisait de la meilleure grâce les miracles qu'on l demandait en l'interpellant ainsi. » — Voilà une de ce saillies problématiquement spirituelles dont vou croyez devoir parfois assaisonner le discours ; et qui sans témoigner de votre part d'un grand respect pou votre héros, sont une gratuite impiété envers le mien Celle-ci, d'ailleurs, à nul point de vue, n'a mêm le mérite de l'à-propos : l'un des premiers miracle que fit Jésus, interpellé par le nom de *Fils de David* ce fut la guérison de la fille de la Cananéenne. Or, troi refus consécutifs ainsi rapportés : Il *garda le silence* — *Je ne suis envoyé que pour sauver les brebis per dues de la bergerie d'Israël* ; — *il ne convient pas d*

sance temporelle, car l'union hypostatique de ses deux nature renfermait *éminemment* la royauté et le sacerdoce.

…endre le pain des enfants de la famille et de le jeter …ux chiens ; telle est l'expression de *la meilleure grâce* …vec laquelle Jésus se prêta au désir d'une mère désolée …ui ne parvint à fléchir le thaumaturge que par ces …roles, gage de sa vive foi : *Soit, mais il n'est pas …usé aux petits chiens de manger les miettes qui …bent de la table de leurs maîtres* (1).

…Vous avez senti vous-même, Monsieur, le démenti …e renfermait contre vous ce passage, le seul que …us n'ayez pas indiqué en témoignage des miracles …érés sur la même interpellation (2). Personne ne …ut trouver mauvais que je mette autant de zèle à …masquer la supercherie que vous en avez mis à la …cher. La question principale n'y aura rien perdu.

XXXVI

Nous y sommes. *Christ* (Messie) et *Fils de David*, …pliqués à Jésus, c'est la voix du peuple en Judée …en Galilée ; elle se fait en Samarie (3) comme en …énicie. Les Pharisiens seuls et la Synagogue …sitent et incidentent. Le Fils de l'homme, sommé …r eux de s'expliquer, les renvoie à sa doctrine et à …s œuvres, et conclut au titre de Fils de Dieu ; ce …i est appelé blasphème. Une démonstration du …uple vient faire entendre un langage clair et pé…mptoire, expression désintéressée de l'opinion pu-

(1) Matth., xv, 21 ; Marc, vii, 24.
(2) Matth., ix, 27 ; xii, 23 ; xv, 22 ; xx, 30-31 ; Marc, x, 47-52.
(3) Jean, iv, 25-29.

blique, fondée sur l'enseignement de la synagogue avant que le *levain pharisaïque eût fermenté.*

« *Hosanna* au Fils de David ! » répété par la foule au moment où Jésus, six jours avant sa mort, entrai triomphalement à Jérusalem, n'a rien de commun avec le *Vivat rex*, à l'adresse de Saül (1) et de Salomon (2) lors de leur ascension au trône, ni ave la sympathique protestation de dévouement : « Nou sommes tes os et ta chair (3), faite en pareille cir constance à David. *Hosanna* exprime un tout autr ordre d'idées et de sentiments (4). Ce mot dans l 117e psaume, d'où il a été emprunté, psaume consacré à la célébration de la fête des Tabernacles, e par cela même familier au peuple même, où a-t-i son complément? Après lui, pas de nom; celui qui e est l'objet n'était pas encore arrivé. Mais le contexte du verset 25, où le mot se trouve, indique suffisamment le héros. Ce contexte est appliqué par sain Paul et par l'Église à Jésus-Christ ressuscité : « L pierre que les ouvriers avaient rejetée est devenu la pierre angulaire de l'édifice (v. 22). »

« C'est l'effet de la puissance du seigneur ; mer veilleux spectacle offert à nos regards (v. 23).

« Voici le jour que le Seigneur a fait ; c'est notr grand jour de fête ; livrons-nous à des transport

(1) I Sam. x, 24.
(2) — I, Reg. I, 34.
(3) II Sam. v, 1.
(4) Supplication adressée à Dieu et composée de *hosia* : soye favorable à, et de *nna*, abréviation d'*anna* : je vous prie ou s'il vous plaît.

llégresse (v. 24). Ce sont les versets qui précèdent.

« Béni soit celui qui vient au nom de Dieu... » (v. 26). « Le Seigneur est Dieu, il nous a éclairés [d'u]ne brillante lumière. » (v. 27), sont les deux versets qui suivent *Hosanna*, lequel attendait son complément.

Le peuple l'a trouvé et reconnu, le peuple, de la bouche duquel ordinairement, et parfois à son insu, [sor]t la vérité comme de la bouche des enfants.

Le *Fils de David*, complément de *Hosanna*, est par [la] force du décret prophétique, considéré dans le [trio]mphe de la résurrection, à la tête *du royaume des [cieu]x*, dont l'entrée triomphale à Jérusalem était la [pris]e de possession ; la mort à intervenir en était le [bap]tême. C'était de la part du roi, *boire* en pas[san]t *aux eaux du torrent pour porter*, au sortir, *plus [haut]ement la tête* (1).

Pour nous résumer : le titre de *Fils de l'homme*, [c'es]t Jésus lui-même qui se l'est appliqué ; et en vain [che]rcherait-on un *des lecteurs acharnés de Daniel et [d'H]énoch*, qui ait prononcé ce nom. *Fils de David*, ce ne sont pas *les lecteurs d'Isaïe et de Michée*, et pour [cau]se, qui lui ont reconnu ce titre ; mais la foule [for]mée à l'école de ces lecteurs. Le titre de *Fils de [Di]eu*, que vous supposez seulement reconnu par *les [affi]liés*, était, à en juger par les réclamations ou protestations des Juifs autant que par le récit évangélique, explicitement formulé dans le discours

(1) De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput. Ps. cix.

de Jésus. En dehors de son langage, ce titre ne fut ouvertement reconnu que par saint Pierre et le disciple Nathanaël d'un côté ; de l'autre, comme nous venons de le voir, par la voix du peuple, justement appelée ici *voix de Dieu*.

XXXVII

Voilà, Monsieur, comment *la légende* de Jésus que vous dénoncez comme *fruit d'une grande conspiration spontanée, s'élaborait autour de lui de son vivant* (1).

Ces trois titres de Jésus, au contraire, ne sont en définitive que la constatation de l'entier passage dans le domaine des faits, d'un programme progressivement développé, après avoir été décrété et élaboré, quant aux bases, au berceau du genre humain.

« La progéniture de la femme écrasera ta tête (2), » fut-il dit à l'ennemi de l'homme dans son triomphe. Pour la dignité de la race déchue, d'elle-même et non d'une autre (3), sortira le réparateur. Ainsi le voulut le Créateur, bien que le contraire eût été possible (4). Par suite, se désigner par le titre de *Fils de l'homme*, c'était de la part de Jésus proclamer par le fait la gloire du genre humain. Il n'est plus étonnant, n'eût-il eu d'autre motif, qu'il en ait fait son titre de prédilection (5).

(1) Page 240.
(2) Gen. III, 14.
(3) De la famille des anges, par exemple.
(4) Saint-Thomas, 3e quest. IV, art. IV.
(5) L'hébreu *Ben-Adam* (fils de l'homme), titre de prédilection de Jésus, désigne plus particulièrement le plébéien, tandis que

Fils d'Adam ou de l'homme, c'est pour justifier ce
m patronymique de Jésus, nécessaire aussi à sa
lité de prêtre, tout sacerdoce ne se prenant que
rmi les hommes (1), que saint Luc fait remonter
généalogie sacerdotale jusqu'à Adam : *Qui fuit*
lam (2) ; tandis que saint Matthieu, lui, préoccupé
titre de *Messie*, met en relief David, auquel il donne
as sur Abraham : « Livre de la généalogie de Jésus-
ist, Fils de David, Fils d'Abraham (3). C'est à
tir de David, en effet, que se dessine le signale-
nt du Messie. Jusque-là, la promesse de Celui en
devaient être bénies les nations, successivement
à Abraham (4) et à Isaac (5), répétée par la
che le Jacob (6), était fixée dans la tribu de
la ; mais, sans autre déclaration, elle restait en-
e à l'état vague. Enfin, des signes distinctifs se
cèdent. Désignation, d'abord, de la famille de
id : « David, fils de Jessé, dit en prophétisant de
; « Qu'il a été établi pour l'oint du Dieu de
ob (7) » ; et Dieu dit à David : « j'établirai sur
trône le fruit de ton sang (8). » Désignation pour
roit de naissance, la ville natale de David : « Et

-*Aïsch* désigne l'homme de haut rang ; comme dans le psaume
: *Gam Beni-Adam, gam Beni-Aïsch*, soit les plébéiens, soit les
ds. Vulgate : *Quique terrigenæ et filii hominum*.

1) Ad Hebr. v, 1.
2) Luc. III, 38.
3) Matth. I, 1.
4) Gen. XXII, 42.
5) *Ibid.* XXXVI, 4.
6) *Ibid.* XLIX, 10.
7) Paralip. XXVIII, 1.
8) Ps. CXXXI, 11.

toi, Bethléem Ephrata, bien que la plus petit
villes de Juda, c'est de toi que sortira le domin
de mon choix en Israël, celui dont la naissanc
éternelle (1). »

Un signe plus distinctif encore, c'est la qualit
vilégiée de la mère. La particularité formulée a
l'expulsion de l'Eden, que le réparateur serait f
du seul sang de la femme, était resté couverte
voile mystérieux. Le voile est déchiré ; ce qui
obscur et impénétrable devient le signe le plus i
sant, comme le plus extraordinaire : Une v
deviendra mère, sans cesser d'être vierge ; te
brûlant ; vaste champ ouvert à l'objection ; n
aussi, au triomphe de la défense.

XXXVIII

Votre profession de foi, à ce sujet, est celle
« Peut-être un œil sagace eût-il su reconnaître
lors (du vivant de Jésus) le germe de récits
devaient lui attribuer une naissance surnaturelle
en vertu de cette idée fort répandue dans l'antiq
que l'homme hors ligne ne peut être né des rela
ordinaires des deux sexes ; soit pour répondre
passage mal entendu d'Isaïe (2).

Voilà deux objections qui vont servir à confi
le dogme.

La réponse à celle qui est tirée de la croyan

(1) Michée, v. 2.
(2) Page 241.

antiquité ne se fera pas longtemps attendre ; passons, avant tout, au *passage mal entendu d'Isaïe*. Le roi Achaz était assiégé dans Jérusalem par les forces combinées de Resin, roi de Syrie, et de Phacée, roi d'Israël. Le prophète Isaïe se présente à lui de la part du Seigneur, l'exhorte à la confiance, et lui dit de demander pour gage de la protection divine un signe sur la terre ou dans les cieux. — Je n'en ferai rien, répond Achaz ; je ne tenterai pas Dieu. — « Famille de David, reprend le prophète, écoutez : Non contente de fatiguer les hommes, vous fatiguez le Seigneur (qui vous remplacera par son élu). C'est pourquoi, Dieu vous donnera *lui-même* un signe : *Voilà qu'une vierge concevra et mettra au monde un fils et* (comme pour raison d'être du mystère) *son nom sera Emmanuel* (1). »

Répondre à un manque de foi sur un point, par l'affirmation d'une chose plus incompréhensible encore, c'est le genre ordinaire d'argumentation de la part de Dieu. Tel se posait l'argument devant le roi de Juda, tel il se pose devant vous. Croire sur parole l'argumentant suprême, c'est rendre hommage à son infaillible véracité ; nier, au contraire, sa parole, défi jeté à l'impiété, c'est en confirmer la vérité et l'à propos, de toute l'étendue de votre incrédulité ; c'est, en un mot, vous ranger du côté d'Achaz, avec la différence établie entre les deux incrédules, par l'authentique accomplissement de la prophétie; accomplissement

(1) Is. VII, 11-14.

qu'il ne prévoyait pas et que vous connaissez.

Mais, puisque la foi vous fuit, Monsieur ; plutôt, puisque vous fuyez la foi, raisonnons avec franchise : le raisonnement fait et écouté avec droiture, sans ramener ou soumettre la raison à la foi, l'y prédispose ; la grâce fait le reste. En disant que le *passage d'Isaïe* est *mal entendu*, vous ne vous expliquez pas de manière à vous présenter saisissable. Lancer le trait et prendre la fuite, c'était la manière de combattre des Scythes ; c'est aussi exactement la vôtre ; sauf à vous présenter sur d'autres points et à revenir plus tard sur vos pas, toujours avec la même tactique.

Quoi qu'il en soit, votre objection doit embrasser ceci : que dans le passage en question, il s'agit d'une conception et d'une naissance ordinaires, tant pour l'état de la mère que pour la condition de l'enfant. Mais, où serait alors le prodige annoncé par le prophète ? Car vous ne nierez point que dans le texte hébreu, *Ithen awt* signifie : *Il donnera un signe*. Pourquoi aussi l'intervention directe de Dieu lui-même, opérant *en personne* (ewa) ? A peine est-il besoin de vous faire observer que l'action directe de Dieu est justifiée par le contraste entre le prodige dont il s'agit et le signe qu'Achaz avait refusé de demander : Celui-ci n'était qu'un pronostic que Dieu pouvait opérer par un des mille jeux des lois de la nature, dont tous les ressorts sont dans ses mains ; tandis que l'autre se trouve en dehors et au-dessus des lois de la nature.

C'est aussi, eu égard à ces deux mêmes particu-
ités du contexte : *prodige*, et de la part de Dieu
personne, qu'il n'est pas permis d'incidenter sur
sens du mot hébreu *Alma : Vierge d'une vie retirée*,
rge d'esprit et de cœur; ni de se prévaloir de
elque passage où ce mot est appliqué par figure à
elque jeune femme d'une conduite exemplaire. De
ême que pour l'honneur du sexe, ne sont pas rares
cas où il est permis à notre belle langue de dire :
est pudique comme une jeune fille. Cela me
aît assez, Monsieur, pour la question de droit,
i va se confirmer par la question de fait.

Les soixante-dix semaines (d'années) d'intervalle
noncées par Daniel, touchent à leur terme ; la
énitude des temps arrive : « L'ange Gabriel fut en-
yé de Dieu, dans une ville de Galilée appelée
zareth, à une vierge qu'avait épousée un homme
la maison de David, nommé Joseph ; et la vierge
ppelait Marie. L'ange étant entré où elle était, lui
: Je vous salue, ô pleine de grâce ; le Seigneur
t avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les
mes.

« Ayant entendu ces paroles, la vierge en fut trou-
ée ; elle pensait en elle-même quelle pouvait être
tte salutation. L'ange lui dit : Ne craignez point,
rie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. *Voilà
e vous concevrez dans votre sein, et que vous
ttrez au jour un fils, à qui vous donnerez le nom
Jésus.* Il sera grand et sera appelé le Fils du
ès-Haut ; le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de

David son père ; il règnera éternellement sur l maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fi Alors Marie dit à l'Ange : Comment cela se fera-t-il car, je ne connais point d'homme. L'ange lui répon dit : *Le Saint-Esprit surviendra en vous ; et la ver du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* C'est pou quoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu (1). » Ensuite, conformément aussi à l prophétie, la naissance a lieu dans la ville n tale de David. Passons maintenant à vos objectio contre le fait, qu'elles vont confirmer, de même q plus haut votre négation a confirmé la prophétie.

XXXIX

Jésus avait des frères, pour dire que sa mère n'e pas vierge : voilà le grand argument, mille fo péremptoirement réfuté, et toujours reproduit avec même assurance. Ce n'est qu'une épave laissée s le rivage par le flot des temps, et l'hérésie cr ramasser un pavé pour nous le lancer au fron

Commençons par établir clairement les faits éva géliques dont vous convenez vous-même, sur point. D'abord, parmi les disciples de Jésus, quat appelés ses frères, se trouvent n'être que des co sins. Ce sont : Jacques le mineur, Joseph ou Jos Jude Thaddée et Simon (2).

Passage où ils sont appelés frères de Jésus : « Eta

(1) Luc, I, 26-35.
(2) Tous fils de Cléophas, appelé aussi Aphée, supposé frère

nu dans son pays, il instruisait dans les syna-gues, de sorte qu'on était saisi d'étonnement, et disait : D'où est venue à celui-ci cette sagesse ce don de miracles ? N'est-ce pas là le fils du rpentier ? Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie ? ses frères, Jacques, Joseph, Simon et Jude ? (1). Les évangélistes n'eussent-ils point ainsi déterminé sens de *frères de Jésus-Christ*, qu'en bonne critique moindre doute à ce sujet ne serait permis : vu, n côté, l'affirmation contraire de la tradition de glise, au simple point de vue humain, première torité du monde ; vu, d'un autre côté, l'usage de poque chez les Juifs (2), dans le monde latin même, étendre le nom de *frères* aux fils d'oncle ou de tante;

eph, et époux de Marie, dite par saint Jean (xxvii, 56), sœur de la e de Jésus-Christ, soit qu'il s'agisse d'une fraternité de sang, ou parenté : *fratria* chez les Romains indiquait la belle-sœur. ication des passages qui constatent que ces quatre disciples t fils de Cléophas et de Marie. Pour Jacques et Joseph ou José tth. xxvii, 56; pour Jude Thaddée (Épître de Jude, i); pour Simon séb., l. 30, c. ii, Till., page 617.

(1) Matth. xiii, 54-55; Marc, vi, 31.)

(2) Passages de l'Écriture où le mot *frère* est pris même pour ent. Nadab et Abiu, fils d'Aaron, ayant été consumés par le feu, se dit aux fils d'Oziel, oncle d'Aaron : allez ôter vos *frères* de nt le sanctuaire (Lévit. x, 1-6).—Abraham dit à son neveu Lot : l n'y ait point de dispute entre toi et moi... parce que nous mes *frères* (Gen. xiii, 8). — Laban dit à son neveu Jacob, fils Rébecca sa sœur : faut-il que tu me serves gratuitement parce nous sommes *frères* (*ibid.* xxix, 15).— Jacob appelle *frères* ses , gendres et autres de sa suite : il dit à ses *frères :* apportez des res, etc., (*ibid.* xxxii, 46). Et reprochant à Laban de s'être mis poursuite, d'avoir fouillé dans ses tentes pour retrouver ses les, il lui dit : qu'avez-vous trouvé ? Faites le voir à mes res, etc., (*ibid.* 37).

Le mot *frère* est employé comme synonyme de membre de la

fraterculus, *fratrueles* avaient cette signification che
les Romains.

Tout cela posé, en vain cherche-t-on à équivoque
sur le sens de *frères du Seigneur*, dans les autre
passages de l'Évangile où ce mot figure : « Comm

famille envisagé dans un sens plus étendu comme tribu, natio
Et à ce titre, *Frères de Jésus* pouvait même s'appliquer à ceux d
Nazaréens qui faisaient partie comme lui de la famille de David ou
la tribu de Juda. Voici des exemples, dont le premier est four
par le Koran : rappelle (au peuple) le *frère* de Ad (c'est-à-dire
membre du peuple de *Ad*, un Adite), qui prêcha à son peu
(Sourate Alahkaf, v, 20). — Comme les enfants de Ruben et
Gad, possesseurs d'immenses troupeaux demandaient à Moïse
permission de s'établir dans les fertiles terres de Jazer et de Galaa
Moïse leur répondit : vos *frères* (c'est-à-dire les autres Israëlit
iront-ils au combat pendant que vous demeurerez en repos ? (Nom
bres. XXXII, 1-17).

Frère signifie aussi ami, compagnon, quelqu'un du même ét
ou de la même profession, et à quelqu'un ou chacun de ces titr
le mot *frères* de Jésus pouvait avoir sa justification, soit qu'il dés
gnât des amis intimes de la famille, soit des familles d'ouvriers so
la direction ou le patronage de Joseph, chef d'atelier de quelq
importance, puisque c'était le désigner que de dire *le charpenti*
Exemples : celui qui est ami, aime en tout temps. Le *frère* se co
naît dans l'affliction (prov. XVII, 17). — Les prêtres immolèrent
Pâque pour les Israëlites, pour les prêtres, leurs *frères*, etc
(Esdras, VI, 20). — Dans l'arabe, on dit *frère* de la confiance, po
digne de confiance ; d'où le proverbe pour exprimer un sentime
de défiance sur son compagnon de voyage : faut-il mieux avoir
nuit pour *sœur* ou le loup pour *frère?*

Frère peut signifier originaire de la même localité, abstracti
faite de tout autre lien : les lois de Sparte pour avoir été emprun
par Lycurgue aux Crétois, étaient appelées *Lois Sœurs* : αδελφ
νομοι, pour indiquer leur fraternité tant entre elles qu'avec les lo
de Crète (Arist. lib. 2, c. 10, Strab., lib. 10.) de même les *frèr*
de Jésus pourraient être simplement des Bethléemites, établ
comme sa famille à Nazareth ; ainsi que dans toutes les villes d
nord de l'Afrique s'appellent *frères* les compatriotes des divers
localités qui y sont établis : Maroquains, Mozabi, Tugurthi, Ger
bini, etc. Tout ceci est dit par surabondance de droit.

il parlait à la foule, sa mère et ses frères arrivèrent, etc. (1). » — « Après cela, il descendit à Capharnaum avec sa mère, ses frères et ses disciples (2). » — « Et ses frères lui dirent : Ne te tiens pas ici ; va en Judée afin que tes disciples soient témoins de tes faits... Ses frères eux-mêmes ne croyaient pas en lui (3). » Lors, enfin, de la réunion des apôtres dans le Cénacle : » Ils persévérèrent unanimement dans la prière... Avec Marie, mère de Jésus et ses frères (4). » En admettant que les quatre fils de Cléophas, mentionnés ci-dessus, ne se soient pas compris parmi *les frères* dans les quatre circonstances que nous venons de rappeler, on n'est en droit d'en conclure qu'une chose : C'est que Jésus avait plus de quatre cousins, ce qui n'est nullement extraordinaire, attendu surtout qu'il n'est rien dit sur le nombre de ses oncles ni de ses tantes. Ajoutez que l'expression *fratres* peut comprendre ensemble cousins et cousines, lesquelles ne sont qu'une fois désignées d'une manière distincte dans l'Evangile. Ajoutez, enfin, les acceptions de *frère* dans la note qui précède.

La critique historique guidée par la science, elle, en vertu de ses licences a d'autres prétentions : sans tenir nul compte des lois de la critique du bon vieux temps, partant, au contraire, comme d'un point cer-

(1) Matth. XII, 46-50. Marc., III, 31-35 ; Luc, VIII, 19-11.
(2) Jean, II, 12.
(3) *Ibid*, VII, 3-5.
(4) Act. I, 14.

tain que le *Seigneur avait des frères*, ce qui est infiniment plus commode que de le prouver; elle ne s'est préoccupée que de concilier sa prise de possession avec quelques versets encore récalcitrants envers ses prétentions. Elle n'a rencontré qu'une difficulté: c'est « à supposer deux sœurs ayant chacune trois ou quatre fils portant les mêmes noms, et à admettre que Jacques et Simon, les deux premiers évêques de Jérusalem, qualifiés de *frères du Seigneur*, aient été de vrais frères de Jésus, qui auraient commencé par lui être hostiles, puis se seraient convertis (1). » Mais féconde en expédients, elle trouve le moyen de triompher; moyen unique, il est vrai, mais selon elle péremptoire. « L'hypothèse que nous proposons, dit-elle, lève *seule* l'*énorme* difficulté. En quoi consiste cette hypothèse? A supposer, après avoir admis avec l'Evangile que « ces cousins-germains, qui adhérèrent au jeune maître... prirent le titre de *frères du Seigneur*, » à supposer, dis-je, que l'évangéliste, entendant appeler ces quatre fils de Cléophas, *frères du Seigneur*, aura mis, par erreur, leur nom au passage Matth. XIII, 55; Marc. VI, 3, à la place des noms des vrais frères, restés toujours obscurs (2). » M. Renan serait donc mieux renseigné sur les noms de l'entourage de Jésus que ne l'étaient saint Mathieu, qui en faisait partie, et saint Marc, disciple de saint Pierre. Voilà un trait d'audace qui ne peut trouver de nom dans aucune langue. Je me trompe!

(1) Page 24.
(2) Pages 24-25, notes.

par l'excès de pauvreté qu'il révèle dans sa cause, il devient le plus énergique aveu, la plus éloquente apologie en faveur de la thèse catholique ; c'est proclamer que la difficulté est insoluble.

Maintenant, Monsieur, afin de n'avoir rien à me reprocher envers vous ni envers la vérité, je vais transcrire *in extenso*, sauf à éviter les redites, le paragraphe de votre livre, relatif à la question qui nous occupe.

« La famille, dites-vous, qu'elle provint d'un ou de plusieurs mariages, était assez nombreuse (1). » Cette affirmation, à moins d'admettre un encombrement funeste au moral comme au physique, ne se concilie guère avec l'idée que vous avez donnée de l'habitation en disant : « La maison de Joseph ressembla beaucoup, sans doute, à ces pauvres boutiques, éclairées par la porte, servant tout à la fois d'établi, de cuisine, de chambre à coucher, ayant pour ameublement une natte, quelques coussins à terre, un ou deux vases d'argile et un coffre peint. »

Si vous étiez dans le vrai, ce serait le cas de dire que *le vrai n'est pas toujours vraisemblable.* — « Jésus avait des frères et des sœurs, dont il semble avoir été l'aîné. »

Les frères se trouvent déjà classés ; la condition *des sœurs* (2) suit naturellement celle des frères. En disant

(1) Page 23.

(2) Tobie appelle *sœur* sa femme, sa parente à un degré éloigné avant le mariage : « Ce n'est pas la passion qui m'a fait prendre ma *sœur* pour épouse. » (Tob. VIII, 9).

que Jésus *semble avoir été l'aîné*, vous renvoyez par forme de note au verset de saint Matthieu : « Joseph ne l'avait point connue jusqu'à ce qu'elle enfanta son fils premier né (1). » Puisque vous admettez ce passage, dont le premier membre avertit de la virginité de Marie jusqu'à la naissance de son fils du moins, la logique et l'honneur vous imposent de rétracter ce que vous avez dit contre. Quant au second membre de la phrase, en qualité d'orientaliste, vous ne pouvez ignorer que dans le génie de la langue hébraïque le mot *ad*, en français, *jusqu'à ce que*, devant un verbe ; *jusque*, devant un substantif, sert à déterminer ce qui s'est passé ou ne s'est pas passé auparavant, mais sans engager l'avenir. C'est ainsi qu'il est dit de Michol, femme de David : « Michol, fille de Saül n'eut pas d'enfant *jusqu'au* jour de sa mort (2). » Par suite, on n'est pas plus en droit de conclure de *jusqu'à ce qu'elle enfantât*, que Marie eût d'autre fils après Jésus, que de conclure de *ad ioum mouthe*, que Michol en eût après sa mort. Pour la même raison, la traduction de *primogenitum*, premier né, au lieu de *aîné ;* indique seulement et simplement que la mère n'avait pas eu d'autre enfant quand il vint au monde, sans dire si elle en eût après.

« Ses sœurs, ajoutez-vous, se marièrent à Nazareth (3). » De ces mots artistement présentés en tête d'un paragraphe, il en est un de vrai : c'est

(1) Matth., I, 25.
(2) II Samuel, VI, 23.
(3) Page 25.

l'existence de *Nazareth*. Quant au reste, en écrivant le mot *sœurs*, vous dites le contraire de ce qui est ; et en disant se *marièrent*, vous affirmez ce que vous ne savez pas. Et c'est en marchant sous vos auspices que j'ai l'honneur d'arriver à cette réponse. Car, le passage de saint Marc auquel vous renvoyez pour justification, rapporte ces paroles des compatriotes de Jésus : « N'est-ce pas là le charpentier, fils de Marie, frère de Jacques, de Joseph, de Jude et de Simon ? Est-ce que ses sœurs ne sont pas ici parmi nous? (1) » Les quatre personnages désignés ici sous le nom de *frères*, ne sont, vous en convenez vous-même, que cousins de Jésus ; par simple analogie, en dehors de toutes les autres raisons que nous avons signalées, vous devez supposer que le mot *sœurs* indique des cousines, mariées ou non mariées, ce qui est indifférent ; mais rien ne dit qu'elles le fussent. Vous venez de m'imposer, Monsieur, une redite que je regretterais si elle ne contribuait à faire ressortir, une fois de plus, la futilité de vos objections contre la virginité de Marie, Mère de Jésus. Première question de fait rétablie.

XL

La seconde question de fait à venger de vos attaques, c'est la descendance de Jésus de la famille de David. Vos objections, sur ce point, se réduisent

(1) Marc, VI, 3.

à quatre chefs : mélange des habitants de la Galilée, empêchant de connaître quel sang coulait dans les veines de Jésus ; prétendue extinction de la race de David ; négation de la naissance de Jésus dans la ville natale de ce roi ; inexactitudes dans les généalogies présentées par les Evangélistes.

« La population de Galilée, dites-vous, était fort mêlée, comme le nom même du pays l'indiquait (1). » C'est précisément *le nom même du pays*, qui vous donne un démenti formel : *Ghelil haggoyim* « Cercle des Gentils, » que vous écrivez en forme de note, n'indique pas *un cercle* dont le centre serait occupé par des gentils ; mais *un cercle* dont la circonférence était formée par leurs frontières. Ces frontières étaient : « au couchant, Ptolémaïs, et plus tard le Mont-Carmel ; au sud la Samarie et Scythopolis jusqu'au Jourdain ; au levant, Hippine et Gadaris ; au nord, le pays de Tyr (2). »

Ce ne peut être que dans le but de donner plus de poids à votre assertion, que vous vous plaisez à trouver une étymologie grecque dans le nom parfaitement sémitique d'un Galiléen, parent de Jésus, appelé tantôt Alphée, tantôt Cléophas. Ces noms, dites-vous, « ne sont pas étymologiquement identiques (3). » Et en reconnaissant le premier pour Syro-Chaldaïque, vous affirmez que le second est une forme écourtée de *Cléopatros*, ce qui ne pourrait

(1) Page 21.
(2) Josèphe, *De bello*. Jud., lib. III, c. II.
(3) Page 24.

être dans aucun cas, ce mot-ci ayant *p* et l'autre *ph*. La vérité est que Alphée (Halpha) et Cléophas, ce n'est qu'un et même nom, différemment prononcé, suivant que l'initiale *h* aspiré, appelé *hhé* ou *chet*, s'aspire ou comme dans Abraham au lieu de *Abracham*; ou comme dans Achaz au lieu de *Ahaz*, et comme dans Khadra au lieu de *Hadra*, nom propre sémitique, qui veut dire vert. C'est ce qui explique pourquoi le nom en question ne figure sous la forme de Cléophas que dans les deux Evangiles écrits en grec (1), langue où *h* manque comme gutturale.

Vous n'êtes, par suite, Monsieur, nullement autorisé à dire, en vertu des noms et des étymologies, qu' « il est donc impossible de soulever ici aucune question de race et de rechercher quel sang coulait dans les veines de celui qui a le plus contribué à effacer dans l'humanité les distinctions de sang (2). »

XLI

« La famille de David, à ce qu'il semble, dites-vous, était depuis longtemps éteinte (3). » A qui espérez-vous de le persuader? Zorobabel, rejeton des rois de la famille de David, sous la conduite duquel eut lieu le premier retour de la captivité, comptait de sa descendance trente chefs de famille : ses fils,

(1) Luc, xxiv, 18. Jean, xxi, 25.
(2) Page 22.
(3) Page 237.

petits-fils ou arrière-petits-fils (1) ; de plus, le chiffre des enfants de Bethléem, race davidique, est dans le dénombrement qui se fit alors, de cent vingt-trois (2). Et quatre cents ans auraient suffi pour éteindre cette nombreuse famille. Une tout autre conséquence s'infère de la merveilleuse progression ordinaire chez les Juifs en fait de multiplication de leur race. « Si la famille de David, ajoutez-vous, formait encore un groupe distinct et ayant de la notoriété, comment se fait-il qu'on ne la voie jamais figurer, à côté des Sadokites, des Boëthuses, des Asmonéens, des Hérodes dans les grandes luttes du temps ? » — La réponse découle des destinées mêmes de cette famille : Le Messie qui devait sortir de son sein pour inaugurer un autre royaume que celui de la terre, et par des moyens diamétralement opposés à ceux des puissances terrestres, n'aurait pu avoir pour point de départ les marches d'un trône ni le centre d'un puissant parti, sans se trouver en contradiction avec sa mission. On aurait pu, dès-lors, attribuer ses succès à son influence de famille. Or, faire tout de rien, dans la rédemption comme dans la création, tel fut le plan divin.

De plus, si Jésus s'était trouvé sur le trône ou sur ses marches, eût-il pu, humainement parlant, sinon sans trahison de sa part, du moins sans désaveu et sans révolte de la part de ses sujets, remplacer le

(1) I, Paralip., III, 19-24.
(2) Esdras., II, 1 et 70.

sceptre par la croix, et substituer au royaume de la terre le royaume des cieux? Non; pas plus que Michel-Ange, supposez-le architecte du Panthéon d'Agrippa, n'eût pu, du vivant de ce prince, du vivant d'Auguste ou de ses successeurs, et au sein de Rome payenne, lancer, selon son expression sublime, ce chef-d'œuvre dans les airs et en faire la coupole de Saint-Pierre.

XLII

Au retour de la captivité, c'est à Bethléem (1) que rentra et demeura la famille de David, comme les membres des autres familles rentrèrent dans leurs villes respectives (2). C'est donc de cette localité qu'à tous égards le Messie a dû sortir. Au fait de sa naissance à Bethléem vous opposez trois choses : la première, c'est que « Jésus n'était pas de la famille de David (3), » et vous renvoyez pour voir la preuve aux pages 237-238, où vous avez dit qu' « *à ce qu'il semble*, cette famille était éteinte; » proposition que nous avons déjà réfutée. Mais ne le fût-elle pas qu'il serait piquant de saisir au passage votre logique sophistique : Comme si elle était accréditée, vous ne craignez plus, non-seulement de la produire au grand jour, mais de la présenter palpable par le rapproche-

(1) Esdras., II, 21.
(2) *Ibid.*
(3) Page 20.

ment de l'antécédent donné sur le ton dubitatif : *à ce qu'il semble*, et du conséquent affirmatif ; *Jésus n'était pas de la famille de David.*

La seconde objection qui se reproduit, c'est celle que vous tirez du recensement de Quirinus, et dont nous avons déjà fait justice, pages 71-72 de cette lettre. La troisième objection que vous opposez, c'est qu' « on ne concevrait pas que les parents (de Jésus) eussent été forcés, pour une opération purement cadastrale et financière, de venir s'inscrire au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis depuis mille ans. En leur imposant une telle obligation, l'autorité romaine aurait sanctionné des prétentions pour elle pleines de menaces (1). »

Il n'est dit nulle part que ce recensement fût *une opération cadastrale et financière ;* mais il est mentionné comme statistique de personnes (2). *Au lieu d'où leurs ancêtres étaient sortis depuis mille ans :* et où l'on était rentré depuis quatre cents ans. Le voyage que Jésus et ses parents faisaient régulièrement de Nazareth à Jérusalem à l'occasion de la Pâque et autres grandes solennités prouve que l'*obligation* de se rendre à Bethléem ou à toute autre ville de la Judée, n'offrait rien d'exorbitant. L'obligation d'inscrire son nom sur les archives paternelles, loin d'être une cause de *menaces* contre l'autorité romaine, était

(1) Page 20.

(2) Ce recensement et celui des Gaules, fait aussi sous Auguste, commandés pour des motifs particuliers, différents des recensements quinquennaux, sont improprement appelés recensements, dit Bulenger (*de Vectig.*, cap. 14).

au contraire, de nature à flatter l'amour-propre de la famille, jalouse de montrer son importance; et celui de chaque membre de la famille, fier de constater la noblesse de son origine : l'absence d'inscription au livre de la généalogie équivalant quelquefois à la perte des droits civiques (1).

XLIII

Votre quatrième objection, vous la trouvez en ce que la naissance de Jésus à Bethléem n'est mentionnée que par deux évangélistes : « Matth., II, 1 et suiv.; Luc, II, 1 et suiv. L'omission de ce récit dans Marc, dites-vous, et les deux passages parallèles : Matth., XIII, 54, et Marc, VI, 1, où Nazareth figure comme *patrie* de Jésus, prouve qu'une telle légende manquait dans le texte primitif qui a fourni le canevas narratif des Évangiles actuels de Matthieu et de Marc. C'est devant ces objections souvent répétées qu'on aura ajouté, en tête de l'Evangile de Matthieu, des réserves dont la contradiction avec le reste du texte n'était pas assez flagrante pour qu'on se soit cru obligé de corriger les endroits qui avaient d'abord été écrits à un tout autre point de vue. Luc, au contraire (IV, 16), écrivant avec réflexion, a employé, pour être conséquent, une expression plus adoucie. Quant à Jean, il ne sait rien du voyage de Bethléem; pour lui, Jésus

(1) Esdras, II, 62.

est simplement de *Nazareth* ou *Galiléen*, dans deux circonstances où il eût été de la plus haute importance de rappeler sa naissance à Bethléem (I, 45-46; VII, 41-42) (1). »

Cette tirade, qui se recommande moins par la concision et la clarté, que par *l'obscurité*, moins la profondeur, de Spinosa; par les contradictions et les sophismes qu'elle renferme, se réduit à ceci: 1° Matthieu et Luc ont seuls parlé du voyage à Bethléem, donc le fait est controuvé. Et si les quatre Evangélistes avaient rapporté le fait? Ah! alors, c'est qu'ils se seraient préalablement concertés ou successivement copiés : Dilemme sacramentel de la *critique historique*; 2° Matthieu et Marc appellent Nazareth *patrie* de Jésus; or, si Jésus était né à Bethléem, ce n'est pas Nazareth qui serait sa *patrie*, mais Bethléem. — Est-ce que tout français né à l'étranger a perdu le droit d'appeler la France sa patrie? Bien à plaindre seraient les enfants de troupe, les fils de voyageurs, les fils de diplomates. 3° Donc la *légende* de la naissance à Bethléem *manquait dans le texte primitif* de Matthieu et a été ajoutée après coup au chapitre II. — Fausse conséquence de la fausse supposition qui vient d'être dévoilée. Pourquoi, d'ailleurs, ce prétendu rédacteur définitif n'eût-il pas fait dans saint Marc la même addition que dans saint Matthieu, la même raison existant pour l'un comme pour l'autre Évangéliste. Cette omission

(1) Pages 20-21.

donnerait de ce rédacteur l'idée du plus mal avisé des hommes, si plus mal avisé vous ne vous montriez vous-même par la supposition d'un tel continuateur.

4° Saint Luc *écrivant avec réflexion a employé une expression plus adoucie.* C'est quand il a dit : « Il vint à Nazareth où *il avait été élevé,* » au lieu de dire *sa patrie?*—Cela veut dire, selon vous, que saint Luc, sans être plus vrai, s'est montré plus habile dans sa fourberie, que le prétendu continuateur de Matthieu. Mais en bonne logique puisque les mots : *Où Jésus avait été élevé* indiquent qu'il était né ailleurs, ils sont l'explication du mot *patrie*, employé par les deux premiers Evangélistes, et la confirmation des passages où Bethléem est assigné comme lieu de la naissance. Il est vrai qu'en fait de logique, la *critique historique* a ses mœurs. Mais ces mœurs ne lui confèrent pas d'immunité devant la vérité et le bon sens ; elles ne sont pas pour elle des exemptions. Jamais elle ne le fut ; et aujourd'hui, moins que jamais, elle n'est autorisée à dire qu'un Evangile quelconque soit autre qu'il ne sortit des mains de l'auteur dont il porte le nom ; et le fût-elle, qu'il ne lui serait pas permis d'être à tel point inconséquente dans ses démonstrations.

Quant à Jean, dites-vous, *il ne sait rien du voyage de Bethléem.*— A défaut d'autres renseignements, les Évangiles selon saint Matthieu et selon saint Luc ne pouvaient lui être inconnus. —*Pour lui*, ajoutez-vous, *Jésus est simplement de Nazareth ou Galiléen,*

dans deux circonstances où il eût été de la plus haute importance de rappeler sa naissance à Bethléem.—Ces deux circonstances sont, comme vous l'indiquez, celle où le disciple Philippe dit à Nathanaël : « Nous avons trouvé celui que Moïse et les prophètes ont annoncé : Jésus fils de Joseph de Nazareth ; et Nathanaël répondit à Philippe : Est-ce que de Nazareth il peut sortir quelque chose de bon ? » Jean n'est que narrateur ; il se contente de rapporter le fait. Et ce qui diminue la *haute importance de rappeler la naissance à Bethléem*, c'est que Nathanaël n'hésita plus à suivre Jésus, à qui il dit : « Vous êtes le fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël (1). »

L'autre circonstance, c'est quand, à ceux qui disaient que Jésus était le Messie, d'autres répondaient : « Est-ce de Galilée que doit venir le Messie ? L'Ecriture ne dit-elle pas qu'il doit sortir de la race de David et de la petite ville de Bethléem, où était né David ? (2) » Saint Jean, ici encore, contrairement aux allures d'arbitraire amplificateur, systématiquement par vous à lui attribuées, s'est borné au rôle de narrateur. Il trouve universellement établie comme notion devenue vulgaire, celle de la question de droit, relativement à la naissance du Messie à Bethléem ; il la constate. Quant à la question de fait, d'autres en avaient suffisamment parlé. Ce n'est pas trop exiger, Monsieur, de vos sentiments

(1) Jean, I, 45-46.
(2) *Ibid.*, VII, 41-42.

de loyale impartialité que d'accorder à chaque évangéliste dans la manière de tenir compte du travail de ses devanciers, la mesure de discrétion et de sobriété dont vous faites profession envers les vôtres quand vous dites : « Mais je n'ai pas l'habitude de refaire ce qui est fait et bien fait (1). »

XLIV

Objection tirée des Généalogies : « L'inexactitude et les contradictions des généalogies portent à croire qu'elles furent le résultat d'un travail populaire s'opérant sur divers points... (2) »—Voilà encore un trait lancé à la manière des Scythes : décocher et fuir. Où est l'*inexactitude ?* Où sont les *contradictions ?* Vous revenez sur vos pas et prenez de nouveau la fuite, après avoir lancé cet autre trait : — « Les deux généalogies sont tout à fait discordantes entre elles et peu conforme aux listes de l'Ancien Testament. » — En quoi *discordantes* et en quoi *peu conforme*, etc ? Les deux généalogies, au contraire, harmonisent parfaitement entre elles, bien qu'ayant un point de départ différent ; comme deux ruisseaux ayant chacun leur source aboutissent au même confluent : Joseph, époux de Marie, et conséquemment de la même tribu et de la même famille qu'elle (3),

(1) Introd., page VI.
(2) Page 240.
(3) Nombres, XXXVI, 6-8.

avait pour père selon la nature Jacob, descendant par Salomon, de David ; et pour père légal, le frère utérin de Jacob, qui en avait épousé la veuve, Héli, descendant de David par Nathan (1). Or, saint Matthieu suit la généalogie du père selon la nature, dans l'ordre descendant ; tandis que Saint Luc, dans l'ordre ascendant, décrit celle du père légal :

De Joseph à David, il y a donc entre les deux Évangélistes harmonie et non discordance. La discordance ne se rencontre pas davantage de David à Abraham, puisque les personnages sont identiquement les mêmes dans les deux généalogies.

Vous n'appellerez pas non plus discordance la continuité de la généalogie par saint Luc, d'Abraham, où celle de saint Matthieu finit, jusqu'à Adam, jusqu'à Dieu même. Les deux points extrêmes de cette généalogie dans l'ordre ascendant, c'est le fils de Dieu proclamé tel par le père, à l'occasion de son baptême, où elle commence; et le père opérant par le fils la création, où elle finit. Au premier de ces deux points figure le nouvel Adam, formé par le souffle divin dans le sein d'une vierge appelée Marie; au second point, c'est le premier Adam, formé par

(1) Saint Jean d'Amascène : de fide Cath., lib. IV, c. 5. La mère des deux frères utérins, veuve de Mathan descendant de Salomon, duquel elle avait eu Jacob, épousa Melchi descendant de Nathan, lequel lui donna Héli. Héli étant mort sans enfants, sa veuve, conformément à la loi de Moïse (Deut. XXV, 5.) fut épousée par son frère Jacob, qui en eût Joseph, comptant légalement comme fils d'Héli. C'est aussi par la ligne de Nathan que Joachim, père de la sainte Vierge, descendait de David ; il était fils de Barbanther, fils de Panther, frère de Melchi, père d'Héli.

le même souffle dans le sein d'une autre vierge appelée *Adamé :* poignée de terre. La lecture des Évangiles, dans les généalogies comme partout, n'offre que des harmonies, les discordances ne sont que dans nos pensées ou dans notre cœur.

XLV

Voilà, Monsieur, la réalité de ce que vous appelez *légende* de Jésus, l'un de ces mots en faveur pour rendre raison de tout dans les choses saintes, moins la vérité. Ce n'est qu'à l'inadvertance et à la dissipation d'esprit que votre théorie de légende peut en imposer. Qu'est-ce, en effet ? Un bon questionnaire de catéchisme sous la forme négative. Cette futile contre-partie de la vérité nous a permis de mettre en relief, un à un, tous les points du dogme qu'elle a attaqués.

Une page, je m'en aperçois, manque à mon catéchisme. Je l'y ajoute. Cette prétendue *légende*, combinaison de plusieurs mythes de l'Ancien-Testament, d'après M. Straus, « dont le livre a le tort, selon vous, de se tenir beaucoup trop sur le terrain théologique et trop peu sur le terrain historique (1), » portée sur le terrain des faits, qu'a-t-elle gagné sous votre habile plume ? de faire ressortir jusqu'à l'évidence l'absence de fondement de la supposition de

(1) Introd., page VIII.

son existence et l'inanité des efforts de ses érudits défenseurs. En enchérissant sur votre célèbre devancier, vous avez acquis un titre de plus à être compris dans ce que M. de Présensé a dit de lui : « Il nous semble que le système de Straus renferme encore plus de contradictions qu'il n'en compte dans les récits évangéliques, et que ce grand ennemi du surnaturel exige de notre part, pour accepter ses théories, une foi plus robuste que celle qui est réclamée pour admettre les plus étonnants prodiges (1). »

Plus on réfléchit sur la théorie de la légende de Jésus, plus on est frappé de ce qu'elle présente de puéril, et plus on se sent en droit de s'étonner qu'une telle supposition ait pu entrer dans le cerveau d'hommes de quelque valeur; à plus forte raison quand leur valeur est incontestable : s'ils avaient pu se promettre quelque succès, ce n'eût jamais été que de reculer la question d'un pas. Après la légende du Messie des Apôtres, rien ne serait fait tant qu'on n'aurait pas constaté celle du Messie des prophètes. Pour faire tomber une chaîne, c'est le premier anneau qu'il faut détacher et non le dernier. De trois faits incontestables pour les chrétiens : identité entre le portrait de Jésus et celui du Messie annoncé, ce Messie, fin de l'Ancien Testament et objet de l'attention générale; le portrait du personnage attendu, résultat du travail tant successif que simultané des

(1) Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, premier siècle, page 322.

prophètes ; de ces trois faits, dis-je, les deux premiers étant confirmés par vous et par vos devanciers, puisque là aurait été puisée la légende de Jésus, c'est au troisième que, pour conserver une apparence de raison, vous deviez vous attaquer. Le portrait du Messie, est-ce le fait des prophètes, parlant avec mission, ou le résultat d'une combinaison de la part du peuple ? Nier péremptoirement le premier membre de la proposition, prouver le dernier, voilà la tâche des chercheurs de légende. Jusque-là, on ne sera pas même entré dans la question. L'entreprise serait téméraire, sans doute, aussi téméraire que le succès impossible ; mais, du moins, aurait-elle un degré de moins d'inconséquence que la première.

Ce succès obtenu, les prophètes écartés, il resterait encore à rendre raison de l'attente d'un réparateur chez le monde payen. Pour nous borner aux deux nations les moins ignorantes de ce qui se passait, pour employer votre expression, *en ce coin ignoré de l'Orient* (1), la Grèce célébrait le nouvel ordre de choses par Platon, Rome le chantait par Virgile. Est-ce encore ici d'une légende, invention du peuple grec et du peuple romain, que le philosophe et le poète sont l'écho, ou bien de l'accent prophétique d'Israël et de Juda ? Le juste dans Phèdre de Platon, c'est l'homme de douleurs d'Isaïe, c'est le patient du Calvaire. Ce « *quelqu'un* attendu pour faire connaître les devoirs envers les dieux et

(1) Page 17.

envers les hommes » dans le dialogue d'Alcibiade, ce « jeune enfant faisant tressaillir par son premier sourire le cœur de sa mère, » au commencement de ce que vous appelez *palingénésie universelle* dans Virgile ; c'est le nouveau-né appelé le *Dieu fort* dans Isaïe ; c'est l'enfant Jésus de l'étable de Béthléem ; comme l'Alma (Vierge) d'Isaïe est la jeune mère Lucina de la IVe églogue et Marie de l'Évangile.

Voilà aussi, monsieur, l'origine de *cette idée*, que vous signalez *comme fort répandue dans l'antiquité, que l'homme hors ligne ne peut être né des relations ordinaires des deux sexes* (1). Ce qui n'est pas une objection en soi, mais qui l'était dans votre intention, confirme la vérité que vous vouliez attaquer. *Cette idée* ne se trouve pas dans Homère, miroir fidèle des idées de son temps. Appliquée à la naissance des hommes, elle ne remonte pas au delà de la prophétie d'Isaïe, bien qu'elle eût néanmoins pu provenir de la promesse, faite à la mère du genre humain, d'un rejeton uniquement formé du sang de la femme : *Zarahe*.

Peut-être à cette dernière origine remonte-t-elle l'idée qu'en d'autres contrées on attachait à la naissance de ces personnages auxquels vous faites allusion, et renvoyez en forme de note après votre proposition : « que l'homme hors ligne ne peut être né des relations des deux sexes. » Déception ! le personnage dont parle Pomponius Mela (1, 9), que

(1) Page 241.

vous indiquez à consulter, c'est le Bœuf-Apis, formé dans la mère par un feu céleste : *Cœlesti igne ;* le personnage pour lequel vous renvoyez à Plutarque (de Iside et de Osiri, 43), c'est la mer, regardée par certains peuples de l'antiquité comme excrément de la nature et élaborée par le feu : εκ πυρος. *L'idée pure* n'est pas puritaine : priviléges de l'idéalisme.

XLVI

Après avoir justifié, au point de vue de la prophétie et de l'accomplissement, l'origine davidique du Messie et la prérogative de vierge dans sa mère, je dois écarter de son berceau, en lui rendant son éclat, les nuages que vous vous êtes plu à amonceler à l'entour : « D'autres fois, dites-vous, on lui créait dès le berceau des relations avec les hommes célèbres, Jean-Baptiste, Hérode-le-Grand, des astrologues chaldéens qui, dit-on, firent vers ce temps-là un voyage à Jérusalem ; deux vieillards, Siméon et Anne, qui avaient laissé des souvenirs de haute sainteté. Une chronologie assez lâche présidait à ces combinaisons, fondées, pour la plupart, sur des faits réels travestis : Ainsi la légende du massacre des innocents se rapporte probablement à quelque cruauté exercée par Hérode du côté de Bethléem ; comparez Josèphe, ant. XIV, V. 4 (1). »

L'invention est piquante : En quoi consiste le fait

(1) Pages 241-242.

auquel vous renvoyez dans Josèphe? C'est le supplice ou massacre par Hérode d'une bande de brigands qui infestaient le pays sous la conduite d'un nommé Ezéchias. Quand Hérode se distingua par ce haut fait, qui lui valut le titre de *restaurateur de la paix*, il était âgé de 15 à 16 ans. Ce fut immédiatement après que, à raison de son génie précoce il eût reçu d'Antipater, son père, l'intendance de la province de Galilée, non de la province de Jérusalem, où se trouve Bethléem, province confiée à Phasaël son frère aîné (1). Ainsi, des assassins de grands chemins, au lieu des innocents ; différence de province, quarante-quatre ans d'intervalle entre les deux faits : Voilà le résultat de la comparaison que vous avez insinuée. Je vous laisse le soin, Monsieur, de prononcer de quel côté se trouvent les « combinaisons fondées pour la plupart sur *des faits réels travestis.* »

Le récit évangélique sur ce point serait confirmé, si l'Évangile avait besoin de confirmation, par un bon mot d'Auguste, rapporté par Macrobe : « Ayant appris que parmi les enfants au-dessous de deux ans dont Hérode, roi des Juifs, avait ordonné le massacre en Syrie, se trouvait le propre fils de ce prince, Auguste dit : Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils (2). » Justement contredit par Auguste, Mécène se fût rétracté.

(1) Josèphe; Ant. l. XIV, c. XVII, et non c. IX, indication inexacte de M. Renan. Les faits traités au ch. IX sont antérieurs à Hérode, dont l'histoire ne commence qu'au ch. XVII.

(2) Melius Herodis porcum esse quàm filium (Saturn., lib. II).

L'adoration des bergers et des mages, le massacre des innocents, le prévenant empressement et l'espérance satisfaite du vieillard Siméon, sont autant de faits qui ont le privilége, par leurs attrayantes solennités commémoratives, d'éveiller dans le cœur de l'enfant d'ineffables sentiments pour une religion qu'ils lui font aimer avant de la comprendre, et d'exciter dans les âmes de tout âge des émotions toujours nouvelles. Ces faits, Monsieur, en les niant, ou en les tournant en ridicule, vous insultez à la famille et à la société; bien plus, vous, prétendu et étrange hérault du *royaume de Dieu*, vous insultez à la fraternité, qui se révéla, pour la première fois, quand la main du pauvre et la main du riche, la main de l'ignorant et celle du savant, conviés à la même adoration, s'unirent sur le berceau de Jésus; vous insultez à la civilisation chrétienne, dont les bergers, d'un côté, et les mages, de l'autre, furent les prémices.

Ces pages évangéliques que vous traitez avec dédain, autrement elles ont été interprétées pour l'honneur de la littérature française, pour l'honneur du Christianisme et de l'Académie de France, par l'un de vos éminents prédécesseurs, à qui la foi en Jésus-Christ n'a pas fermé le chemin de l'immortalité. Vous les connaissez ces nobles accents du cygne de Cambrai, prêchant en 1685, le jour de l'Epiphanie, dans l'église des Missions-Etrangères, en présence des ambassadeurs du roi de Siam :

« A peine Jésus, l'attente et le désiré des nations, est né, et voici les Mages, dignes prémices des Gen-

tils, qui, conduits par l'étoile, viennent le reconnaître. Bientôt les nations ébranlées viendront en foule après eux; et les idoles seront brisées, et la connaissance du vrai Dieu sera abondante comme les eaux de la mer qui couvrent la terre. Je vois les peuples, je vois les princes qui adorent dans la suite des siècles, celui que les Mages viennent adorer aujourd'hui. Nations de l'Orient, vous viendrez à votre tour; une lumière dont celle de l'étoile n'est qu'une ombre, frappera vos yeux et dissipera vos ténèbres. Venez, venez, hâtez-vous de venir à la maison du Dieu de Jacob. O Eglise! Jérusalem! réjouissez-vous, poussez des cris de joie. Vous qui étiez stérile, dans ces régions, vous qui n'enfantiez pas, vous aurez dans cette extrémité de l'univers des enfants innombrables. Que votre fécondité vous étonne; levez les yeux tout autour de vous et voyez; rassasiez vos yeux de votre gloire; que votre cœur admire et s'épanche. La multitude des peuples se tourne vers vous; les îles viennent, la force des nations vous est donnée; de nouveaux Mages, qui ont vu l'étoile du Christ en Orient, viennent du fond des Judées pour le chercher. Levez-vous, ô Jérusalem, *surge et illuminare.* »

XLVII

Puisque le nom béni de Fénelon est intervenu dans nos pacifiques débats, je m'empresse de mettre sous ses auspices mes dernières conclusions. Fénelon sut tour à tour vaincre sans orgueil et s'humilier sans

bassesse. Puisse-t-il sous ce rapport, du moins, devenir notre modèle : Qu'il n'y ait ni vainqueur ni vaincu ; mais des frères, dignes enfants du Christ, emportant chacun avec soi la satisfaction de s'être conformés à la règle magistrale de la discussion : *in dubiis libertas, in necessari isunitas, in omnibus charitas.*

Laissez-moi donc vous dire, Monsieur, sans faillir aux devoirs de la charité évangélique, ni aux droits sacrés de la vérité : Si, du point où nous sommes parvenus de l'analyse de votre ouvrage, nous jetons un coup d'œil rétrospectif sur les questions sommaires qui ont été traitées, ainsi que le voyageur arrivé au sommet de la colline s'arrête et embrasse d'un regard le chemin qu'il vient de parcourir, de pénibles impressions s'emparent de l'âme. Autant vos négations du dogme affligent, autant les négations des faits et vos fausses suppositions étonnent. Est-ce mauvaise foi de votre part ? La charité s'alarme de le supposer : *Charitas non cogitat malum ;* Est-ce ignorance ? L'autorité de votre nom ne permet pas de s'arrêter à cette pensée. L'interprétation à la fois la plus favorable et la mieux fondée, c'est d'appliquer à vous-même ce que, à tort ou à raison, vous avez dit être le propre des peuples orientaux : « Bonne foi et imposture, en Orient, il y a de l'un à l'autre mille fuites et mille détours... La vérité matérielle a très-peu de prix pour l'oriental ; il voit tout à travers ses idées, ses intérêts, ses passions (1) »

(1) Page 252. Voir page 98 de cette lettre.

Ce tempérament que je signale comme explication de votre manière de procéder, m'est, du reste, imposé comme conséquence logique de quelques propositions que vous avez émises à votre point de départ, comme garant de ce qu'on devait attendre de vous. Vous avez prétendu donner un programme de véracité, et vous avez prononcé, dès le début, votre condamnation.

Ces propositions, les voici : « Pour faire l'histoire d'une religion, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru... En second lieu, de ne plus y croire... (1). » Comme si c'était de l'enfant prodigue qu'on dût attendre la juste appréciation du régime paternel auquel il s'est soustrait ; ou des époux en divorce, l'impartiale vérité dans les panégyriques qu'ils font l'un de l'autre. Il en est de la religion comme de la chasteté, dont Jean-Jacques a dit quelque part, qu'elle est estimée par qui la pratique, méprisée par qui la foule aux pieds. Dès-lors, Monsieur, à vous s'applique ce que Saluste dit des infirmités de l'âme : Chacun en imprime le cachet à ses œuvres : *Suam guippè culpam auctores ad negotia transferunt* (2). Ce que vous avez donné pour garant de la vérité, est, au contraire, le principe générateur de vos erreurs.

Premier principe d'erreur engendré : C'est la prétention d'écrire l'histoire selon vos idées, et non d'après les faits. « Dans les histoires du genre de

(1) Introd., page LIX.
(2) Jugurth. in proœmio.

celle-ci, dites-vous, le grand signe qu'on tient le vrai est d'avoir réussi à combiner les textes d'une façon qui constitue un récit logique, vraisemblable, où rien ne détonne. Les lois intimes de la vie, de la marche des produits organiques, de la gradation des nuances, doivent, à chaque instant, être consultées ; car ce qu'il s'agit de retrouver ici, ce n'est pas la circonstance matérielle, impossible à contrôler ; c'est l'âme même de l'histoire ; ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas la petite certitude des minuties ; c'est la justesse du sentiment général, la vérité de la couleur. Chaque trait qui sort des règles de la narration classique, doit avertir de prendre garde ; car le fait qu'il s'agit de raconter a été vivant, naturel, harmonieux. Si on ne réussit pas à le rendre tel par le récit, c'est que sûrement on n'est pas arrivé à le bien voir (1). »

C'est ce qui s'appelle écrire la *Vie de Jésus*, comme l'abbé de Vertot écrivit le siége de Rhodes. Tout le monde connaît la célèbre réponse de l'auteur quand on lui présenta les pièces officielles : *Mon siége est fait.*

Deuxième principe d'erreur engendré : C'est le sophisme, concluant sur le ton affirmatif après des prémisses posées sur le ton dubitatif ; raisonnement dont vous donnez le modèle dans l'introduction, page x, où vous dites du passage de Josèphe, relatif à Jésus-Christ : « On sent qu'une main chrétienne a

(1) Introd., pages LV-LVI.

retouché le morceau... *peut-être* retranché ou modifié quelques expressions, » proposition dubitative, et vous concluez en forme de note, sur le ton affirmatif : « Au lieu de : c'était le Messie (Κριστὸς οὐτὸς ἦν) ; il y avait *sûrement :* on disait que c'était le Messie (Κριστὸς οὗτος ἐλέγετο) (1). »

C'est là le paradigme de la plupart de vos raisonnements dans le cours de votre ouvrage : *Il semble*, etc. ; *on pourrait dire*, etc. ; *peut-être*, etc. ; *il est permis de supposer*, etc. : telles sont les formes des prémisses d'où vous déduisez des conclusions affirmatives. C'est le talent tout à la fois de rendre imper-

(1) Traduction du passage de Josèphe : Dans ce même temps, parut Jésus, homme sage, si cependant il est permis de l'appeler homme. Car il opérait des choses extraordinaires et instruisait ceux qui ouvrent volontiers le cœur à la vérité. Il eut un grand nombre de sectateurs tant parmi les juifs que parmi les gentils. C'était le Messie. Sur l'accusation des princes de notre nation, Pilate le condamna au supplice de la croix. Ses disciples néanmoins, ne cessèrent pas de l'aimer ; car le troisième jour, il reparut vivant parmi eux, conformément aux oracles des prophètes, qui avaient prédit de lui beaucoup d'autres choses. Jusqu'à ce jour les chrétiens conservent le nom qu'ils ont pris du sien. (Ant. jud., lib. XVIII, c. IV). L'empereur Tite fit déposer l'ouvrage de Josèphe dans sa bibliothèque ; garantie pour l'époque contre les altérations du texte. Si plus tard ont paru des textes différents, à qui est-on plus en droit d'attribuer les changements : aux chrétiens, qui n'avaient nul besoin du témoignage, ou : soit à la réaction payenne, soit aux juifs, dont le zèle antichrétien a fait disparaître du Talmud, c'est de notoriété publique, ce qui pouvait être en faveur de Jésus-Christ ? M. Renan, dont, avec la meilleure volonté, on ne peut croire le *oui* et le *non*, aurait dû s'abstenir ou du sophisme que nous venons de signaler, ou de ce passage : « Je crois le passage sur Jésus authentique. Il est parfaitement dans le goût de Josèphe, et si cet historien a fait mention de Jésus, c'est bien comme cela qu'il a dû en parler. »

ceptible la transition à ce qu'on a coutume d'appeler mensonge, et de se donner le mérite de la modération sous la forme la plus insidieuse.

Troisième principe d'erreur engendré : Contravention flagrante à l'histoire, soit par le silence affecté sur ce qui contredisait vos erreurs, soit par la négation gratuite de ce qui est et l'affirmation aussi gratuite de ce qui n'est pas.

Ainsi, d'un côté, sous prétexte de *faute de documents* (1), en caractérisant les rôles des deux plus grandes figures historiques qui se soient trouvées en présence sur un point du globe, Jean-Baptiste (2) et Jésus, non plus comme Jules César et Pompée ou Octave et Marc-Antoine devant l'empire du monde, mais la main de chacun sur le sceptre de la vérité, reine de la terre et des cieux ; par l'accueil que le premier aurait fait, d'après vous, au second, accueil non autrement motivé que par un sentiment d'abnégation dont est capable un jeune homme (3), (*un*

(1) Page 94.

(2) M. Renan, la pioche et la hache à la main au lieu d'équerre et de compas quand il s'agit de trouver des étymologies à l'encontre de la vérité, fait descendre le baptême de Jean du boudisme de l'Inde, en passant par Babylone, où Boudasp fonda le *sabisme*, synonime, d'après l'auteur de *la Vie de Jésus*, du *baptisme*, le verbe araméen *seba* signifiant, selon lui, *baptiser* (p. 98). En attendant, sur ce point la justification de M. Renan, justification qui n'arrivera jamais, nous affirmons que le verbe *seba* n'a nullement la signification prétendue. Ecrit par *sin*, comme initiale, il veut dire *rendre captif*; écrit par *sameck*, il signifie être *intempérant*.

(3) Page 106.

jeune homme de trente ans?) vous faites en définitive de celui-là un bénin, de celui-ci un leurre; tandis que pour justifier dans le fils de Zacharie le titre *du plus grand homme qui soit né de la femme*, et dans le fils de Marie le titre de fils de Dieu, vous n'aviez qu'à rappeler de la part de l'un le programme d'abnégation sublime : « C'est à lui de grandir, à moi de décroître (1), » en en montrant la raison d'être dans quelqu'un des témoignages envers l'autre, comme : « Je ne suis pas digne de délier le cordon de ses sandales (2), » ou : « Voilà l'agneau de Dieu, voilà celui dont le sang doit régénérer le monde (3). »

D'un autre côté, après la négation de l'authenticité du premier Évangile sur la fausse interprétation du mot *Logia*, expression employée par Papias; et l'affirmation mensongère que, en fait de doctrine, Hillel *est le maître de Jésus*, et Philon son *frère aîné*, vous reproduisez, et à propos de tout, ces trois mots : Logia, Hillel, Philon, dans presque tous les chapitres de votre livre; de même que le chef de hordes barbares, après avoir abattu quelques têtes dans un guet-à-pens, les promène hideusement de tribu en tribu comme témoignage de la faiblesse de l'ennemi qui aurait été vaincu en bataille rangée.

Reconnaîtrez-vous, Monsieur, avec loyauté et avec franchise combien vous vous êtes éloigné de la logique en vous éloignant de la vérité; à quels

(1) Jean, III, 30.
(2) Jean, 1.27.
(3) *Ibid*, 29.

coups vous vous êtes exposé, contre quels écueils vous vous êtes brisé en essayant témérairement d'ébranler la pierre angulaire? Ne vous reconnaissez-vous pas dans le dessin que vous avez tracé du Pharisien appartenant à cette nuance dite « *Kizaï*, qui allait les yeux fermés pour ne pas voir les femmes, et se choquait le front contre les murs, si bien qu'il l'avait toujours ensanglanté (1)? » Au lieu de *femmes* dites *Vérité*, et vous aurez votre portrait à la fin de cette campagne.

Vous opposerez, peut-être, et l'on opposera avec vous comme une réponse péremptoire votre succès littéraire. Vous vous tromperiez, et l'on se tromperait avec vous : Ce qu'on appelle succès littéraire n'est que le succès du *fruit défendu*. Ami de mon siècle, je n'en reconnaîtrai pas moins que c'est grâce à sa pauvreté en fait de principes que l'erreur, à tel point vous a été lucrative. Du fond de mon âme je souhaite que ce lucre vous porte bonheur; mais ce n'en est pas moins le *Hakeldama* (prix du sang) du dix-neuvième siècle.

A d'autres aspirations se fût plus librement ouvert votre cœur naturellement chrétien, s'il n'était dévoyé par une indéfinie et aussi indéfinissable que funeste philosophie. Il s'est montré grand, parce qu'il était dans son naturel, toutes les fois que prenant son essor au-dessus du Jésus que vous lui avez imposé, il s'est rapproché du Jésus de l'Evangile;

(1) Page 328.

comme dans ce passage congénaire de ceux que nous avons dejà cités : » Il est l'honneur commun de ce qui porte un cœur d'homme. Sa gloire ne consiste pas à être reléguée hors de l'histoire; on lui rend un culte plus vrai en montrant que l'histoire entière est incompréhensible sans lui (1). » Que ne vous êtes-vous complu à parcourir les Champs-Elysées au lieu de descendre aux enfers !

Mais respect! le roseau pour être agité, n'est pas brisé; ni tout feu éteint tant que la *mèche fume encore*. Quel sera le dernier mot de votre vie militante dans le parcours du cercle de l'erreur? Dieu seul peut répondre; mais il est permis à l'homme de conjecturer et d'espérer. L'idéalisme, impossible comme raison dernière pour l'être qui prie, pense et mange, qu'il ait ou non le matérialisme pour étape, aura probablement le spiritualisme pour terme et, Dieu aidant, le catholicisme pour asile et palladium.

Le libre arbitre, ce souverain titre de la dignité humaine, dont un regrettable et déplorable abus froisse aujourd'hui la conscience d'une immense portion de la société et provoque la justice divine, demain peut-être, par un raisonnable et légitime usage, réjouira-t-il la grande famille chrétienne et exaltera-t-il la miséricorde, qui semble se complaire à permettre à tous d'approcher les lèvres, pour y boire à plus ou moins longs traits, de la coupe du mal ou de l'incrédulité, afin que tous par le repen-

(1) Introd., page LIX.

tir deviennent ses tributaires : *Conclusit enim Deus omnia in incredulitate ut omnium misereatur* (1).

Je finis, Monsieur, par un trait que vous connaissez aussi bien que moi. Solon, dans un de ses voyages scientifiques en Égypte, était entré dans le temple de Saïs, quand un prêtre de la déesse, avec la double autorité de ses fonctions et de son grand âge, dit à l'étranger : « Solon, Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants (αει παιδες εστε); jamais la Grèce ne compta un vieillard. » Et il le lui démontre par le contraste entre la fragilité des monuments de la Grèce, périodiquement détruits avec l'histoire dont ils sont dépositaires, et la solidité des monuments d'Egypte survivant avec les traditions des siècles, aux cataclismes et aux ravages du temps (Platon dans le Timée, livre 3).

Quelle que puisse être la valeur historique de ce passage, je ne vous le rappelle que comme un apologue : à la place des Grecs, ce sont les innovateurs avec leur éphémère langage, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours ; au lieu du gardien du temple de Saïs, c'est le Vieillard du Vatican assis sur le *rocher*, posé par les mains divines de Jésus, *contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.* Mesurez la hauteur d'où vous êtes tombé : *Vide unde excideris.*

Vale,
F. Bourgade.

Le 20 janvier 1864.

(1) Ad Rom., xi, 32.

TABLE DES MATIÈRES

Présentées dans l'ordre syntétique, c'est-à-dire selon l'ordre dans lequel se présente à l'esprit l'ensemble de la religion.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

2339.— Paris.—Imp. de Ch. Bonnet, 42, rue Vavin.

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Toison d'or de la langue phénicienne. 1 vol. in-folio avec planches. 54

Les soirées de Carthage. 1 vol. in-8. 3

La Clef du Coran. 1 vol. in-8. 3

Passage du Coran à l'Évangile. 1 vol. in-8. . . . 3

Les révoltés contre l'Église. 2 vol. in-18 anglais. 7

Vie de N.-S.-J.-C. Réponse à M. E. Renan, par M. E. Potrel. In-8 . . . .

E. Renan réfuté par lui-même. Brochure in-8. .

Je politique. Scènes, récits et portraits, par M. Bathilde Bouniol. 1 vol. in-12 de 500 pages. . . .



Paris. Imp. de Ch. Bonnet, 42, rue Vavin.

